

ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE NATURELLE APPRENDRE À PENSER LOGIQUEMENT .

NC. 11.1.2. Partie I, pp. 6 à 150

Couverture

La date de naissance de la logistique (théorie formalisée de la pensée) est 1879, lorsque G. Frege (1848/1925) publie à Halle sa *Begriffsschrift (Eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens)*. Il voulait une “pensée pure” mais dans un langage formel sur le modèle des mathématiques. Entre-temps, la logique est devenue une sorte de mitage, et de nombreuses personnes qui n’ont jamais eu le temps de se familiariser avec elle ont l’impression que leur capacité naturelle à penser ne signifie pas grand-chose.

Pourtant, la vieille logique naturelle est plus puissante que jamais ! L’intention de ces *Éléments de logique* est de vous faire connaître en profondeur le fait naturel, inhérent à tout être humain doué de bon sens, à savoir : la perception et le raisonnement corrects. Loin des formules, mais proche de la vie. Il deviendra évident que votre pensée naturelle est un rouage plus compliqué que vous ne l’imaginez.

Afin d’en avoir une vision claire, ce livre est divisé en un certain nombre de très petites subdivisions, qui ne sont pas difficiles en elles-mêmes mais qui permettent de superviser l’ensemble pas à pas. Et ce qui constitue une raison supplémentaire d’aborder cet ouvrage, c’est le fait qu’il n’évite pas un certain nombre de questions d’actualité et démontre ainsi clairement l’utilité pratique - par exemple en autoformation ou dans des réunions de discussion - de la logique consacrée.

ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE NATURELLE

APPRENDRE À PENSER LOGIQUEMENT.

1. Résumé

Ces “Éléments de logique” tentent de montrer que la pensée naturelle correcte existe et a une existence propre. Il s’agit simplement de l’exploitation du sens commun, c’est-à-dire de la capacité - en principe inhérente à tout être humain - de percevoir et de raisonner correctement. Mais il ne faut pas confondre cela - comme on le fait souvent - avec une approche simpliste. Ce qui suit montrera clairement que ce n’est pas le cas.

Lieux de culte.

Ce sont des concepts et des jugements de base qui sont présents chaque fois que nous pensons.

Forma. Le premier lieu commun est le concept de “forma”. Ce mot latin signifie “donné” et désigne la matière, la forme essentielle ou l’identité de “quelque chose”, d’“un être”. La réalité de “quelque chose” est perçue, connue par la raison et la raison elle-même, et enregistrée dans un concept, un contenu mental, une “forma”. La multitude de données qui composent la réalité sont en effet connaissables et sont enregistrées dans divers contenus de pensée, dans des formae. D’où le nom de “logique formelle”, logique du forma. Par exemple, après avoir contemplé un certain nombre de triangles concrets, l’esprit saisit le concept abstrait de triangle. Cette forme géométrique est un type de forma.

De même, en mathématiques et en logistique, le terme “formule” est également connu comme le diminutif de “forma”. Il s’agit d’un nombre assez limité de symboles qui contiennent l’identité ou la structure des êtres de quelque chose et qui représentent cela de manière ordonnée. Pensez par exemple à la formule d’Einstein $E = mc^2$. Ces “formules” ne font pas directement l’objet de cet exposé, à moins qu’elles ne soient le raccourci symbolique d’une formule ou d’un contenu de connaissance. Cependant, elles illustrent la manière dont un contenu mental, une structure d’êtres, une “forma” peuvent être saisis.

La logique formelle ou naturelle. Elle traite des lois de la logique : Comment déduire de phrases par raisonnement logique d’autres phrases ? Elle se limite aux phrases et aux raisonnements purement hypothétiques. Elle n’a absolument pas la prétention d’être une logique appliquée (méthodologie), ni d’être une théorie de la connaissance, ni de faire des déclarations qui appartiennent à une autre science. La logique formelle ne décide pas si les phrases sont vraies ou fausses, mais si elles sont correctement dérivées des phrases précédentes. Le contenu conceptuel est décisif, pas la vérité ou la fausseté réelle. La logique naturelle n’est pas une épistémologie, elle ne prête attention qu’au lien justifiable entre la ou les prépositions et la ou les postpositions dans un raisonnement.

Ainsi : “Si toutes les baleines sont des poissons, et que ce spécimen est une baleine, alors c’est un poisson”. Il s’agit d’un raisonnement valide pour la logique formelle. A partir de la préposition donnée, une dérivation valide est en effet faite. Mais en tant que logique appliquée, en tant que science, elle est fautive car sa préposition est fautive : les baleines, contrairement à ce que leur nom laisse supposer, ne sont pas des poissons mais des mammifères.

Comme nous l'expliquerons en détail plus loin dans ce document, la forma prend trois formes principales, à savoir la compréhension, le jugement et le raisonnement. Une classification devenue classique sur les traces d'Aristote illustre ce propos.

Problème, solution. L'ordre de présentation de base est "problème (donné / demandé), solution". Une donnée en soi ne conduit pas à un processus de réflexion ; cela nécessite une tâche, une demande. Les données et la demande vont de pair dans le sens où elles sont toutes deux nécessaires et doivent être comprises afin de saisir la tâche réelle. La solution est la réponse. Cela inclut des notions combinatoires telles que la "configuration" (ensemble de lieux) et l'"algorithme" (séquence de lieux).

Ontologie. La logique naturelle est ontologique, c'est-à-dire située dans l'ensemble de la réalité. L'ontologie signifie en effet la théorie de la réalité, la doctrine de l'"être", de ce qui est vraiment. L'ontologie pose la question suivante : " Qu'est-ce que la réalité sans l'être ? ". Elle parle donc de la totalité de tout ce qui est, de tout ce qui existe vraiment. Son champ comprend tout, et tout de tout. Non seulement tout ce qui est donné à voir, mais aussi tout ce qui est rêvé, toutes les fictions, tout ce qui peut être pensé est ontologiquement " quelque chose " et donc " une réalité ". L'ontologie recherche l'identité des choses "en soi", objectivement, indépendamment d'une personne pensant subjectivement.

L'**identité**. La logique repose sur l'identité de la forme, et ce à trois niveaux : identité totale (de quelque chose avec elle-même) / identité partielle (analogie) de quelque chose avec autre chose (similitude et cohérence) / non-identité totale de quelque chose avec autre chose (contradiction). C'est l'artère. " Tout ce qui est (ainsi) est (ainsi) " interprète l'identité totale. "Cette fleur ressemble à cette fleur" renvoie à l'identité partielle. "Cette fleur a poussé de la terre" renvoie de même à l'identité partielle. "2+2 n'est pas égal à 5" exprime la non-identité. Dans ce contexte, le couple "original (qui demande des informations) / modèle (qui fournit des informations)" ainsi que les concepts de signe, de trope (métaphore / métonymie et synecdoque) apparaissent.

Déduction et réduction. Ce sont les deux formes de raisonnement de base. L'induction, notamment l'induction sommative (complète) et amplificative (incomplète), se situe dans ce cadre, où l'on raisonne sur la base d'échantillons.

Les **lois de la pensée et les erreurs de la pensée**. Une dernière platitude : les lois de la pensée et les erreurs de la pensée. Voici l'essentiel.

Celui qui a maîtrisé cela - et après avoir lu et réfléchi à tout ce qui suit, c'est tout à fait possible - , revient à une pensée naturelle correcte.

2. Le titre : "Éléments" de la logique naturelle

Examinons le titre. - Stoicheion" (Lat. : elementum), pluriel "stoicheia", signifie en grec ancien "élément", c'est-à-dire soit un spécimen d'une collection, soit une partie d'un tout (système). Tous les éléments d'une collection appartiennent ensemble en raison d'une caractéristique commune, de la ressemblance. Cette propriété est répartie entre tous les exemplaires, de manière distributive. Toutes les parties d'un tout appartiennent ensemble, maintenant non pas par ressemblance, mais par cohérence, collectivement. De sorte que, comme titre, "éléments de la logique naturelle" signifie "le résultat de la recherche des

constituants de ce qu'est la logique" (ce qui présuppose une induction sommative ou un échantillonnage).

Préliminaires. En grec ancien, "Archè" (lat. : principium) signifiait "ce qui gouverne". Ainsi un gouvernement qui gouverne le peuple. Dans le domaine intellectuel, les "présupposés" (appelés aussi principes) qui régissent un exposé. En grec ancien, "axiome" signifiait "ce qui a une valeur telle qu'on le met en premier", que ce soit dans la vie ou dans une argumentation. On retrouve encore ce sens dans le terme "axiologie", c'est-à-dire la doctrine de la valeur.

Remarque. On peut trouver des titres grecs antiques qui disent "Stoicheia kai archai" (Éléments et postulats), donc les deux termes allaient ensemble, oui, ils se rencontraient et l'un d'entre eux pouvait signifier les deux (ce qui est une synecdoque ou un co-signifiant : une partie signifie le tout, voir plus loin). On pense aux *Éléments de géométrie* d'Euclide (-323/-283) dans lesquels le point, la ligne, le plan et le corps sont de tels éléments : des propositions de base non prouvées, voire non prouvables, à partir desquelles d'autres propositions géométriques sont construites par déduction. Ou encore aux *Éléments du monde* de Saint-Paul (ainsi dans la bible : Galates 4:3 dans lequel Paul parle des facteurs qui doivent être postulés comme constituants si l'on veut comprendre le monde tel qu'il est réellement avec ses nombreuses lacunes). Le terme "élément" signifie ici "tout ce qui régit le monde". Dans notre titre également, "éléments" signifie "éléments et présupposés".

Exposé introductif. Propaideia" ou aussi "propaideuma" désignait en grec ancien "enseignement d'introduction". Ce cours est "propédeutique". (a) Utilisant des échantillons de l'ensemble de la logique, (b) ce cours offre deux choses : des informations et une méthode. Il n'est pas encyclopédique - complet.

a. Informatio. Informatio " en latin signifie " introduction de la forma " ou forme d'être. La "forma" de quelque chose est cette chose dans la mesure où elle a son propre contenu de connaissance et de pensée. C'est pourquoi ce livre est "formel", en prêtant attention à la forma, la logique.

Généralement formateur. L'information proposée ici n'est ni dilettante (" Un dilettante sait quelque chose sur tout "), ni spécialisée (" Un spécialiste sait tout sur quelque chose "), mais de formation générale, comme le signifiait le terme grec ancien " filosofia " (dans l'une de ses acceptions), à savoir " éducation générale ". Sophia" (latin : sapientia) signifiait "sagesse" dans le sens d'"une vision large du monde et de la vie fondée sur la connaissance de l'expérience et la réflexion".

b. La méthode. La "méthode" est "la manière de", la méthode d'approche. La "mode" est la manière superficielle d'accéder à l'information : on pense avec le grand courant mais pas en profondeur. L'"idéologie" est une autre méthode, à savoir que l'on vit selon un ensemble d'axiomes dans lesquels un certain nombre d'intérêts s'expriment de telle sorte que la vérité objective (qui est l'information réelle) devient secondaire. La méthode au sens logique consiste à "exposer un ensemble de conceptions (notions, jugements, raisonnements) sur un même sujet ou un même fait de telle sorte que ce soit la meilleure façon de réaliser le chemin vers ce sujet". Ainsi *La Logique ou l'Art de penser* écrite par Antoine II Arnauld (1612/1694) et Pierre Nicole (1625/1695), - aussi appelée "*La Logique*

de Port Royal”, du nom de la célèbre abbaye française de Port Royal qui abrita entre autres écrivains et philosophes.

Nous verrons que la meilleure façon de traduire “méthode” est “logique appliquée”. La logique en trois sens. Nous avons déjà connu la “logique formelle”. Maintenant, nous apprenons quelque chose sur la “logique appliquée” (théorie de la méthode, méthodologie). Il y a aussi la “logique fondamentale”, c’est-à-dire l’explication des “fondements” de la logique. La “recherche fondamentale”. En fait, les trois sont distinguées mais pas séparées, de sorte que les fondements sont occasionnellement abordés dans la logique formelle et que les applications y sont discutées. La logique descriptive se contente de montrer comment on argumente effectivement (voir plus loin : théories du raisonnement, cf. 4.8.2).

3. Logique

Titre. À la suite de Socrate d’Athènes (-469/-399), Platon d’Athènes (-427/-347), pour beaucoup le plus grand philosophe de l’Occident, a nommé sa théorie du raisonnement “dialectique” (dans laquelle la méthode socratique du dialogue résonne encore clairement). Comme on le sait, Socrate aimait définir les concepts de manière très précise. Il faisait le point sur les opinions existantes et parfois confuses de ceux qui l’entouraient, afin de parvenir à un concept purifié et à une définition correcte de la question au moyen de questions réfléchies, par la parole et la contre-parole, par le dialogue

Les aristotéliens, se basant sur l’œuvre principale logique en deux parties d’Aristote de Stagire (-484/-322), ont appelé leur théorie du raisonnement “analytique” (la théorie des jugements y était également appelée “dianoëtique”). Le nom “logique” date des stoïciens (peut-être de Zénon de Citium (-336/-264)).

Les prémisses les plus générales. Tout compte-rendu est basé sur des axiomes (présupposés), qu’ils soient explicitement énoncés ou non. Cet exposé est basé sur M.Müller / A.Halder, *Herders kleines philosophisches Wörterbuch*, Basel / Freiburg / Wien, 1959, 99/101 (*Logik, Logistik, Logizismus, Logos*) et sur W. Brugger, Hrsg. *Philosophisches Wörterbuch*, Freiburg i. Breisgau, 1961-8, 184/187 (*Logik, Logistik, Logizismus, Logos*).

Definition. Une des définitions les plus courantes est donnée par M. Apel, *Philosophisches Wörterbuch*, Berlin, 1948-2, 148. La logique est la science des lois de la pensée juste. Elle se décompose en 1. une théorie élémentaire qui traite des “concepts, des jugements, des raisonnements” et 2. une théorie méthodologique qui montre comment, grâce à ces éléments, “l’ensemble d’un système scientifique” se constitue, en accordant une attention particulière aux “méthodes scientifiques d’investigation et de preuve”. L’article développera cette définition, mais dans les limites de la logique naturelle.

La **logique naturelle**. Nous appelons “naturelle” la théorie du raisonnement qui correspond le plus possible au raisonnement naturel de ce que l’on appelle “l’esprit commun”, c’est-à-dire de tous les êtres humains dotés d’un sens commun et d’une capacité commune de connaissance et de réflexion. Le raisonnement est quelque chose que nous faisons tous encore et encore dans nos situations fréquemment compliquées, dans lesquelles il n’est pas sans importance que nous devenions, en tant qu’êtres pensants, explicitement conscients de notre façon quotidienne de faire les choses.

A cet égard, on peut se référer à J.-P. Zarader, coord. *Le vocabulaire des philosophes*, vol. 1 / 4, Paris, 2002, dans lequel chaque mot expliqué est décrit en trois étapes, à savoir : l'explication du mot, l'explication du mot et l'explication du mot.

1. définition de base (accessible à un étudiant débutant),
2. approche scientifique (destinée à un spécialiste),
3. une approche et une interprétation plus libres.

Or, ce compte rendu s'en tient autant que possible au premier niveau, mais avec des digressions vers le deuxième et le troisième.

Les *lieux communs*. Note : En 1982, une revue intitulée 'Topoi' (*An International Review of Philosophy*) a été publiée à Dordrecht / Hingham, qui mettait en évidence les 'lieux communs' dans une série de spécialités. "Koinos topos" (grec ancien) signifiait "lieu commun", c'est-à-dire quelque chose qui revient sans cesse au cours d'un exposé comme concept de base et jugement fondamental. Nous allons maintenant expliquer les principaux lieux communs de la logique naturelle nécessaires à la lecture et à la compréhension de la logique proprement dite.

Forma. Cette logique est appelée "logique formelle", c'est-à-dire une logique dont l'objet est la forma, c'est-à-dire le contenu de la connaissance et de la pensée. Les formae primaires sont l'entendement et le jugement. Celles-ci deviennent "logiques" dans la mesure où elles contiennent des raisonnements donnés par certaines lois de la pensée. Or, les concepts et les jugements sont fondamentaux, puisqu'ils régissent fondamentalement le raisonnement.

4. Échantillons

Un échantillon est soit un spécimen d'une collection (si vous avez goûté une mangue, vous savez maintenant ce qu'est une mangue), soit une partie d'un tout (si vous avez goûté une partie d'une mangue, vous savez ce que peut être le reste). Ce livre est né de l'expérience. Ceux qui enseignent la logique depuis des années constatent qu'un long exposé - un chef-d'œuvre de réflexion soutenue - rebute la plupart de leurs contemporains, surtout s'ils sont au milieu de la vie et déjà sursaturés d'informations de toutes sortes. Ils sont, en revanche, favorables à des textes courts qui traitent chacun d'un seul sujet (donc non superficiel). C'est la raison de la structure type de ce livre.

La logique naturelle. Une telle théorie de la pensée, telle qu'elle s'est constituée au cours des siècles, est à la fois une collection et un système d'intuitions logiques ; des intuitions qui sont propres à l'esprit commun ; des intuitions qui ne sont pas si simples. En ce sens, c'est une "matrice", une carte mère d'axiomes, de propositions et de méthodes, propre à une communauté de tradition. La sortie : on parcourt la matière sur la base de "paradigmes", d'exemples qui sont toujours des exemples ou des composantes d'un raisonnement correct. Les exemples concrets sont toujours des applications d'idées générales qui sont rendues plus compréhensibles précisément dans et par ces exemples. Au fil du temps, une image globale de l'ensemble apparaît clairement à l'esprit.

Ce livre n'est donc pas encyclopédique. Le titre est *Eléments* et non *les Eléments* car avec l'article défini cela signifierait l'exhaustivité et la complétude. En ce sens, le texte ne propose que des échantillons, mais de manière à ce que l'ensemble ne paraisse pas trop incomplet.

Bibliographie. Il en va de même pour la bibliographie : elle est minimale. L'énumération de longues listes d'ouvrages sur le sujet peut faire preuve d'érudition ; pour le public auquel ce cours s'adresse, cela n'a que peu ou pas d'importance. Cependant, nous lisons régulièrement : "Bibliographie..." (comprenez : "échantillon bibliographique"). (comprenez : "échantillon bibliographique"). (comprenez : "échantillon bibliographique"). A partir de l'abondance de livres, un texte est alors cité ou paraphrasé dans un ouvrage qui concerne le sujet de l'échantillon. Le texte cité est généralement un argument d'autorité mais peut parfois aussi donner lieu à des remarques. Cela ne signifie pas pour autant que seul l'ouvrage mentionné sur le sujet a été consulté.

La **tradition**. Nous regardons d'abord consciemment ce qui a été dit dans les temps antérieurs, avec la conviction que les PESe des temps antérieurs ont aussi pensé logiquement et ont écrit des logiques qui sont encore valables aujourd'hui. Le contraire nous apparaît comme "ne pas souffrir d'un excès d'humilité". Les ouvrages de base utilisés dans ce sens sont les suivants. Pour commencer, O. Willmann, *Abriss der Philosophie (philosophische Propädeutik)*, Wien, 1959-5, dont la première partie est *Logik* (o.c., 3/142). Il est encore sain. Nous le citons avec 'Abriss'. Willmann représente la tradition platonique - idéaliste. Puis il y a Ch. Lahr, *Cours de philosophie, I (Psychologie. Logique ; ce dernier o.c., 491/718)*, Paris, 1933-27. Cité comme 'Cours'. Lahr représente le courant français - cartésien - d'après René Descartes (1595-1650), latinisé Renatus Cartesius, philosophe et mathématicien français -, et est aussi beaucoup plus actuel que Willmann. Cela ne signifie pas que nous n'allons pas plus loin que ces remarquables pionniers. Nous nous appuyons sur ce qu'ils ont laissé derrière eux, tout comme ils se sont appuyés sur les pionniers de la tradition séculaire depuis Platon et Aristote - quoi qu'ait affirmé Emmanuel Kant (1724/1804), le grand philosophe allemand des Lumières, à propos de la stagnation de la logique traditionnelle. Ce que cette tradition prétendait est dans une large mesure comme les chênes anciens qui ont résisté à de nombreuses tempêtes.

La logistique.

La logique n'est pas la logistique. La logique s'appuie sur l'identité (totale ou partielle) des données (les "faits") et travaille avec des contenus conceptuels. La logistique "travaille", "calcule" avec des signes, des symboles, dépouillés de leur signification, et prête attention à leurs relations.

Les professeurs d'université, s'ils examinent ce que la majorité des étudiants font de la logistique, comprise comme une science positive mathématique, peuvent conclure que ce n'est tout simplement rien : "Trop compliqué". Ou "Pas pratique". Un jour, un professeur a dit : "Je n'enseigne plus cela. Ils ne peuvent rien en faire de toute façon". "Ils" sont ceux qui entrent dans la vie après leurs études. Nous sommes convaincus qu'ils bénéficient davantage d'un morceau de logique naturelle. Il ne faut pas en conclure que nous n'avons aucun respect pour la logistique. Au contraire, même un logicien naturel peut apprendre beaucoup en se familiarisant avec la logistique. Ne serait-ce que pour prendre conscience de sa propre nature.

5 Les signes de ponctuation

Un signe de ponctuation est un caractère quasi-infini qui sépare les parties d'un texte "pour en faciliter la lecture" (selon le Grand dictionnaire de Van Dale). Un guillemet est un signe de ponctuation (constitué d'un ' ou d'un ") qui sert à séparer un texte cité au

début et à la fin du texte de celui qui cite, mais aussi à indiquer une certaine désignation “spéciale” en tant que telle. Ce sont les deux principales utilisations des guillemets.

Bibl. échantillon. I.M. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr. / Antw., 1961, 73/74 (*Utilisation des guillemets*). L’auteur énonce une sorte de précepte qui est observé par la plupart des logiciens, respectivement des logiciens et des méthodologistes de la science. Si une expression se réfère soit à elle-même, soit à une expression similaire, on la met entre guillemets. En d’autres termes : ces expressions, si elles ne sont pas citées, désignent autre chose qu’elles-mêmes. Une expression ainsi citée fait partie d’un métalangage (un langage sur le langage).

Une belle fleur est une joie. C’est le dessin du texte non cité. Une “belle fleur” se compose de deux mots et de dix lettres. Entre guillemets, “belle fleur” ne désigne pas une belle fleur mais les deux mots “belle fleur”. Une belle fleur se compose de

deux mots et dix lettres. Cette affirmation n’a aucun sens, car elle dit d’une belle fleur réelle ce qui ne peut être dit que des deux mots “belle fleur” !

On remarquera que dans notre texte les guillemets : “ ... “ devant un mot, “ ... “ pour plus d’un mot, sont très fréquents. Pourquoi ? Parce que la logique naturelle est une logique de concepts dans laquelle, comme on le verra plus loin, le contenu et la portée du concept jouent le rôle principal.

Lorsqu’un terme est introduit, il est écrit entre guillemets aussi régulièrement que possible pour attirer l’attention sur sa signification. Car la logique présente un certain nombre de termes qui lui sont propres et qui sont souvent inconnus du lecteur. Les guillemets “ disent “ “ Remarque : c’est un nouveau mot et fais attention à son sens ! “

Les guillemets sont utilisés avec des mots familiers afin d’attirer l’attention du lecteur sur le fait que leur contenu de connaissance peut encore être trop vague. Cela signifie que le lecteur est encouragé à définir le terme, c’est-à-dire à se représenter son contenu aussi clairement que possible, soit par lui-même, soit sur la base de ce qu’il a lu. En effet, même si nous avons l’habitude de penser de manière aussi précise que possible, nous avons toujours un certain nombre de notions vagues.

Parfois, on rencontre quelque chose comme ça : “ Le sens - c’est-à-dire la signification logique - ... “. Les signes d’interruption attirent l’attention sur une précision notée “ en cours de route “, où “ en cours de route “ signifie “ brièvement “.

Parfois, on peut aussi lire “Le sens, - entre autres le logique mais aussi le non-logique, joue un rôle ...”, Le signe “-” veut aiguïser l’attention en interrompant la formation attendue d’une phrase.

Résumé. Soit la citation, soit l’attraction de l’attention. C’est le rôle de ces signes de ponctuation que l’on ne trouve pas habituellement dans les textes. Il ne s’agit en aucun cas d’un caprice linguistique ou de quoi que ce soit d’autre. En d’autres termes, les signes de ponctuation sont aussi une “forma”, un contenu de connaissance et de pensée, et donc d’information.

Ce chapitre résume : Ces “ éléments de logique naturelle ” veulent montrer qu’il existe une pensée correcte et naturelle. Cette pensée a comme concept de base le contenu de la connaissance, ou ‘formae’, l’identité des choses. La logique naturelle veut dériver des phrases d’une manière valide d’autres phrases. La logique naturelle vise à dériver de manière valide d’autres phrases à partir de phrases, en raisonnant à partir d’une solution donnée et d’une solution demandée. La logique naturelle est ontologique, elle se situe dans l’ensemble de la réalité. Elle recherche l’identité, partielle ou non - identité d’un donné avec un autre donné. La comparaison des données entre elles devient donc centrale. Ces “éléments de logique naturelle” recherchent les composantes et les prépositions de ce qu’est la logique, et fournissent des informations et des méthodes pour parvenir à une pensée correcte. Les formes les plus importantes sont : la compréhension, le jugement et le raisonnement, et elles se situent dans une doctrine de la méthode. Loin de viser l’exhaustivité, cet ouvrage tente d’offrir une série d’échantillons et d’examiner ce que la tradition nous a laissé à cet égard et comment les idées se développent. Dans tout cela, les signes de ponctuation contribuent aussi beaucoup à une saisie correcte et précise de l’information et de l’intuition.

Chapitre 1 Logique générale (lieux communs)

1 Structure de base

1. 1 Donné / demandé : solution

Un système de base. Une paire d'opposés - "système" - contrôle toujours la compréhension d'un problème. Il le fait en comprenant correctement la situation donnée et la situation demandée. Il s'ensuit le raisonnement de la solution. Il faut une "systémique" (grec : su.stoichia) ou une paire d'opposés comme base, c'est-à-dire saisir ce qui "se montre" (le donné (G) et le demandé (A)) et "démontrer" la solution (S) au moyen d'un raisonnement. Sous forme de symbole abrégé : " $G \wedge A - S$ ". La conjonction " \wedge " signifie "et".

Dans ce contexte, le concept d'"algorithme" peut également être mentionné. Un "algorithme" est une configuration diachronique (un ensemble de places à remplir les unes après les autres) avec un objectif bien défini. En l'occurrence : réaliser un raisonnement impeccable. Un modèle. Dans une salle de classe. Au tableau, l'enseignant met : " $2 + 2 = .$ ". Réécrit : " $G : 2 + 2. A : .$ ". Le point sur le tableau signifie le S à trouver. La règle générale supposée connue est "une somme partielle et une somme partielle ensemble font une somme totale". Cette intuition est au moins inconsciemment présente dans l'esprit d'un écolier.

Les mathématiques antiques. Les mathématiciens de l'Antiquité ont appris à résoudre des problèmes. Ceux d'aujourd'hui

les questions mathématiques le font toujours. Quelques modèles.

- G. Johnny donne à Pete 36 billes. Il en garde $\frac{3}{5}$. A. Combien en avait-il au début ? Et maintenant une solution. Le nombre total de billes est $\frac{5}{5}$. $\frac{5}{5}$ moins $\frac{3}{5}$ est égal à $\frac{2}{5}$. Or $\frac{2}{5} = 36$, donc $\frac{1}{5}$ est égal à $36/2 = 18$. Alors $\frac{5}{5} = 5 \times 18 = 90$.

- G. Johnny a 90 billes. Il en donne $\frac{2}{5}$ à Pete. A. Combien lui en reste-t-il ? Et maintenant un S. Toutes les billes font $\frac{5}{5}$. $\frac{5}{5}$ moins $\frac{2}{5}$ est $\frac{3}{5}$. $\frac{1}{5}$ est $90/5 = 18$. $\frac{3}{5}$ est 3×18 . Il reste à Jean $3 \times 18 = 54$.

On voit que la règle de trois est également donnée ici. Ce raisonnement va de tout (ici : $\frac{5}{5}$) à un seul (ici : $\frac{1}{5}$) et à quelques-uns (ici par exemple $\frac{2}{5}$ ou $\frac{3}{5}$). Ce système de concepts en trois parties est une idée générale (règle) que l'écolier applique en fonction de sa compréhension inconsciente de la question.

Rhétorique antique. Bibliographie.. : R. Barthes, *L' Aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85 / 165 (L'ancienne rhétorique). La "rhétorique" (grec : technè rhètorikè ; latin : ars oratoria) enseignait comment créer de la compréhension pour qu'un message paraisse plausible. Appelez cela "persuasion" ou "éloquence". Les rhétoriciens appliquaient l'algorithme expliqué ci-dessus. Pour arriver à une solution à une question donnée, ils connaissaient les preuves directes et indirectes.

- 1. les preuves directes. En grec : pisteis a.technoi, qui désigne les preuves qui ne nécessitent aucun raisonnement. On peut en distinguer deux sortes :

a. les croyances déjà présentes dans l'esprit de l'auditoire (par exemple, les axiomes ; la mentalité)

b. ce que le locuteur peut montrer sur place (une législation connue ; un témoin agissant).

Ce sont toutes deux des preuves sans “technè”, sans compétence (ici en matière de raisonnement). Elles appartiennent au domaine de la “phénoménologie” qui part de l’expérience directe et intuitive des phénomènes et reflète donc ce qui est immédiatement G (voir plus loin).

- **2. les preuves indirectes.** Grec : pisteis en.technoi qui désigne les preuves qui ne contiennent pas de raisonnement. Partant de ce que l’orateur et l’auditoire, ou de ce que l’orateur seul sait pour l’instant, il doit maintenant “argumenter” (raisonner). Notez que ces preuves commencent aussi par G et A, mais elles appartiennent au domaine de la “logique”.

Conclusion.

Qu’il s’agisse d’écoliers ou du peuple de l’“ agora “ (assemblée populaire) athénienne, les personnes concernées n’ont généralement à leur disposition que le “ bon sens “ de tout un chacun. Néanmoins, après ce qui vient d’être exposé, il apparaît que les opérations de la pensée et ce qu’elles présupposent en termes d’axiomes et de certitudes inconscientes ne s’avèrent pas si simples. Ce qui montre qu’il ne faut pas confondre la logique du bon sens avec la logique de la raison simpliste. Ce qui arrive à la longue !

1.2. Quatre types de résolution de problèmes.

Bibliographie. Ch. S. Peirce, *Pragmatisme et pragmatisme*, I, Paris, 2002, 215/235 - Peirce (1839/1914) était un scientifique, philosophe et mathématicien américain, fondateur du pragmatisme (voir ci-dessous). Dans *The Fixation of Belief*, in : *Popular Science Monthly* 12 (1877), il expose quatre méthodes pour rendre une croyance vraie.

1. Méthode de l’individualité (“Ténacité”).

A une tâche (G + A) l’idiosyncrasique répond exclusivement avec sa propre solution. Ainsi, les problèmes économiques sont résolus par le libre-échange, en négligeant les autres solutions. G. Galilei (1564/1642), physicien italien et défenseur du système héliocentrique de Copernic, a “résolu” le problème des marées et de l’astrologie en refusant toute recherche sur le sujet. Cf. Ch. Alain, *L’effet lunaire*, in : *Psychologies* (Paris) 77 (1990 : juin) : 50/53. Un biographe reproche à Galilée qu’une telle méthode est “aussi mauvaise que la superstition”. À titre d’exemple, Peirce mentionne une personne qui était un partisan acharné du libre-échange. Afin de garder ses opinions intactes, il ne lisait que des textes orientés vers le libre-échange. La “vérité” est réduite à l’idée individuelle chérie qui est avancée de manière axiomatique.

2. Méthode de droiture (“autorité”).

On répond à une tâche exclusivement par une solution imposée par une autorité quelconque. Selon Peirce, les systèmes ecclésiastiques ou politiques entretiennent une ‘orthodoxie’, une crédulité. Il ne faut pas confondre “juste” et “sincère”. La sincérité est une qualité subjective par laquelle on dépense ce que l’on a en soi ; on exprime honnêtement ce que l’on pense en soi.

3. Méthode des préférences (“A Priori”).

Ils prétendent être en faveur d’une discussion libre, mais chaque individu ou chaque idéologie affirme ce qui est “a priori”, c’est-à-dire de préférence préconisé, sans le mettre à l’épreuve de la réalité en dehors de la sphère fermée de la discussion. Contrairement aux deux formes d’opinion précédentes, l’autre opinion est acceptée. Ainsi (dit Peirce) ces métaphysiques qui sont du goût de la raison. Par exemple, la théorie qui affirme que l’homme n’agit que par égoïsme : elle est acceptable, rien de plus.

4. Méthode scientifique (“Réalité”).

On répond à une tâche en la confrontant à la réalité. Qu’est-ce qui est “réel” pour Peirce ? Ce qui continue à exister de manière durable, complètement indépendant de notre conscience, et qui ne peut être influencé par elle. Cette méthode place l’enquête au premier plan. Peirce se qualifie lui-même de réaliste scolastique. Il conçoit son pragmatisme comme une méthode pour tester les idées ; celles-ci doivent nous inciter à en faire quelque chose. Il laisse donc la science naître de la réalité elle-même, dans la mesure où elle peut être représentée par des concepts objectifs. En particulier : celui qui rencontre un fait objectif, la “réalité” (c’est le mot anglais de Peirce), en tant que cognitif, c’est-à-dire un être susceptible de connaissance (“cognition”), rencontrera le même fait et sa “forma” (c’est-à-dire la compréhension) encore et encore lorsqu’il sera testé. D’où la référence de Peirce à la “permanence externe” comme principal attribut de la scientificité. La discussion, oui, les tests (avec réfutation), aussi ; mais les résultats se manifestent “à long terme”, c’est-à-dire à long terme ! C’est-à-dire : à long terme, la réalité objective pénètre.

Commençons par un mot d’esprit de W. James (1842-1910), le célèbre psychologue de la religion et auteur de *Varieties of Religious Experience* : “Toute nouvelle doctrine passe par trois étapes : On l’attaque en la rejetant comme absurde. Ensuite, on l’accepte comme vraie, mais sans autre forme de procès. Enfin, on reconnaît sa véritable signification et ses adversaires prétendent l’avoir découverte”. Bien qu’il s’agisse d’un mot d’esprit, ce que dit James est souvent répété, notamment dans les milieux scientifiques.

Comme l’a dit Peirce, la volonté (“Je m’y tiendrai contre vents et marées”), la franchise (“On nous a toujours appris cela”) et les préférences (“Je suis prêt à en discuter, mais c’est mon opinion personnelle”) sont parfois bien présentes dans les milieux scientifiques. Jusqu’à ce que la quatrième attitude, la recherche basée sur la réalité, prouve que “c’est comme ça dans la réalité, encore et encore” et réfute ainsi les trois autres attitudes comme fausses, cette fois “à long terme”.

Avec ces derniers, l’opinion (et les hypothèses) ne dépendent pas de “son propre sens” ou de “ce que les autres disent” ou de “sa propre préférence”, mais de la réalité donnée elle-même. Selon les mots de Parménide d’Élée, fondateur de l’école éléatique (Italie du Sud, 540/...), “ils pensent selon la réalité elle-même”. En d’autres termes : les présupposés sont adaptés à la réalité elle-même. En d’autres termes, les conceptions sont adaptées à la réalité elle-même et deviennent la représentation, aussi correcte que possible, de “tout ce qui est”. Ce type est parfois appelé “l’homme miroir” (qui reflète ce qui est). Compte tenu de la tendance très humaine, trop humaine” à privilégier les trois premières méthodes, cette quatrième méthode est “difficile”.

De nombreuses personnes interprètent de manière idiosyncrasique, directe ou préférentielle. Sans saisir objectivement le sens de ce qui est donné, ils lui donnent leur propre interprétation subjective. Ainsi, ils ne rendent pas aux choses ce qui leur est dû, mais créent leur propre sens, qu'ils projettent en elles. Rares sont ceux qui interprètent "objectivement scientifique".

Il s'agit d'une très courte esquisse des quatre méthodes de résolution d'un problème.

Fait curieux.

Peirce ne s'attarde pas sur le fait que chaque être humain, s'il n'y prend garde, présente chacune des quatre formes d'opinion. Nous sommes tous égaux. Nous avons des opinions telles que nous négligeons tout autre point de vue, quand nous ne l'excluons pas déjà avec entêtement - ténacité. Nous partageons des convictions avec d'autres personnes que nous considérons comme faisant autorité et nous avons donc "raison" - autorité - avec les autres. D'ailleurs, comme l'a dit Saint Augustin (354/430), le grand père du

L'église chrétienne l'a souligné, nous n'avons jamais testé nous-mêmes la plus grande partie de nos croyances, et pourtant nous y "croyons". Nous tenons des thèses en haute estime parce qu'elles nous conviennent : une certaine préférence - a priori - est la véritable "raison". Nous avons des opinions que nous fondons sur nos expériences spontanées, oui, sur nos propres tests méthodiques - la réalité - et ce quatuor se retrouve aussi bien chez les scientifiques célèbres que chez les gens simples .

Médecine.

Ces quatre attitudes se retrouvent dans presque toutes les sciences mais de préférence dans les sciences humaines.- On lit ainsi B. Kiefer, *Science médicale : un joli désordre*, in : *Le Temps* (Genève) 18.05. 04, 39. L'auteur est rédacteur en chef de Médecine et Hygiène. Son article commence comme suit :

"Une science, la médecine ? A vrai dire, c'est plutôt un immense agrégat de pratiques et de théories qui n'ont pas été prouvées et dont le caractère scientifique n'a pas été très bien testé". Par exemple, pour n'en citer que quelques-unes : la psychanalyse, l'approche génétique des maladies, la division de la médecine en branches spécialisées par organes (cardiologie, pneumologie, etc.). Kiefer : "Ce qui est scientifique au sens strict, ce ne sont pas des théories globales mais des petits bouts de théorie prouvés par des études. Par exemple, le fait que dix séances de psychothérapie sont aussi efficaces qu'un médicament pour traiter un groupe de patients souffrant de dépression. Ou encore : par rapport à un placebo, un médicament fait baisser la tension artérielle et, après deux ans de traitement, il améliore l'espérance de vie de patients hypertendus standards. C'est tout à l'honneur de la science de reconnaître ses limites. En particulier, il est tout à son honneur de tester les théories de manière à ce que les petites pièces d'une compréhension valable soient rassemblées en un tout cohérent. C'est important, car la médecine pratique, une fois confrontée à un patient concret, ne se préoccupe pas des morceaux valables, mais de leur cohérence.

1. 3 Phénoménologie

La phénoménologie comme représentation de la connaissance disponible

La méthode phénoménologique est une manière directe de connaître la réalité, basée sur l'expérience intuitive, où le sujet et l'objet se rencontrent. On essaie de décrire le

donné, dans la mesure où il apparaît, aussi précisément que possible, et ce sans aucune théorie ni préjugé, sans aucune considération subjective. Par exemple, la phénoménologie de l'enseignement n'est possible que si la personne qui veut comprendre ce qu'est l'enseignement s'enseigne elle-même activement. C'est dans ce contact empirique avec la matière elle-même que naît et grandit l'intuition des êtres. Ensuite, cette méthode phénoménologique peut être complétée, si nécessaire améliorée, par d'autres moyens de connaissance indirects, tels que les méthodes psychologiques et de psychologie des profondeurs, l'analyse du langage et les méthodes dé- et réductives.

Evidences... avec réserves. G. Bolland, *La petite logique de Hegel*, Leyde, 1899, 103, - le philosophe allemand G.F. Hegel (1770/1831), grand inspirateur de ce qu'on appelle l'idéalisme absolu allemand, a écrit : "Tout homme développé possède une multitude de points de vue et de conceptions fondamentales "tels qu'ils sont directement donnés dans sa conscience". Mais cela a été précédé de beaucoup de réflexion et d'une longue expérience de vie". Concrètement, cela signifie que tout le monde - y compris l'esprit commun - part de ce que l'on pourrait appeler des "évidences", parmi lesquelles les axiomes ont une portée considérable. Comme l'a noté *La Logique de Port-Royal*, ces "évidences" ne sont pas toujours fiables. Ch. Peirce nous a montré qu'elles peuvent être quadruples en chacun de nous.

En d'autres termes, nous trouvons quelque chose de "donné" et donc d'"évident" sur la base de la volonté, de la franchise, des préférences et finalement aussi - du moins dans l'ordre d'énumération de Peirce - de la "réalité" testable à plusieurs reprises. Cette dernière expose le fait réel parce que celui qui teste de manière valide, se confronte à la réalité "soi". Celui qui ne "croit" que sur la base de l'une des trois autres formes d'opinion mentionnées par Peirce, se confronte à la réalité "soi" par le biais de son propre préjugé ou de la prédiction d'autrui ou sur la base de sa propre préférence "non". La distinction est énorme ! Ainsi, ce que l'hégélien Bolland mentionne comme "directement donné dans la conscience" est soumis à une "réserve farouche".

précise Bolland. Ce que l'on appelle le "savoir instinctif", les "conceptions innées", le "savoir naturel", le "sens de la communauté", etc. font partie de ces contenus directement donnés à la conscience qui, selon lui, ne sont "amenés à la conscience que par l'expérience générale et le raisonnement". Ce qui laisse entendre qu'ils méritent au moins d'être supposés. Même si c'est avec la réserve expliquée ci-dessus, à savoir s'ils sont testables : encore et encore et en principe par tout le monde.

Connaissance commune.

Bolland le mentionne : un mathématicien - comme tout scientifique qualifié - dispose de solutions aux problèmes sous la forme de "connaissances prêtes à l'emploi". Ces formes mêmes de connaissances disponibles ont une valeur de connaissance qui leur est propre : elles ont été précédées de beaucoup de réflexion et d'une longue expérience de vie de type testable. Considérer cela comme "donné" et comme "évident" est justifié (à moins qu'il ne s'agisse de "données" et de "preuves" qui sont également incertaines dans le domaine scientifique - également mathématique). L'histoire des sciences - y compris l'histoire des mathématiques - est pleine de telles évidences provisoirement acceptées.

Bolland mentionne également la religion, l'éthique et le droit. Celles-ci sont - selon le proposant - "une question de foi" selon certains penseurs. Pourtant, ce type de

connaissances disponibles sur Dieu, la morale ou le droit est en fait le résultat du développement, de l'éducation et de la formation. On se rend vite compte que de tels contenus de conscience ne peuvent servir de base à la phénoménologie qu'avec une grande réserve en tant que données testées ou universellement vérifiables.

“ D'où venez-vous ? “

Lorsqu'un enseignant suppléant entre dans une classe, sa première préoccupation est de demander aux élèves : “Où êtes-vous venus ? “C'est la question des connaissances disponibles qui sert de prélude à ce qui suit. La connaissance disponible, dans la grande majorité des cas de raisonnement logique, est “celle où nous sommes venus” dans la vie. En d'autres termes, nous sommes dans la classe de la vie et nous puisons dans ce que nous avons acquis comme contenus de conscience - pour utiliser ce terme hégélien - du mieux que nous pouvons ! Il est bon d'être clairement conscient que la représentation de ce qui nous est “donné” (“évident”) de manière répétée est la représentation la plus exacte possible de ce que nous avons “acquis” en cours de route, en vivant. Et que ce qui a été donné n'est pas toujours la “réalité” elle-même, mais cette réalité vue à travers les lentilles de la volonté ou de l'orthodoxie, ou même d'une opinion préférée contestable. Rien de plus.

La phénoménologie selon Husserl

Bibliographie: H.Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 133/156 (La phénoménologie). L'arrière-plan de cette méthode est l'école autrichienne dont F. Brentano (1838/1917) est le fondateur et dont C. Stumpf (1848/1936), A. Meinong (1853/1927) et E. Husserl (1859/1938) sont les représentants les plus connus. Brentano a développé trois voies : le concept d'“intentionnalité” (l'orientation de notre conscience vers quelque chose) est élaboré par Husserl dans sa phénoménologie ; le concept d'“évidence morale” (la manifestation directe des valeurs de la conscience) est développé par M. Scheler (1874/1928) ; la recherche sur le concept d'“être” est influencée par M. Heidegger (1889/1976). - Nous abordons maintenant deux traits fondamentaux de la phénoménologie husserlienne - la représentation du phénomène, c'est-à-dire de ce qui se montre et est donc donné, à savoir la réduction phénoménologique, puis la réduction eidétique. La particularité de la phénoménologie comme de toute description est, que le donné (G) est le demandé (A) à représenter comme correct. En effet, il faut essayer de saisir à la fois le donné et le demandé.

1. La réduction phénoménologique. Réduction signifie “diminution”, “confinement”. La réduction phénoménologique réduit le phénomène à lui-même, en excluant tout ce qui n'est pas directement manifeste. Ainsi, elle exclut tout ce qui ne ressemble que partiellement au phénomène ou qui lui est apparenté.

Modèle : La repentance comme phénomène. Tout ce qui n'est pas repentance est alors “eingeklammert” (mis entre parenthèses). La méthode est l'équation interne et externe.

- **Interne.** Le regret est une forme de deuil : on souffre des malheurs de son propre comportement tels que la perte d'honneur, l'atteinte à la santé etc... . En tout le repentir est un aspect du regret mais le repentir est plus. Le remords est une forme de regret : on regrette son comportement inadmissible. Si vous voulez : le degré éthique du regret. Tout

repentir comprend un aspect de remords mais est plus. Le repentir est un remords qui se repent et, entre autres, se récupère.

- **Externe.** Se comporter de manière cynique et sans scrupules est à l'opposé - un contre-modèle - du remords et du repentir. De telles approches de son propre comportement erroné se situent en dehors du phénomène de la repentance. Une explication de la repentance consiste à dire qu'elle est une inspiration de Dieu. C'est possible, mais une telle explication se situe en dehors de l'expérience directe du repentir (sauf chez certaines personnes ayant un contact avec Dieu). Une explication se situe en dehors du phénomène. Il en va de même pour toute théorie du repentir qui va au-delà de l'expérience immédiate. Une théorie d'un phénomène n'est pas une phénoménologie. Les contre-modèles (le cynisme par exemple), les explications (l'inspiration de Dieu par exemple), les théories sont liés au phénomène de la repentance mais ne sont pas la repentance.

- **Conclusion.** La comparaison interne construit l'ensemble du phénomène en exposant des parties (aspects). C'est une phénoménologie partielle dans la mesure où elle montre des similitudes partielles. La comparaison externe s'intéresse à ce qui se trouve en dehors du phénomène mais qui lui est lié. C'est une phénoménologie indirecte dans la mesure où elle éclaire le phénomène à partir de ce qui lui est lié. On le voit : on prête attention à la ressemblance - partielle et totale - et à la cohérence en comparant l'interne et l'externe (intérieur et extérieur du phénomène).

Définition. Définir, c'est mettre en mots l'identité de quelque chose. La description phénoménale représente le phénomène, le phénomène entier (sans sauter de parties), seulement le phénomène entier (sans confusion avec quoi que ce soit d'extérieur au phénomène). Ainsi - je le répète - "le regret et le remords qui deviennent repentance (y compris la guérison)" est la repentance, la repentance entière, seulement la repentance entière. Une telle définition découle de l'évidence éthique qui devient possible si le repentir est vécu et examiné rationnellement.

2. La réduction eidétique. La description "empirique" des phénomènes s'attarde sur un ou plusieurs cas singuliers et concrets. La description "eidétique" des phénomènes généralise, c'est-à-dire résume ce qui est commun aux cas singuliers et concrets. Eidos" signifie "compréhension générale". Eidetic" signifie "concernant l'eidos". Le terme général laisse tomber tout ce qui est accessoire (non essentiel) : que l'on se repente après un adultère, des pratiques commerciales malhonnêtes ou la prostitution par exemple est "eingeklammert" comme non essentiel. Que le repentir soit ressenti intensément ou vécu tranquillement, par exemple, est accidentel et non "eidétique".

L'honnêteté en tant que position phénoménologique.

La Bible, le Psaume 32 (31) nous met sur la voie.

J'étais silencieux alors que ma force vitale se consumait en gémissements tout le jour. La nuit, le jour, Ta main (comprendre : la présence de Dieu) pesait sur moi (...)"

2. "Je t'ai fait connaître ma faute. Je n'ai pas caché mon erreur et j'ai dit : "Je me tourne vers Dieu et je confesse mon péché..."

Vue phénoménologique. 1. Il y a l'évidence : le psalmiste a mal agi ! Il est directement confronté à ce fait dans son être intérieur.

3. Mais avec ce fait est donné quelque chose qui y est lié : “Si je me confesse, je perds mon honneur”. Une sorte d’honneur implique la honte et une résistance immédiate à l’aveu honnête (confession).

Remarque : Avec le psychologue autrichien Paul Diel (1893/1972), on peut dire que la vanité, c’est-à-dire le sentiment d’honneur qui ne repose sur rien (et qui est donc vide ou vain), empêche le psalmiste, qui périt de remords, de faire le pas libérateur : “Si je me confesse, je perdrai mon (vain) honneur”. Ce qui est lié au phénomène, à l’erreur, empêche l’attitude juste à son égard. Mais apparemment son respect pour la vérité, même si elle est honteuse, est devenu plus fort : “Si j’avoue, je sauve mon honneur”. Mais pas maintenant le vain honneur : “Je n’ai pas caché mon erreur ; “ “Je n’ai pas caché mon erreur.

En résumé : L’honnêteté, y compris le respect de la vérité, honteuse s’il le faut, dit : “ce qui est, est”. Et ce qui se montre, se montre, même si ce qui se montre provoque la résistance de ne pas vouloir savoir. “Ce qui est faux est faux”. L’axiome d’identité “ce qui est, est” domine la phénoménologie comme une loi logique urgente.

1. 4. Intuition (contemplation)

L’“intuition” est souvent invoquée comme une inspiration, comme un savoir direct et irraisonné. Il apparaît maintenant que ce terme recouvre plus d’une signification. Nous allons en examiner brièvement quelques-unes. Le terme a généralement deux significations, dont l’une est immédiate (“soudainement”) et l’autre est directe (“immédiatement”, c’est-à-dire sans termes intermédiaires).

J.-P. Sartre (1905/1980), philosophe existentialiste français, dans son ouvrage *L’être et le néant* (1943), définit : “ Il n’y a de connaissance que par la vue. La déduction et l’explication - appelées “savoir” au sens impropre - ne sont que des instruments qui conduisent à la contemplation. Lorsqu’elle est atteinte, les moyens utilisés pour l’atteindre sont affaiblis. Lorsqu’elle n’est pas atteinte, la déduction et l’explication restent de simples panneaux indicateurs d’une vision encore hors d’atteinte”. Sartre, en tant que phénoménologue, résume : “La contemplation est la présence de la conscience dans le donné”.

Que l’on puisse alors distinguer, par exemple, entre l’intuition sensorielle - je vous vois arriver - et l’intuition intellectuelle - je vois que $2 + 2 = 4$ - nous laisserons de côté pour le moment. Dans les deux cas, il y a une présence directe du vu dans notre conscience. Les deux se produisent soudainement.

La vérité et la contemplation. Il n’y a qu’intuition mentale et intuition réelle. Ch. Lahr, *Cours*, 676, donne deux exemples d’“intuitions” soudaines, mais dont l’une ne fait que ressembler à une véritable perception et n’en est pas une.

- Dans *L’émigré* de P. Bourget (1852/1935), Landri de Clavier - Grandchamp a soudain la nette intuition que l’intendant Chaffin trompe le marquis, son père, et fait partie de la bande d’exploiteurs qui prépare sa chute.

- Dans *Coeurs russes* d’E.-M. de Vogüé (1848/1910), le colporteur Fédia rend Akoulina à ses enfants par un mensonge héroïque en se faisant passer pour l’instigateur de l’incendie dont elle était accusée. Toutes les personnes concernées ont soudain l’intuition que la vérité a été découverte.

Il ressort de l'ensemble de l'histoire que l'"intuition" de Landri était vraie et que l'"intuition" suscitée par Fédia était fautive. Dans le second cas - faux - il y a subjectivement la sensation psychologique d'une "intuition" soudaine mais aucun contact direct avec la réalité objective. On reste dans le domaine purement mental. La similitude n'est pas encore une identité totale ! L'intuition subjective peut ressembler à l'intuition objective, mais elle ne coïncide pas avec elle et ne l'est donc pas. Tout ce qui se présente comme intuition intuitive ne correspond pas à la réalité.

Bibliographie:: P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969-2, 380/383, donne d'autres exemples que nous évoquons brièvement ici.

H. Bergson (1859/1941), philosophe franco-juif, dans *La pensée et le mouvant* (1934), définit son concept de contemplation comme suit : "Nous appelons "contemplation" la sympathie avec laquelle on s'engage dans un donné pour coïncider avec son unicité et ce qui ne peut être exprimé en termes généraux". Ou encore : "La contemplation est d'abord une conscience, mais une conscience directe, une intuition qui se distingue à peine de ce qu'elle réalise, une conscience qui est en contact et même coïncide avec ce qui est contemplé". H. Bergson ; donne comme exemple l'intuition par laquelle nous connaissons notre semblable - l'"alter ego", le "je encore". Bien sûr, en tant que vitaliste (philosophe de la vie), il veut connaître la vie au moyen d'une intuition appropriée par laquelle nous connaissons la vie comme coïncidant avec la vie : en vivant, nous avons une perception de ce qu'est la vie.

I. Kant dit : Si je dépouille la représentation d'un corps de ce qui est sensible en lui - comme la dureté, l'impénétrabilité, la couleur - il en reste quelque chose, à savoir la perception empirique qui concerne l'étendue et la forme. Ces dernières sont des "perceptions pures", c'est-à-dire qu'elles ne sont pas expérimentées par les sens et donc en ce sens "rien", mais elles permettent en tant que données a priori (a-priori) de "contempler" les choses concrètes. De même, le "temps" et l'"espace" sont également des perceptions pures (mais pas des concepts réels) qui permettent de situer les choses dans le temps et l'espace.

On voit que le terme "contemplation" est ouvert à plus d'une interprétation !

1. 5 La culture en termes de tâche et de solution

Le réel. Le concept de "réel" chez Hegel (1770/1831). La déclaration de Hegel est bien connue : "Tout ce qui est réel ('wirklich') est raisonnable ('vernünftig') et tout ce qui est raisonnable est réel". P. Engels (1820/1895, philosophe socialiste allemand et avec K. Marx le fondateur du marxisme) dit que s'il y a une phrase qui a été mal comprise, c'est cette affirmation. Et il donne des exemples d'une compréhension correcte. La royauté dans la Rome antique est devenue un jour "irréelle", de sorte que le temps était venu pour la république. De même, la royauté française était irréelle lorsque, avec la révolution française, le temps était venu pour la république. Actuel" signifie (1) "factuel" (au sens ordinaire) (2) mais aussi "à la hauteur". Tout ce que le factuel ne peut pas gérer est irréel. Soit dit en passant, le second sens est une métonymie du premier. OPG (= G ^ A) - S. - Nous traduisons 'réel' dans la deuxième phrase par "tout ce que la tâche (le donné et le demandé) peut gérer pour que la solution soit réalisée".

Culture. K. Bellon, *Culture*, in : J. Grooten / J. Steenbergen, *Lexique philosophique*, Antw./ Amst., 1958, 68, définit : "Tout ce que l'homme modifie de la nature pour la rendre plus conforme à ses propres objectifs". Classiquement, le couple "nature / culture" est

ici pertinent. Mais qu'est-ce que la "nature" ? Définissez la "nature" comme le donné (G). Dès que l'homme rencontre la nature, celle-ci devient un donné (G) avec une demande (A), c'est-à-dire une tâche (OPG) nécessitant une solution (S). La culture est alors " la manière dont l'homme résout les tâches " et l'homme est " réellement ", c'est-à-dire capable de culture, dans la mesure où il peut gérer des tâches. Comme l'a dit J. Dewey (1859/1952), philosophe et éducateur américain, la culture est la résolution de problèmes.

Une telle définition rend justice à la fois aux primitifs et aux postmodernes (cf. 1.2.11), car ceux qui étaient autrefois rejetés par l'homme occidental comme des "sauvages" ou des "gens de la nature", résolvent les problèmes (parfois mieux que nous), même s'ils sont basés sur des axiomes partiellement différents. L'ethnocentrisme a disparu de notre définition.

Une telle définition rend également justice à l'homme du commun et à l'intelligentsia, car, par exemple, un plombier résout des problèmes, bien qu'à sa manière "primitive" (technique - pratique), ce qu'un intellectuel ne peut que regarder de travers. L'"élitisme" a disparu de notre définition.

La **logique**. Il s'avère que travailler logiquement consiste invariablement à saisir d'abord le donné pour apercevoir immédiatement l'exigence afin que la tâche, grâce à la culture (logique), progresse vers sa solution. La logique et la culture ont une structure similaire et sont liées parce que la culture fonctionne de manière logique et contient donc la logique comme aspect fondamental.

Remarque. - Axiologiquement, la culture est donc une plus-value ou une valeur ajoutée à la nature par l'intervention humaine.

Ce chapitre résume : La structure de base de la logique régit la saisie de données et de demandes et le raisonnement vers une solution. Les mathématiques et la rhétorique antiques témoignaient déjà que ce n'est pas toujours facile.

Peirce nous avertit que tout cela peut être coloré par nos croyances. Celles-ci peuvent prendre diverses formes sans que nous en soyons toujours conscients. Par exemple, notre perception peut être déformée par nos préjugés idiosyncrasiques, directs ou partiels, ou par une combinaison des trois. Nous ne partons pas toujours des données et des questions en elles-mêmes, avec leur permanence extérieure, objective et vraie.

La tâche peut également être mal comprise d'un point de vue phénoménologique. Les "croyances fondamentales" et les "évidences" peuvent obscurcir la perception phénoménologique. Elles sont comme une sorte de savoir tout fait, directement donné à notre conscience, et le résultat de notre développement, de notre éducation et de notre formation. Cependant, tant qu'elles n'ont pas été testées quant à leur valeur de vérité, elles sont elles aussi sujettes à une certaine réserve. Une phénoménologie correctement comprise, cependant, saisira l'essence des données et rendra justice à l'axiome de base de la logique : "ce qui est, est".

Dans tout cela, l'intuition peut aussi avoir un effet perturbateur. Là aussi, il y a un bémol : tout ce qui se présente comme une intuition ne conduit pas à un contact objectif avec la réalité.

Enfin, la culture peut être définie comme un donné et une demande qui exige une solution, de sorte que la création de la culture se fait aussi logiquement, et que la logique fonde la culture. Les deux réalisent la réalité.

Des données et des questions à résoudre, libres de nos croyances subjectives, d'une phénoménologie comprise par le trafic et d'intuitions irréelles, afin de pénétrer dans ce qui est objectivement réel. Telle est la structure de base de la logique générale.

2 Théorie de l'ordre

2. 1. Théorie de l'ordre (Harmologie)

Bibliographie. : S. Augustin (354/430), *De ordine* (Sur l'ordre ; le premier ouvrage systématique), F. Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956 ; J. Royce, *Principles of Logic*, 1912-1, 1961-2 ; E.W. Beth, *The philosophy of mathematics* (From Parmenides to Bolzano), Antw./Nijmeg., 1944 (O.c., 102vv. *Mathesis universalis*).

Royce considère la théorie de l'ordre comme la base de sa logique. Schmidt dit que toute la métaphysique de l'Occident comprend une série de théories de l'ordre "de Platon à Nietzsche" Les mathématiques générales de Beth sont une munition calquée sur le langage mathématique qui a été réinterprétée par J.G.Fichte, (1762/1814), philosophe idéaliste allemand, F. Von Schelling (1775/1854), philosophe romantique allemand, et Hegel dans un sens non mathématique. Mais venons-en au fait.

Théorie logique de l'ordre. Les formes sont centrales, mais en tant que base de l'ordre et de la séquence. Pour être compréhensible, nous prenons deux formes bien connues, le carré et le cercle, et nous leur appliquons la méthode comparative. Remarque : "comparer" n'est pas "égaler" comme on le pense le plus souvent, mais plutôt "considérer quelque chose en incluant quelque chose d'autre", ce qui signifie à la fois similitude ou différence, cohérence ou écart, voir.

Carré et cercle.

- *Chacun en soi.* C'est comme coïncider (= identité totale) avec lui-même. En soi (ne pas confondre avec "sur soi", voir plus loin au point 2.3.), un carré est une figure plane avec quatre côtés égaux et quatre angles droits. En lui-même, un cercle est également une figure plate, et le lieu géométrique de tous les points situés à la même distance d'un centre fixe. Ces définitions expriment l'identité totale des deux "formae" géométriques.

- *Chacun comparé (à part).* Ils sont en partie identiques (analogues). Ils se ressemblent dans la mesure où ils sont situés dans un plan, ont un centre et une circonférence. Ce sont leurs "caractéristiques communes" (ou leurs "identités partielles"). Ils diffèrent par les quatre côtés du carré (dont les points distincts sont situés à des distances inégales du centre) et la circonférence du cercle (dont les points sont situés à des distances égales du centre). En cela, ils ne sont pas identiques. En conclusion, ils sont en partie identiques et en partie non identiques en tant que forme ou forme d'être, et donc analogues ou partiellement identiques. Les jugements qui expriment ceci, maintenant, ne sont pas des définitions (comme dans le cas de l'identité totale) mais des jugements analogiques comme par exemple : "Le carré et le cercle montrent tous deux un plan, un point central, une circonférence mais les deux circonférences diffèrent géométriquement".

- *Chacun a comparé (à l'unisson).* C'est un "cercle carré". En tant qu'entiers, c'est-à-dire en tant que totalement identiques à eux-mêmes, ils ne sont concevables que s'ils sont "séparés". La même forme géométrique ou forme d'être ne peut pas avoir "en même temps" une circonférence dans le même plan qui est à une distance égale (cercle) et inégale (carré) du centre. Le jugement qui exprime une telle existence simultanée, n'est maintenant ni une définition (les deux en soi) ni un jugement analogique (les deux à part), mais un jugement contradictoire ("inconsistant") qui contient une contradiction interne. Ce qui ne peut exister que séparément (et être pensé), ne peut pas exister ensemble ! Un

tel jugement est appelé “incongru” ou “absurde”, “non-sens”. Il s’agit ici de la non-identité totale, comprise comme disjonction et dissociation des entiers en tant qu’entiers.

Identique. La logique naturelle pense aux formae en termes d’identité totale avec elle-même (définitionnel), d’identité partielle d’une forma avec une autre forma (jugements analogiques) ou de non-identité totale d’une forma avec une autre forma (jugement impensable, absurde ou incongru). Soit dit en passant, ce dernier type de jugement joue un rôle dans les preuves mathématiques “de l’incongru” ou “de l’absurde” dans le temps.

Relation. Une relation représente soit l’analogie (identité partielle) - similarité / cohérence - soit la non-identité totale (contradiction). En logique naturelle, une relation n’existe qu’entre des données qui se composent les unes des autres. Le terme “relation réflexive” est une figure de style. C’est tout ce qu’elle est. Car une forme ou un contenu de pensée et de connaissance coïncide totalement avec lui-même et n’est pas susceptible d’être divisé davantage en tant qu’identité totale.

On voit immédiatement que la logique naturelle, bien qu’identitaire (travaillant avec l’identité totale, l’identité partielle et la non-identité totale), accorde une place prépondérante aux relations. Ce qui n’est pas toujours réalisé par ceux qui les confondent avec la logistique.

2. 2. L’identité dans la logique naturelle.

Bibliographie. : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962. En bref, la notion d’identité de Jacoby se résume à “ce qui coïncide soit avec lui-même (identité totale) soit avec quelque chose d’autre (identité partielle)”.

Critique. D. Hilbert-E. Ackermann, *Grundzüge der theoretischen Logik*, Berlin, 1938-2, affirme que “x est identique à y dans la mesure où tout dicton qui s’adapte à x s’adapte aussi à y et vice versa. “L’identité de “correspondre à” x et y est une application du concept général d’identité qui est présupposé mais non défini. H. Reichenbach, *Der Aufstieg der wissenschaftlichen Philosophie*, Berlin, 1953, dit : “ Identique signifie égal à soi-même. L’égalité ne peut être qu’avec quelque chose d’autre, pas avec soi-même. Ce type de ressemblance pose lui-même le concept général d’identité. J. Hoffmeister, *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*, Hambourg, 1955-2, affirme : “ Si deux noms signifient la même chose, il y a identité “. Le terme “même” n’est qu’un autre mot pour “identique”. En d’autres termes : après cette définition, la question se pose : “ Qu’est-ce que ‘le même’ ? “. On ne définit que des dérivations de “ l’identité “ (on ne voit pas la question posée).

La logique basée sur l’identité et ses variantes. C. Twisten, *Die Logik*, Schleswig, 1926 (première édition 1825) construit la logique sur la base du concept d’identité. B. von Brandenstein, *Grundlegung der Philosophie*, I, Halle, 1926, et B. von Freytag, *Logik (Ihr System und ihr Verhältnis zur Logistik)*, Stuttgart, 1961-3, font de même.

Les **faits**. Le point central de la logique naturelle n’est pas le mot ou le terme mais le fait auquel le mot ou le terme se réfère, appelé “cause” ou “forma”. Un état de fait est donc déjà là avant que nous en ayons conscience. Il est “sans sujet” (indépendant de tout sujet) et en ce sens “objectif”.

Un terme” n’est pas la même chose qu’un “mot”. Par exemple, on peut parler de “filles” ou d’“enfants de sexe féminin” : c’est un seul et même terme exprimé soit en un mot (terme 1), soit en cinq mots (terme 2).

- Modèle. G : cette fleur ici et maintenant. La présence ou l’être donné de cette fleur est saisi par le sujet conscient comme un acte dans ce qui est appelé une “rencontre” (d’un sujet avec cette fleur). L’être donné direct de cette fleur est exprimé - ce n’est que maintenant que le terme vient - par exemple dans “Cette fleur” ou “Cette fleur ici”. Les deux expressions font référence à l’identité totale (de cette fleur avec elle-même).

Le traitement subjectif de la circonstance va un peu plus loin lorsque le sujet dit : “C’est une fleur “ car ici et maintenant cette fleur singulière est située dans la collection des “ fleurs “ (dont elle est un spécimen : “ une “ fleur). L’expression “Ceci est une fleur” fait référence à son identité partielle en tant que membre d’un ensemble avec les autres membres de cet ensemble. Une telle “identité partielle” est appelée “caractéristique commune” en mathématiques. Elle est “commune” dans la mesure où elle est identique dans tous les exemplaires. Le terme “commun” présuppose un type d’“identité”.

- Modèle. Dans une étape ultérieure du traitement, le sujet dit : “Cette fleur est jaune. Ce n’est pas surprenant, car en regardant de plus près, on constate que toutes les fleurs de ce genêt sont jaunes”. Remarque : “Cette fleur est jaune” est l’étape du jugement. Mais l’ajout “Pas surprenant car (...) toutes les fleurs de ce genêt sont jaunes” indique l’étape de traitement par le sujet par “raisonnement”. Ceci est clarifié par le sous-terme “parce que”. Le sujet peut tout aussi bien dire : “Si toutes les fleurs de ce balai sont jaunes et que cette fleur en fait partie, alors elle est (nécessairement) jaune”. C’est ce qu’on appelle la “déduction”. On distingue les trois étapes successives du raisonnement : la compréhension, puis le jugement, puis le raisonnement. Nous y reviendrons en détail.

La *logique conceptuelle*. Ce terme est pléonastique - le mot “logique” présuppose déjà la présence de “concepts” - comme en témoigne notre analyse de l’acte ou de la forme, et les réactions subjectives à cet acte.

Une “affaire” est un “concept” articulable par un sujet dans un terme, dont les jugements sur l’affaire, d’une part, et le raisonnement à travers ces jugements sur l’affaire, d’autre part, sont les deux types de mots logiquement importants.

La base de tout cela est la compréhension de l’identité de la matière (ou de la matière dans son identité) avec elle-même (son “être”) et ses identités partielles avec le reste de la réalité. La compréhension de cette identité rend possible l’articulation des termes, des jugements et des raisonnements. La logique, comme nous l’avons déjà dit, place l’identité et ses variantes (complète, partielle et niée) au centre. C’est son “essence”.

2. 3 Formae per se (contenu de la connaissance et de la pensée)

Il ne faut pas confondre cela avec ce qui est appelé plus haut “formae in itself”.

Objektive : M. Apel. *Philosophisches Wörterbuch*, Berlin. 1948-2, 170, définit “objectif comme neutre” (ce qui ressemble ou est lié au fait ou à la chose en soi). Appliqué ici : les concepts, les jugements, les raisonnements - les trois principales formae - sont là en eux-mêmes. C’est-à-dire indépendamment de notre esprit qui y est impliqué. Pour parler avec l’ancien penseur grec Parménide d’Élée (-540/...) : dans la logique naturelle,

c'est-à-dire objective, ils apparaissent comme "selon eux-mêmes" (et non selon nous, c'est-à-dire selon moi ou vous ou quiconque en tant que sujet).

Modèle. Prenons l'affirmation "Le carré rond existe".

- **1.1.** Pensée intérieure (amenée à l'esprit par la parole intérieure), ceci est possible : nous marmonnons de telles sottises dans notre âme comme si elles existaient pour quelque chose d'hebdomadaire, d'objectif, en dehors de notre esprit marmonnant et "en soi".

- **1.2.** Extérieurement, que ce soit dit (mot-signe) ou écrit (écriture-signe), c'est possible parce que nos mots-sons - "le carré rond existe" - se répercutent comme s'il s'agissait d'une phrase vraie, c'est-à-dire objective, et le papier de cette page - que vous, lecteur, êtes en train de lire - tolère sans regard une contradiction (contradiction intérieure),

- **2)** Cependant, en soi, ce n'est pas possible ! Car ces formes géométriques - le carré circulaire devrait être à la même distance (circulaire) et non à la même distance (carrée) de son centre. C'est impossible car il s'agit d'une contradiction interne : un carré circulaire n'est rien, absolument rien.

La **logique**. La pensée n'est donc pas une affaire de mots intérieurs, parlés ou écrits, mais d'esprit immatériel qui ne tolère pas la contradiction objective là où le langage (les mots) sans esprit ne sent même pas le problème du non-sens.

Déviations :

- Le psychologisme logique ne s'intéresse qu'aux actes mentaux que sont les concepts, les jugements et les raisonnements.

- Le sociologisme logique ne prête attention qu'au fait que ces phénomènes mentaux sont le produit de groupes. Une telle unilatéralité recèle des tas de vérités, mais tant qu'ils n'ont aucun regard sur ce qui est objectif dans les produits mentaux ou sociaux, ils font de la psychologie ou de la sociologie mais ne sont pas à la hauteur de la logique.

- Le physicalisme logique. Bibliographie.. : M. Kistler. Physicalisme, in : O. Houdé et al, *Vocabulaire des sciences cognitives (Neurosciences, psychologie, intelligence artificielle, linguistique et philosophie)*, PUF, 1995, 309s. Le physicalisme est une sorte d'ontologie (théorie de la réalité) qui accorde une attention exclusive à tout ce qui est physique. De l'aveu même du demandeur, il existe des types de physicalisme (fonctionnalisme, monisme anomal, épiphénoménisme, éliminativisme), que nous n'aborderons pas ici. Rappelons qu'il existe un physicalisme réductionniste qui réduit idéologiquement toute réalité à la réalité physique, et un physicalisme "ouvert", non réductionniste, qui n'est que méthodique et n'exclut pas les réalités non-physiques. Car on peut considérer les données logiques dans la mesure où elles sont physiquement déterminables (et explicables). Ainsi, les concepts, les jugements, les raisonnements parlés ou écrits sont physiquement perceptibles et donc susceptibles de faire l'objet d'une attention physique. Mais la question de savoir si l'on rend ainsi justice aux contenus objectifs de la connaissance et de la pensée qui sont liés à ces données physiquement perceptibles, n'a pas encore été prouvée universellement.

- Le neuroscientisme logique. Bibliographie.. : O. Houdé / B. Mazoyer / N. Tourio-Mazoyer, *Cerveau et psychologie (Introduction à l' imagerie cérébrale et fonctionnelle)*. PUF, 2002, 547/582 (*Le raisonnement logique*). - Le raisonnement déductif et inductif peut être étudié dans le cadre des sciences du cerveau, du moins dans la mesure où (en dehors des phénomènes purement physiques) les phénomènes biologiques (y compris le cerveau) sont liés aux concepts, aux jugements et au raisonnement. Mais étudier quelque chose via ce qui est lié à cette chose n'est pas encore une étude directe de cette chose elle-même. La question est de savoir si les opérations logiques sont directement accessibles via des opérations cérébrales connexes.

2. 4. Théorie du modèle

Bibliographie. : K. Bertels / D. Nauta. *Introduction au concept de modèle*, Bussum. 1969 ; P. Nouvel, dir., *Enquête sur le concept de modèle*, PUF, 2002. On définit : “ Une chose, si par ressemblance ou par connexion elle fournit une vérité (“ information “) sur une autre chose, alors cette chose est “ un modèle “ de cette autre que l'on appelle “ l'original “. L'original demande la vérité ; le modèle la fournit. On peut distinguer trois types principaux : le modèle total, les modèles partiels et le contre-modèle.

- 1) Modèle total. Toute définition réelle est le modèle total du défini (qui est définissable) car la ressemblance entre les deux est générale. Par exemple, il y a une ressemblance générale entre “le cercle” d'une part et “le lieu géométrique de tous les points situés à la même distance d'un centre fixe” d'autre part.

- 2. les modèles partiels. - Le modèle analogique est double.

Johnny est le coq de la promenade des enfants”. Il y a une proportionnalité entre deux sous-ensembles. De même que le coq se rapporte aux poules, de même Johnny se rapporte aux enfants, à savoir être le chef. Un autre nom pour ce modèle analogique est “analogie proportionnelle”.

(1) Comparativement, “Comme le coq se tient devant les poulets, Johnny se tient devant les enfants”. Théorie du modèle : Johnny est l'original qui demande la vérité ; le coq est le modèle qui la fournit.

(2) Métaphore. Une comparaison, une fois raccourcie (indiquant une économie de langage), devient un “ trope “ et ici une métaphore ou un modèle de similarité. L'avance est la caractéristique commune aux deux (= identité partielle). Le trope identifie donc les deux sous un même point de vue : devancer. Il y a une analogie distributive. La caractéristique “ aller devant “ est répartie sur le coq et sur Johnny. Ils appartiennent donc tous deux à un seul et même ensemble (concept distributif) par analogie métaphorique ou analogie de similitude.

- 2.2. “Là où il y a de la fumée, il y a du feu”. Il existe une proportionnalité entre deux parties d'un tout. De même qu'une cause est liée à un effet, de même le feu est lié à la fumée. Un autre nom pour ce modèle : “analogie attributive”.

(1) Comparativement : “Comme la cause se tient à son effet, ainsi le feu se tient à sa fumée”. Théorie du modèle : le feu est l'original qui demande la vérité ; la fumée est le modèle qui la fournit.

(2) La métonymie : Une comparaison, une fois raccourcie (économie de langage), devient trope et ici comme métonymie ou modèle de cohérence. En effet, la fumée ne ressemble pas à l'incendie mais elle lui est liée et donne des informations sur l'incendie. Tout comme dans un triangle un angle donne des informations sur le côté opposé (cf. 6.9). La caractéristique commune du feu et de la fumée est de constituer un tout ("le feu qui fume engendre"). Ils appartiennent au même système (ensemble, système). Le trope identifie donc les deux sous ce seul point de vue. Il y a une analogie collective. Le feu et la fumée partagent la même propriété ensemble, (et non chacun séparément comme dans le recueil) le feu et la fumée ne se ressemblent pas mais sont reliés comme appartenant au même tout (concept collectif) par analogie métonymique ou de cohérence.

- 3. contre-modèle. Jean n'est pas nécessairement un coq-à-l'âne ; le feu n'est pas nécessairement de la fumée. Les identifier tous ensemble serait dépasser le trope et constituer une contradiction. Ils existent séparément comme des ensembles, pas ensemble !

"Sont"... "Jean est..." ou "le feu est...". Le terme "être" au sens de la théorie des modèles est soit une identité totale (dans la définition), soit une identité partielle (dans les tropes), soit une contradiction (dans le contre-modèle). L'"être" n'est donc pas simplement polynomial mais identitaire de manière triple.

Note : La synecdoque est soit une analogie de similarité (L'officier : "Un soldat est toujours à l'heure !" : une partie représente le tout, 'les soldats') ou l'analogie de cohésion (Le collaborateur : "La barbe est là" : une partie, la barbe, représente le tout, par exemple le patron). Encore une fois, cette économie de langage ("Ce qui peut être dit avec moins de mots, n'est pas dit avec plus de mots") qui oppose la comparaison complète au trope.

Remarque : certains termes ont à la fois une analogie métaphorique et métonymique. Ainsi, le terme "coureur de jupons" ("chasseur de jupes"). Les jupes ne ressemblent pas aux femmes mais y sont apparentées (métonymie). Le chasseur ressemble à celui qui "chasse" les femmes (métaphore). Cohérence et ressemblance ! La logique, si elle est naturelle, est tout à fait à l'aise dans les relations mais sur une base identitaire (c'est-à-dire triple (totale / partielle (analogique) / pas du tout)). Les modèles et les tropes sont son "élément".

La distinction entre métaphore / métonymie et synecdoque.

Les deux tropes sont basés sur l'analogie (identité partielle). Les exemples donnés dans les manuels semblent souligner les distinctions suivantes : la métaphore et la métonymie expriment l'analogie entre les copies d'une collection et entre les parties d'un système (tout), tandis que les deux types de synecdoque expriment l'analogie entre copie et collection et entre partie et tout. Les explications théoriques nous obligent à dire "semblent" car l'absence de théorie claire se reflète dans les exemples inexplicables.

La base proportionnelle montre la différence.

De la même manière qu'un ou plusieurs spécimens s'apparentent à un ou plusieurs autres spécimens de la même collection, ainsi, par exemple, Jean s'apparente aux enfants et le coq aux poulets.

De même qu'une ou plusieurs parties sont solidaires d'une ou plusieurs autres parties du même système, le feu est solidaire de la fumée.

Mais attention aux synecdoques. De même qu'un ou plusieurs spécimens représentent leur collection (universelle), ainsi, par exemple, un soldat représente tous les soldats.

Conséquence : l'officier dit à un retardataire : "Les soldats ne sont jamais en retard". Il dit "soldats" (tous) mais veut dire ce soldat-là. Sur la base d'une analogie de similitude. Il s'agit d'une synecdoque métaphorique.

De même qu'une ou plusieurs parties se rapportent à leur ensemble (système), de même, par exemple, la barbe se rapporte à l'homme tout entier. Conséquence : un employé voit le patron arriver et dit : "La barbe est là". Le membre du personnel dit "la barbe" mais il veut dire le patron (entier). Basé sur l'analogie de cohérence (la barbe ne ressemble pas au patron mais lui est apparentée). Il s'agit d'une synecdoque métonymique.

Le couple "dit / signifie" est représenté dans le terme "syn.ec.doche", co-sens ou co-sens. Le discours synecdoque est donc suggestif, de ce qui n'est pas dit, on insinue par le biais de la ressemblance ou de la cohérence (identité partielle, analogie), concepts de base qui sont déjà très à l'œuvre dans l'esprit des enfants.

Remarque. La synecdoque se produit également à l'envers : à tous les soldats présents, l'officier dit : "Un soldat ici n'est jamais en retard" (ce qui signifie que tous sont concernés). Ou par métonymie : "Cette maison hospitalière" (où l'on parle de toute la maison) peut aussi se lire : "Cette maison hospitalière" (où le propriétaire signifie "donner un abri").

Remarque. Bibl.st : A. Benmakhlouf, *Analogie*, in : D. Lecourt, dir., *Dict. historique et philosophique des sciences*, PUF, 1999, 32/36. L'auteur conclut l'article en notant que l'analogie est "un concept difficile à formaliser". Tout d'abord : une formalisation sans la base de la logique naturelle est-elle envisageable en la matière ? Aristote est bien sûr cité.

1. L'analogie proportionnelle (métaphorique) (*Topica* 1 : 17 : 108, a7), décrite comme "a/b = c/d".

2. L'analogie attributive, "participative" (métonymique) est beaucoup plus pauvre. Aristote limite les exemples aux relations entre la substance et ses accidents (traités séparément). Benmakhlouf oublie que le concept couvre toutes les connexions (en dehors des catégories). Il parle de "connexions de phénomènes" et de "modèle" sans mettre en avant les concepts de base naturels - logiques. Ce qui conduit à des considérations confuses.

L'élargissement des connaissances. Benmakhlouf parle du raisonnement analogique et de sa valeur probante. "Dieu est le créateur", dit à quelqu'un qui veut apprendre quelque chose sur Dieu, présuppose que l'on (le locuteur lui-même, l'auditeur) sait par expérience directe ce qu'est "créer". Le locuteur doit d'abord savoir par expérience directe ce qu'est Dieu, sinon ce qu'il affirme reste en suspens. Tout discours analogique, pour être réel, repose sur la connaissance directe des deux termes de comparaison. Ainsi : si je veux dire quelque chose sur la conscience raisonnante en termes d'opérations cérébrales, cela

présuppose que je sache d'abord ce qu'est la "conscience raisonnante", ce que sont les "opérations cérébrales" et quel est le lien exact entre les deux termes de l'équation. Si l'un des termes est un point aveugle, je parlerai dans le vide.

2. 5. Le terme "être".

Critique. I.Kant (1724/1804), L. Coutural (1868/1914), G. Frege (1848/1925), B. Russell (1872/1979) et d'autres ont critiqué le concept d'être. Ainsi, I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr. / Antw., 1961, 61 : "La plupart des mots de la langue courante sont très ambigus. Le mot "est", par exemple, a au moins une douzaine de significations différentes. Il est donc opportun d'utiliser des symboles artificiels mais non ambigus à la place de ces mots". C'est un premier fait. Un deuxième fait est que tous les critiques - dont Bochenski - écrivent des livres en langage familier dans lesquels le terme "est" est régulièrement utilisé - par exemple pour expliquer des textes mathématiques et logistiques dans lesquels les termes exacts sont inévitables - et qui sont pourtant parfaitement univoques ! La question est : "Comment comprendre cette contradiction - application critique et en même temps très utile ?

Sont (être).

1. L'être", "l'être comme ensemble de la réalité" sont des substantifs qui posent peu de problèmes (question d'accord sur le sens).
2. Les usages verbaux amorcent les problèmes.
 - a. "Tout ce qui est, est". Le mot "est" signifie ici clairement "existe", "est prouvable". C'est le sens existentiel.
 - b. " Tout ce qui est, est ainsi ". Copulativement (utilisé comme verbe de liaison), " est ", ici avec " ainsi " désignant l'être, forme un terme qui a un sens essentiellement descriptif. Et en trois sens principaux :
 1. identité totale d'une chose avec elle-même (modèle total, comme dans la définition),
 2. l'identité partielle de quelque chose avec quelque chose d'autre (modèle partiel), c'est-à-dire le langage analogique,
 3. non-identité totale de quelque chose avec quelque chose d'autre (contre-modèle) comme dans la contradiction.

Conclusion : utilisation identifiable.

La propre "akribeia", l'exactitude du langage quotidien. Ceci est déjà apparent du fait que les critiques mentionnés ci-dessus commettent des textes qui montrent beaucoup d'"akribeia". Mais il y a plus : les logiciens isolent le terme " est " de tous les contextes dans leurs critiques. La copule " est " a une multitude de significations. Ainsi l'appartenance d'un dicton à un sujet dans "'Pieter est un homme' et l'appartenance d'un individu à une classe dans 'Pieter est un homme'. Ainsi l'implication d'un dire par un sujet dans " Les artistes sont sensibles " et l'inclusion d'un individu dans une classe dans " Les mammifères sont des vertébrés ". Ainsi l'équivalence sous la forme confirmée dans "Paris est la capitale de la France" et sous la forme d'une définition franche dans "Le cercle est le lieu géométrique des points situés à la même distance d'un centre fixe".

Rabaisser ainsi la langue vernaculaire est une simple projection : Blanché prétend que le vernaculaire est une langue exacte et exige de lui ce qu'il doit exiger d'un texte logistique ! Situez les phrases qu'il mentionne dans le contexte réel où elles sont

prononcées dans la vie, et elles perdent leur ambiguïté. Mais dans le livre de Blanché, où il utilise constamment le langage courant, elles perdent cette ambiguïté ! Ne confondez pas deux langages, le langage vernaculaire et le langage mathématique - logistique ! Ils ont chacun leur type de précision. Et attention : le “contexte”, en ce qui concerne les expressions familières, est double : le texte qui précède et qui suit les phrases qu’il cite, et la situation de vie générale dans laquelle ces phrases sont prononcées. Sortir un texte de son contexte, c’est le soumettre à un traitement arbitraire.

2.6 Théorie des signes.

Introduction. Une carte est un signe qui fait référence à un paysage. Un panneau indicateur est également un signe qui fait référence à un paysage. Quelle est la différence concernant la “référence” ? Penchons-nous un instant sur cette question, car les deux fournissent une vérité et sont donc des “modèles” de leur original, le paysage. Lorsque nous voyageons - par exemple dans le Sud de la France - nous regardons comme si la carte était en un certain sens (c’est-à-dire de manière analogue) le paysage lui-même : à travers ces “signes”, nous voyons le “signifié”. Et pourtant, quelle distance entre le signe et le signifié !

Définition. Une chose, si par ressemblance ou par connexion elle se réfère à une autre chose, est un signe (modèle qui fournit des informations) de cette autre chose (son original qui demande des informations). C’est le cœur de toute sémantique (théorie des signes).

Typologie. Vérifions.

1. La ressemblance. Un portrait, un tableau : - ce sont des signes fondés sur la ressemblance (comme la carte tout à l’heure). Le signe et le signifié sont des copies d’une seule et même collection.

2. La cohérence. La relation “partie / tout” est ici la base. Cette relation est multiple. Comme la cause est liée à l’effet, le feu est lié à la fumée (et le feu est un signe de la fumée et vice versa). Comme le moyen est lié à la fin, ainsi la charrue est liée à l’agriculture (et en est le signe). Comme le symptôme est lié à la maladie, par exemple une forte fièvre est liée à une grippe sévère (et cette fièvre est un signe de la maladie). Mais la cohérence peut être limitée à la simultanéité pure : ainsi, l’arrivée des hirondelles dans notre région est un “signe” du printemps. Et les vêtements noirs peuvent être un “signe” de deuil.

- **Signe naturel et non-naturel.** Un signal, un mot de passe, - ce sont des signes convenus. Tout comme les vêtements noirs que nous venons de voir sont un signe de deuil socialement convenu. Le lien - la ressemblance et surtout la cohérence - n’existe que par la volonté humaine. Un signe peut être associatif. Si une mère remarque un jeune homme de vingt ans, elle pense facilement à son fils d’une vingtaine d’années par ressemblance. Un mouchoir parfumé rappelle à un amoureux sa fiancée qui le lui a offert. En termes de cohérence. Les livres d’algèbre et de logistique sont pleins de symboles qui sont des signes de concepts en raison d’un accord qui a créé la cohérence entre un signe matériel sur le papier et un autre concept.

- **Signe non équivoque ou ambigu.** Une tache de sang renvoie à une lésion ou à une peste. Mais le pluriel (“ou lésion ou mois”) montre déjà l’ambiguïté d’une “tache de sang”. Et, si tache de sang, quelle tache de sang ? Dans l’évangile de Marcuse (13,22), Jésus dit “ Il y aura de faux christes et de faux prophètes qui feront des signes (‘sèmeia’) ”

et des miracles ('terata') pour séduire si possible les élus. Jésus souligne clairement l'ambiguïté des "signes" (de puissance extérieure ou surnaturelle) et des "miracles" (choses inhabituelles mais impressionnantes qui témoignent de quelque chose de plus élevé) et conseille aux chrétiens de ne pas être naïfs à ce sujet.

- **Signe et réalité.** On dit souvent : "Un signe n'est pas la réalité".

Attention : celui qui parle ainsi, parle le langage commun. Le langage ontologique appelle un signe une sorte de réalité au sens de "pas-rien mais quelque chose". Car si le signe n'était absolument rien, il ne pourrait ni ressembler ni être relié à quoi que ce soit d'autre.

- **Syntaxe et pragmatique.** Les signes d'addition et de soustraction "+" et "-" sont des signes qui relient d'autres signes, par exemple des nombres. En eux-mêmes, ils sont incomplets, mais situés entre des nombres, ils "signifient" pleinement ce qu'ils sont, des signes syntaxiques (de connexion). " Il arrive ! " peut-être un signal pour attaquer quelqu'un, par exemple. Cette phrase est à la fois un énoncé et un signal, c'est-à-dire un signe avec une intention, - visant un résultat. Ce deuxième aspect en fait un signe "pragmatique" (orienté vers un résultat).

- Le **signe métaphorique et le signe métonymique.** C'est simple : si signe de similitude, alors signe métaphorique ; si signe de cohérence, alors signe métonymique. Ainsi, une carte est un signe métaphorique du paysage et le panneau indicateur un signe métonymique.

2. 7 Similitude et cohérence dans la pensée prémoderne

Bibliographie.. : G. Welter, *Les croyances primitives et leurs survivances*, Paris, 1950, 72ss . L'auteur mentionne L. Lévy-Bruhl (1857/1939) ; *La mentalité primitive* (1922) qui, après une étude plus approfondie, ne qualifie plus la mentalité prémoderne de "prélogique" : les prémodernes raisonnent comme nous, mais sur la base d'axiomes partiellement différents.

Dynamisme (manaïsme). Un axiome principal des primitifs dit : "Tout ce qui est réel est porteur d'une force vitale". En grec ancien "dunamis", en latin "virtus". Dans la bible, "ruah" (= esprit). Dans le langage moderne, "fluidum" est une représentation de l'étroit, du subtil de cette force vitale qui navigue à travers tout. Manaïsme" vient de "mana", chargé de force vitale. Cf. G. van der Leeuw, *Phänomenologie der Religion*, Tübingen, 1956-2, 3/9 (Puissance).

- La **magie**. La magie et le tabouisme sont deux applications du dynamisme. Dans le travail magique, une initiative est prise pour atteindre un certain objectif par le biais de la matière fine. La magie consiste à agir sur la matière fine de quelque chose d'autre avec de la matière fine. La poussière fine peut être manipulée par la concentration de la pensée. En observant un tabou, on essaie d'éviter ou de contrecarrer une force vitale nuisible.

- **Similitude et cohérence.** Bibliographie.. : J. Frazer (1854/1941 ; *The Golden Bough* (1890)) il affirme que la magie et ce qu'il faut éviter, ce qui est tabou, présupposent toujours un contact subtil (= fluide). Il appelle cela la "sympathie". Grâce à l'effort et au

sacrifice, les choses et leurs processus agissent sur une cible, même à distance, par un contact éthéré. Frazer considère que cela se produit de deux manières.

- **Remarque.** L'évitement (ce qui est tabou) est, comme il a été dit plus haut, le fait de contrecarrer une force vitale considérée comme nuisible. Ainsi : pendant que son mari est à la chasse, la femme ne se montre pas à un voisin pour "éviter" que par elle la *dunamis*, la force vitale qui apporte le bonheur de la chasse, de son mari soit affaiblie. Le voisin est "tabou", à éviter pendant la période de chasse. Parce que la force vitale de la voisine peut endommager le bonheur de la chasse par le biais d'un contact éthéré.

- **Ressemblance.** Sympathie, comprenez : contact fluide, peut être provoqué, causé par la ressemblance. En latin : "Similia similibus", l'égal au moyen de l'égal. Cela donne la magie "imitative". Une femme infertile fabrique une poupée qui représente le bébé qu'elle désire, la donne rituellement à téter comme si le bébé était déjà là (ce qu'on appelle aujourd'hui "pensée positive"). Cet effort ou ce sacrifice affecte la fertilité dans la sphère éthérée de telle sorte qu'un enfant vient. La poupée ressemble au bébé et c'est précisément pour cette raison qu'il y a une sympathie ou un contact avec le bébé à recevoir. De cette façon, l'image ne fait qu'un avec le représenté. À l'époque, à Java, lorsque les plants de riz fleurissaient, le paysan et sa femme avaient des rapports sexuels dans la rizière pour montrer aux plants de riz - comprenez : à leurs esprits de fertilité - un modèle de fécondation. Cet effort, qui produit une ressemblance, établit un contact sur le plan éthéré, auquel les esprits en question répondent. On tambourine un chaudron pour imiter le bruit du tonnerre. Cet effort ou ce sacrifice produit un effet dans l'origine raréfiée de l'orage désiré avec une pluie fertile.

- **Cohérence.** La sympathie peut être travaillée au moyen d'un objet lié à la personne visée. Cela produit une magie "contagieuse". Une femme stérile emprunte les vêtements d'une voisine riche en enfants - des vêtements chargés de la force vitale riche en enfants de la voisine - les enfile et s'approprie une partie de la force vitale de la voisine. Cet effort permet d'entrer en contact avec le principe éthéré d'un futur bébé.

- La **magie noire.** Noir" signifie ici "sans scrupules". On frotte l'organe malade de quelqu'un avec un paquet d'herbes (qui absorbent par contact le principe raréfié de la maladie) pour déposer ces herbes sinistres sur la voie publique afin que quiconque passe par là (marche dessus (contact physique)), attrape le principe raréfié de la maladie : on transfère ainsi la maladie à une victime. Il s'agit d'une forme de jet de sort. Le bouc émissaire que les Israélites ont envoyé dans le désert, chargé de leurs péchés, est un exemple d'un tel "transfert" vers un animal. C'est ainsi que l'on prend possession de la mèche de cheveux d'une personne et que l'on maintient un contact éthéré même si elle est séparée de la personne, afin d'agir sur la personne à qui appartenait la mèche de cheveux au moyen de sa force vitale, c'est-à-dire sur la force vitale de la personne.

Conclusion. La similitude et la cohérence sont des concepts de base, même chez les prémodernes.

2. 8 Sens de la valeur tropologique

Bibliographie. Th. Ribot, *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (*Les sentiments et l'association des idées*). - Ribot (1839/1916) était un expérimentateur, psychologue et philosophe. Le chapitre maintenant cité montre comment notre esprit (comprenez l'intellect / la raison, le sentiment de valeur et le sentiment de volonté),

particulièrement maintenant considéré comme le sentiment de valeur, évalue quelque chose incluant quelque chose d'autre en raison de la ressemblance ou de la cohérence.

- **Définition.** A, si A (modèle) fait l'objet d'une réaction instinctive en raison de sa ressemblance ou de sa cohérence comme si A, B (original) l'était, alors A est une association de B.

- Association. - Si l'on pense à quelque chose comme à quelque chose d'autre, alors cette autre chose est une association de cette chose. Ribot remplace "penser à quelque chose" par "apprécier", "réagir émotionnellement".

- **1. appréciation métaphorique.** Pour un jeune homme, s'il ressemble à son fils bien-aimé, par exemple s'il a le même âge, la mère ressent en elle le même sentiment - ou du moins un sentiment de sympathie très similaire - que s'il s'agissait de son propre fils.

- Trope. Trope est une référence. Une sorte de piste secrète va du jeune homme remarqué au fils de la mère, un fils qui n'est justement pas présent physiquement. Dans le notable, son propre fils est "présent", pour ainsi dire. Le marqué est une parabole - ou un signe métaphorique.

- **2. appréciation métonymique.** Un amant profondément amoureux - comme le dit toujours Ribot - éprouve passionnément un sentiment érotique pour la personne de sa "bien-aimée". Par conséquent, s'il voit ou pense simplement à ses vêtements, à sa maison, à ses meubles, il transfère son érotisme sur "tout ce qui est à elle". Il éprouve le même sentiment, ou du moins un sentiment analogue, que si la personne aimée était présente en personne. Remarque : Ce que l'on appelle le "fétichisme", trouve son origine quelque part dans le même mécanisme psychologique.

- Trope. Dans le présent qui est "le sien", l'absent - ou plutôt l'amant absent - apparaît. Ce qui est présent d'elle est un signe cohérent ou métonymique. Encore cette mystérieuse "trace" du présent à l'absent.

- Identifier le sentiment. Tous les gens savent ce que Ribot décrit. Après tout, ils le vivent eux-mêmes spontanément. C'est une psychologie de masse fréquente. Pensez aux manifestations au cours desquelles, par exemple, des Irakiens brûlent le drapeau américain à cause de sa cohérence - le drapeau ne ressemble pas aux USA mais s'y rapporte - ou déchirent le portrait du président américain à cause de sa ressemblance. Entre-temps, l'homme soumis au trope sait très bien qu'il y a une différence, voire un fossé, entre le brûlé et le déchiré. Pourtant, il s'identifie. L'identification est ancrée en nous.

- Transfert. Ribot parle de : "transfert par ressemblance" / "transfert par contiguïté". C'est le "transfert par ressemblance / transfert par contiguïté". Tous les connaisseurs de l'homme, tous les psychologues, connaissent ce phénomène très fréquent de l'esprit. Avec parfois les problèmes qui l'accompagnent. Ce qu'on appelle parfois avec suffisance "la psychologie de l'association", a eu un passé, a encore un présent et a certainement un avenir.

2. 9 Le concept de collection.

Depuis Georg Cantor (1845/1918), mathématicien allemand, le terme "ensemble" est défini comme "des éléments (données de toute nature) dans la mesure où ils ont une ou

plusieurs propriétés en commun”. Cette définition a été contestée en relation avec le paradoxe de Russell (que nous ne développerons pas ici). Cela fait également partie de la logistique (logique formalisée).

Notre base en la matière est le concept d’“être” en tant qu’élément de la collection totale de tout ce qui est. Dans les cercles ontologiques, cette collection totale est également appelée “être”. De sorte que l’on peut dire qu’un être ou quelque chose est un élément de l’être. En d’autres termes : tout ce qui est ou n’est pas quelque chose - rien - est un élément de l’être ou de la totalité de la réalité.

- Faux raisonnement. Un sophisme est un raisonnement faux, trompeur. Dans les milieux logistiques, on l’appelle un sophisme. - Eubulides de Milet (180-320) nous a laissé l’exemple suivant.

1. Le fait d’enlever un cheveu de la tête d’une personne ne la rend pas chauve. Pas plus que d’en enlever deux ou trois. Pas plus que d’enlever un cheveu après l’autre.

2. Un grain de blé n’est pas un tas de grains. Pas plus que l’ajout d’un deuxième, d’un troisième. Donc, en ajoutant l’un après l’autre, on ne fait pas un tas de grains. L’erreur de raisonnement. - Nous citons la critique dialectique. Eubulides se focalise sur les éléments d’une collection (cheveux, tas de grains) alors qu’il s’agit en fait d’une question de langage.

Un grain n’est pas un tas de blé, pas plus que deux, trois, quatre grains ou plus. Donc cent, dix mille grains ne font pas une colline de blé. Où est le sophisme ? C’est-à-dire le raisonnement invalide délibérément pratiqué. Tout d’abord, on attribue à un grain de blé la propriété “pas (encore) une colline de blé”. Cela est vrai. Mais on saute délibérément le saut qualitatif avec le changement quantitatif croissant du nombre (somme ou somme) de grains accumulés. Trois grains, c’est déjà “un petit tas”. Dix mille est déjà un impressionnant tas de grains. La notion de “tas” comprend deux caractéristiques : 1. un nombre suffisant pour permettre de voir, d’un seul coup d’œil, un nombre clair de grains, ou tout au plus quelques-uns, 2. provoquer, par un saut qualitatif, la notion de “tas”.

Une caractéristique de la pensée dialectique existant depuis l’antiquité grecque est de prêter attention à un gradient. P. Foulquié, *La dialectique*, PUF ; 1949, 64s.s., explique comment la dialectique marxiste prête attention à une progression dans la mesure où des changements quantitatifs graduels (concernant une collection ou un ensemble) ont lieu de sorte qu’à certains moments un saut qualitatif peut être détecté. La glace, l’eau liquide, la vapeur d’eau, entre autres, sont le résultat de tels sauts qualitatifs lorsque la température augmente progressivement. L’aiguille d’une balance saute soudainement lorsque le poids d’un côté augmente progressivement. L’arsenic, lors d’un changement quantitatif progressif, passe de médicament à poison mortel. L’intimidation passe de l’état psychologiquement négligeable à l’état tolérable puis à l’état insupportable... Un euro n’est pas une somme d’argent, deux, trois... pas encore. Mais quatre mille euros, c’est une somme. Un million d’euros est un capital.

On constate que pour un seul élément, Eubulides raisonne d’un sous-ensemble à un ensemble universel ou total sans tenir compte des sauts quantitatifs (représentés dans la langue). En attendant on note les sauts dialectiques : élément, sous-ensemble, ensemble universel. On peut penser au grain, au tas de grains, au tas de maïs.

Ou encore : dans une station-service. “Combien coûte réellement une goutte d’essence, madame ? “Cinq cents, bien sûr. “ “Alors faites le plein de mon réservoir”. Comparez la goutte d’essence avec le grain d’Eubolides et “ le réservoir plein “ avec son “ tas de grains “. Là encore, avec le changement quantitatif se produit un saut qualitatif (ici : le prix) qui est malicieusement démenti. En tant qu’humour, il s’agit d’une synecdoque : on dit “Faites le plein (pour une bagatelle)” mais on signifie avec humour que le plein contient néanmoins un prix qui tient compte du saut qualitatif (le plein) (qui est la quantité en termes d’argent).

Ce chapitre résume : La compréhension correcte du donné et de l’exigé et le raisonnement vers une solution - la structure de base de la logique - exigent une approche ordonnée. Toute l’histoire de la métaphysique occidentale connaît donc une série de théories de l’ordre dans lesquelles la forma, en tant que base de l’ordre et de l’arrangement, joue un rôle central.

La pensée fait appel à un esprit désincarné. Le psychologisme, le sociologisme, le physicalisme ou le neuroscientisme restent des explications insuffisantes des opérations logiques. La logique naturelle pense les formae en termes d’identité totale avec elle-même et de non-identité partielle ou totale de deux formae entre elles. La méthode comparative reste centrale. Les similitudes ou les corrélations avec des données disparates sont représentées dans une relation. Du point de vue de la théorie des modèles, les définitions sont considérées d’une part comme des modèles totaux, et d’autre part les tropes - la métaphore, la métonymie et la synecdoque - comme des modèles partiels. Le rôle du verbe “être” dans tout cela devient apparent, et comment, lors de l’utilisation du langage familier, les lacunes et les ambiguïtés sont compensées et clarifiées par l’ensemble du contexte dans lequel le langage est utilisé. Le développement du raisonnement des données et des questions nécessite une théorie des signes. Les signes existent sur la base de la ressemblance, comme une carte qui ressemble au pays représenté, mais aussi sur la base de la cohérence, comme un panneau indicateur qui est lié au lieu auquel il se réfère. La similitude et la cohérence se retrouvent également dans de nombreuses cultures plus anciennes, où elles sont liées au concept de “force vitale”, la base de tout ce qui est réel. En psychologie, le sens dit “tropologique” fait également apparaître la similitude et la cohérence. Par exemple, ce qui ressemble ou est apparenté à l’être aimé s’y réfère. Le concept de collection est également lié à l’ordonnement : on rassemble ce qui présente des caractéristiques communes. La collection totale de tout ce qui existe est appelée “ être “. Enfin, un certain nombre de sophismes apparaissent précisément parce que ou parce qu’ils ne tiennent pas compte des changements qualitatifs dans le cas de sauts quantitatifs.

3. Les lois de la pensée

3. 1. Lois de la pensée (Identité et rationalité)

La logique classique repose sur des axiomes, des présupposés, appelés aussi “lois de la pensée”. Celles-ci sont de deux sortes : l’axiome d’identité : “ce qui est (ainsi), est (ainsi)”, et l’axiome de raison : “ce qui est, a une raison d’être”. Ces deux lois de la pensée sont indémontrables. Pour les prouver, pour les déduire des prépositions, il faudrait déjà postuler que les deux axiomes sont donnés, ce qui conduit à un raisonnement circulaire. Indémontrables, mais évidentes, les deux lois de la pensée convainquent comme une intuition indubitable et deviennent une hypothèse de travail extrêmement fructueuse.

Inversement : Si les deux propositions n’étaient pas valables ou étaient niées, on aboutit à l’irrationalité la plus totale. Si “ce qui n’est pas (ainsi) est”, et inversement, si “ce qui est (ainsi) est aussi non (ainsi) est”, alors les choses n’auraient aucune raison d’exister. La réalité est alors incongrue, absurde, contradictoire avec elle-même. Toute identité, tout ordre, toute justification et tout fondement de la pensée et de l’action, oui toute logique devient alors tout simplement impossible.

Contenu conceptuel et portée : Le contenu conceptuel d’une donnée se résume à ce que notre esprit sait et pense de cette donnée : par exemple, “filles”. Notre esprit sait immédiatement de quoi il parle. La portée conceptuelle fait ici référence à l’ensemble auquel correspond le contenu conceptuel, c’est-à-dire qu’il s’agit de filles. - Ainsi : “Anneke, Liesel, Monika et les autres sont des filles”. La portée conceptuelle de “filles” est plus large que les trois filles nommées et se réfère à l’ensemble des filles. Si nous enrichissons le contenu conceptuel de “filles” à “filles blondes”, la portée conceptuelle s’appauvrit. Il y a en effet moins de blondes que de filles. Toutes les filles ne sont pas blondes.

Le contenu et la portée sont représentés ici par l’expression “tout ce qu’est la fille (blonde)”. “tout ce qui est” fait référence à la portée. Le terme ‘(blonde) fille’ se réfère au contenu. Ou encore : dans l’expression : “Tout ce qui est comme une fille (blonde)”, “tout ce qui est” se réfère à l’étendue, et “comme une fille (blonde)” se réfère au contenu.

Bibliographie. : W. St. Jevons, *Logic*, Utrecht / Anvers, 1966, 96/102 (The Laws of Thought). Une loi est un contenu (forma) qui se retrouve dans tous les exemplaires ou toutes les parties du volume auquel elle se réfère. Les lois de la pensée sont - tout comme la ressemblance et la cohérence - constitutives de l’ordre.

Base ontologique.

L’ontologie est la théorie de la réalité. Elle parle de la dualité “existence (existence réelle) et essence (être)”. Celui qui dit d’une chose qu’elle est “réelle” répond à la double question “Comment est-elle réelle ? “(existence : existe-t-il ?) et “Comment est-il réel ? “(essence : comment existe-t-elle ?).

Celui qui dit que les “filles” représentent la réalité (les filles “sont”), dit d’une part qu’elles existent (qu’elles sont) et d’autre part comment elles existent, à savoir en tant que filles (ce qu’elles sont). L’existence et l’essence se réfèrent au contenu du concept. L’ajout ‘ tout ce que’ dans ‘ tout ce que les filles sont’, se réfère à l’étendue.

Dire d'une assertion qu'elle est logique, c'est dire en quoi elle est logique (est-elle logique ?) et comment elle l'est (comment est-elle logique ?).

Le couple noble. “ Pour Aristote, le postulat selon lequel la logique est ontologique a un sens dans la mesure où (...) les premières lois de la logique sont les mêmes que celles de l'être. “ (R. Jolivet, *Les sources de l'idéalisme*, Paris, 1936, 136). Essayons de clarifier cette affirmation. Tout ce qui est ontologiquement quelque chose dans tous les cas, tout ce qui existe dans tous les cas, peut être dit être “ ce qui est, est “, et être en tant qu'il est “ ce qui est, est “. En outre, l'axiome de la raison soutient également que tout ce qui existe a une raison d'être ce qu'il est : “ce qui est, a une raison”. Mais ces deux mêmes axiomes sont également à la base de la logique. La réalité et la logique sont en quelque sorte liées, elles sont similaires et cohérentes. Notre esprit pensant est en effet orienté vers la réalité. La réalité, dit Aristote, est connaissable, et notre esprit, intentionnellement dirigé vers elle, saisit cette réalité. Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438), le célèbre poète lyrique grec, par exemple, qualifie “le rayon de soleil qui voit tout” de “mesure”, (‘metron’), l'étalon, de nos yeux pendant qu'ils voient” O. Willmann, *Gesch. des Idealismus*, 246, dit, à ce propos, ce qui suit : “Pindaros anticipe une pensée de Platon, qui dit que la lumière attribue à la fois l'image des choses à l'œil et la visibilité des choses elles-mêmes. La vue et le regard s'accordent l'un à l'autre.

Au vieux postulat selon lequel ce qui est “égal” est connu par ce qui est “égal”, Platon d'Athènes (-427/-347), dans sa *Politeia*, associe sa doctrine de l'unité de l'“être” et du “connaître” dans les idées. La réalité et la pensée de cette réalité vont ensemble. La pensée atteint la réalité. Par conséquent, leurs deux axiomes sont égaux. Platon a parlé métaphoriquement d'un “kalon zugon”, un joug noble. Deux animaux qui portent le même joug, pour la charrue ou le chariot, sont appelés “jumeaux”. Platon utilise ce terme pour indiquer l'orientation de notre esprit vers la réalité. Notre esprit, confronté à la réalité, met en lumière cette réalité et donc la vérité. Platon avait une grande admiration pour cette particularité de l'esprit humain. Il affirme que le sujet connaissant est à l'écoute de la vérité que l'objet “ révèle “ en raison d'une relation naturelle remarquable entre le sujet et l'objet. Ici aussi, la “similia similibus” s'applique : l'égal qui connaît l'égal. Par le biais de l'égal dans le sujet qui pense en connaissance de cause, et de l'égal dans l'objet, la vérité, la réalité, est saisie. Le couple “sujet et objet”, l'observateur et l'observé, se rencontrent dans l'entendement. L'idée dans le sujet correspond à l'idée posée dans l'objet. Il y a égalité d'être. L'esprit connaissant comprend la forme.

Forma. Platon et Aristote, les scolastiques (la philosophie médiévale), ils ont tous mis la forma, au centre. Tout ce qui est réel, tout ce qui est “quelque chose”, est, grâce à la forma ou forme d'être, ce qu'il est. La forma coïncide avec l'essence, la manière d'être. La forma est en même temps “ratio”, raison, c'est-à-dire ce qui rend quelque chose significatif ou compréhensible. La forma est objective, c'est-à-dire dans les objets eux-mêmes, mais elle est aussi dans notre esprit. C'est là que se trouve le concept, et ce dans la mesure où notre esprit saisit effectivement cette forme objective, et la laisse passer. G. Bolland, *Hegel's kleine Logik*, Leyde, 1899, l'exprime comme suit : “ L'entendement est ce qui habite les choses elles-mêmes, par quoi elles sont ce qu'elles sont. Comprendre une chose donnée, c'est prendre immédiatement conscience de son entendement. Les choses sont ce qu'elles sont grâce à l'activité de l'entendement qui les habite et se révèle en elles “ (o.c., 234-238). On pourrait aussi bien remplacer le terme “compréhension” par le terme “forma” dans cette citation.

Si les données elles-mêmes n'étaient pas - en elles-mêmes, objectivement - des concepts objectifs, elles ne pourraient jamais, selon Platon, Aristote, les scolastiques, etc. devenir des concepts subjectifs dans notre esprit. C'est ce qu'on appelle le "réalisme conceptuel" ou, dans le langage de Hegel, "l'idéalisme objectif", où "idée" signifie "concept", c'est-à-dire concept objectif. Les concepts, exprimés en termes, mais aussi les jugements et les raisonnements, sont donc considérés comme une forme linguistique des formae. Immédiatement, nous comprenons la structure de base de la logique comme "logique de la forma" ou "logique formelle".

H. J. Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des denkens*, Munich / Basel, 1967, 17 ss, dit que la plupart s'accordent à dire que deux axiomes, la loi d'identité et l'axiome de raison, dominant la logique aristotélicienne classique. Il en va de même pour Jevons qui appelle ces deux lois "lois primaires de la pensée" (à distinguer de "supplémentaires").

La pensée est identitaire et rationnelle.

- Acte d'identité. La pensée est identitaire. Par conséquent, son fondement est la saisie du donné dans son être ou son "identité" totale. Comme déjà mentionné, la loi à cet égard est triple. (a) "Tout ce qui est, est" (existence) et "Tout ce qui est, est" (essence). (b) "Tout ce qui est, est et ne peut être en même temps (ainsi) et non (ainsi)". Ce qui exclut radicalement la contradiction concernant l'identité totale. (c) "Tout ce qui (ainsi) est, est (ainsi) en vertu de la contradiction exclue et donc soit (ainsi) soit pas (ainsi), il n'y a pas de troisième possibilité concernant l'identité totale". Ce qui est le dilemme (des deux au maximum).

L'axiome d'identité n'est pas une répétition stupide : notre esprit, s'il est directement confronté à un G en tant que G et s'il s'accorde honnêtement avec ce qu'il comprend en la matière, est en conscience obligé de dire que ce qui (ainsi) est, (ainsi) est. S'il ne le fait pas, il traite malhonnêtement, parce qu'irréel, avec le G.

- La loi de la rationalité. La pensée est rationnelle. Conséquence : la loi de la raison ou du fondement suffisant, qui dit : " Tout ce qui (est) est (est), parce que soit en soi, soit hors de soi, soit les deux à la fois, il a une raison (fondement). Jevons en donne une application physique : une balance est en parfait équilibre si, de part et d'autre, les "raisons" physiques sont égales.

"Rien n'est sans raison. "Cette affirmation de Platon exprime négativement le même axiome de raison. Il faut comprendre que le renversement " sujet / proverbe " est également vrai : " Tout ce qui est sans raison n'est rien ".

Rationnel. En latin, la raison se traduit par "ratio". Tout ce qui n'a pas de "ratio" est "irrationnel". L'ontologie et la logique traditionnelles, ainsi que les sciences à part entière, vivent littéralement selon l'axiome de la raison : confrontées à un fait, elles n'ont de cesse d'en découvrir la raison suffisante. Ce que l'on appelle "expliquer quelque chose" consiste à en donner la raison. Ce n'est qu'alors que ce fait est "significatif", "compréhensible", c'est-à-dire plus qu'un "fait brut".

Par exemple, Newton a rendu la chute d'une pomme plus compréhensible en mettant la raison de cette chute en premier. La chute de la pomme est en effet déterminée. Si l'on connaît la situation initiale totale, et les lois de la gravitation, on peut prédire le déroulement du mouvement de chute. Ainsi, le "destin" de la pomme est déterminé par

les conditions initiales et le processus de la chute. Plus haut, nous avons utilisé le terme “situation initiale totale”. Il peut en effet y avoir un certain nombre d’autres facteurs qui nous sont inconnus : une rafale de vent, une forte pluie, quelqu’un qui frappe la pomme, un oiseau qui picore la pomme... Bien que les raisons ou motifs suffisants ne soient pas toujours physiques, et que nous n’en soyons pas toujours conscients dans leur totalité, ils existent, et ils sont suffisants pour que la pomme tombe. Ainsi, le fait que la pomme tombe n’est pas du tout une coïncidence mais un processus nécessaire et déterminé. Cela nous semble seulement ainsi parce que nous ne connaissons pas toutes les raisons qui provoquent la chute. Ainsi, Darwin a rendu “compréhensible” la différence entre les espèces biologiques en plaçant la raison, la sélection naturelle, au premier plan.

Commentaire. Jevons parle de lois “supplémentaires”. Un exemple. “Nota notae est nota rei ipsius”. La notion d’une notion est à la fois la notion de la chose elle-même (qui montre cette seconde notion). Rempli : “La liberté est un trait de l’esprit de l’homme ; elle est en même temps un trait de l’homme lui-même”. Raisonnement exprimé : “Si la liberté est un trait de l’esprit et si cet esprit est un trait de l’homme (raison ou fondement), alors la liberté est en même temps un trait de l’homme (déduction)”. Comme vous pouvez le constater, l’ajout dans ce cas est une application de l’axiome de la raison mentionné ci-dessus. L’“ajout” est en fait une “interprétation” !

L’axiome de la raison est la raison de l’exclusion du hasard comme explication définitive de quelque chose qui apparaît comme un “hasard” en l’absence d’informations suffisantes. Si ce qui est sans raison n’est rien, alors le hasard en tant qu’absence de raison suffisante n’est pas une “raison” ou une explication. Nous y reviendrons plus en détail.

3. 2 Les axiomes identiques

Bibliographie.. : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* Stuttgart, 1962, 11, 58 f.

Comprendre. Prenons “cette pomme qui fleurit ici et maintenant”. Logiquement, cette situation devient une compréhension si elle est regardée séparément de la réalité totale. Il y a donc immédiatement cette pomme en fleur ici et maintenant et l’ensemble du reste de la réalité. Cette division de base (complémentation) régit l’ensemble de la logique.

Axiomes. Ils expriment le donné et son complément.

1. “a est a”. Cette pomme en fleur ici et maintenant ne coïncide qu’avec elle-même totalement et en tant que totalité le reste de la réalité ne coïncide qu’avec elle-même. Général : ce qui est (ainsi) est, est (ainsi).

2.1. “a n’est pas non-a”. Cette pomme épanouie ici et maintenant en tant que totalité n’est pas le reste de la réalité en tant que totalité. Vu de cette façon, ils sont totalement séparés. Généralités : ce qui est (ainsi) n’est pas (ainsi).

2.2. “En dehors de a et non-a, il n’y a rien”. Une troisième explication est impensable puisque a et non-a comprend la totalité de tout ce qui est. Généralités : il y a soit ce qui est (so), soit ce qui n’est pas (so). Dire que ce qui est (ainsi) comme totalité est identique à ce qui n’est pas (ainsi) comme totalité est absurde. Cet axiome rend compte du raisonnement à partir de l’incongru (absurde).

Si les axiomes mentionnés ci-dessus ne tiennent pas, alors il n’existe pas de concepts logiquement univoques (univoques). Car alors les identités totales, partielles et absurdes s’enchaînent.

Le couple d'opposition "vrai / faux".

Ce qui est (ainsi) est, (ainsi) est vrai. La vérité est la démonstration de ce que (ainsi) est. Un jugement qui respecte cet axiome permet de voir qu'une action est vraie. La disjonction ("soit (ainsi), soit non (ainsi)") "vrai ou faux" n'est complète et à l'unisson de l'axiome du tiers exclu que si - selon Jacoby - "faux" signifie "faux". Dans ce sens - qui n'est que le sens strictement logique - tous les énoncés presque vrais, sans objet et beaucoup de non-sens sont "faux" parce qu'ils ne sont pas vrais. Ce qu'elles impliquent n'est pas identique à l'acte objectif.

Logique trivalente.

Les logisticiens parlent de "logique" bivalente et trivalente. On explique. $2 \times 2 = 4$. Il est vrai que $2 \times 2 = 4$. Il est faux que $2 \times 2 \neq 4$. Il est décidé que $2 \times 2 = 4$. Ainsi, les trois "valeurs (de vérité)" de la logique se manifestent.

I.M. Bochenski, *Formale Logik*, Freiburg / Munich, 1956, 470, est cité. On comprend "formel" comme "formalisé", comme logique ou logiques formalisées. "Un énoncé dont nous ne savons pas s'il est vrai ou faux peut ne pas avoir de valeur décidée du point de vue de la vérité ou de la fausseté, mais peut éventuellement avoir une troisième valeur indéterminée. Par exemple, la déclaration 'Je serai à Warszawa dans un an' peut être considérée comme ni vraie ni fautive et peut avoir une troisième valeur que nous pouvons indiquer par le symbole $1/2$ ".

C'est une erreur.

Jacoby : "La confusion de la vérité avec l'explicabilité (fixabilité) est terminée ici". Raison : "vrai" et "faux" sont des concepts strictement logiques. La logique ne se préoccupe pas de savoir si une chose est en fait vraie ou fautive, mais si elle est correctement dérivée de prépositions données. La "fausseté" est un concept cognitif (épistémologique). En fait, on confond "vrai" et "vrai par vérification". Ceci est vrai en logique appliquée et en science, mais pas en logique pure. Les concepts théoriques sont des interprétations liées au sujet d'un fait donné, et non le fait lui-même. Or, la logique parle du donné lui-même et seulement de manière extra logique des interprétations du donné. Mais le donné lui-même en tant qu'identité totale est soumis au triple axiome identitaire énoncé ci-dessus.

2. 3 "Pasei akribeia" (Avec toute précision).

Platon, *Phèdre* 271a : "pasei akribeia" (en toute exactitude). Considérons cela à la lumière de l'axiome d'identité et de ses applications.

Humour de calendrier.

Une paroisse isolée. Avec le berger des âmes, un ami regarde la petite église paroissiale : "Mais sûrement qu'ils ne peuvent pas tous y entrer !". "En effet ! S'ils sont tous là, alors ils ne peuvent pas tous y être. Mais comme ils ne sont jamais tous là, ils peuvent toujours tous y entrer".

Les termes "ils" et "tous" désignent deux ensembles différents, à savoir ceux qui sont potentiellement présents et ceux qui sont effectivement présents. Le même son est utilisé pour signifier deux significations. Ce n'est pas "pasei akribeia", en toute exactitude ! Et pourtant : les deux se comprennent parfaitement ! Comment cela peut-il s'expliquer ? Parce que la compréhension de la langue de nos semblables n'est pas liée au son des mots

mais à ce que signifie le son des mots. Comme déjà dit (2.5) : Situez les phrases mentionnées par le berger de l'âme dans leur contexte réel dans lequel elles sont prononcées dans la vie, et elles perdent leur ambiguïté. Les "signes" que la vie de l'âme émet peuvent être imprécis, mais c'est à travers les signes que la compréhension du prochain pénètre. Cela prouve que notre esprit va au-delà des signes matériels du langage.

La synecdoque

(déjà mentionné au point 2.4) est un trope, une sorte de figure de style, qui, sur la base de relations données, dit une chose alors qu'il en signifie une autre. Ici : "ils" et "tous" se réfèrent tantôt à la collection potentielle, tantôt à la collection réelle des personnes présentes. Les deux collections sont liées : la collection potentielle (universelle) englobe la collection réelle (privée). Cela permet d'appliquer le trope (qui est essentiellement une économie linguistique permettant d'en dire autant avec moins de mots) : on dit une chose mais on en veut une autre. Ici, il s'agit évidemment de faire de l'humour. Malgré l'utilisation ambiguë de la langue, compte tenu de l'ensemble du contexte, la précision du sens est préservée.

Il en va différemment avec la taxonomie de l'identité dans le cas, par exemple, d'une lettre de nomination improbable. Quelqu'un se présente au travail avec une telle lettre. L'incrédulité générale l'entoure : "Cela, ce n'est pas possible ! La personne nommée présente alors la lettre et dit : "J'ai été nommé ! C'est écrit noir sur blanc. Ce qui est écrit, est écrit. Et il montre le document. C'est la preuve de l'évidence. Cela convainc par lui-même. Là, la langue s'exprime dans toute sa précision.

Axiome d'identité. Ce qui vient d'être montré est une application de l'axiome d'identité. "Ce qui est, est" et "Ce qui est, est ainsi". Cet axiome peut être rempli dans des situations probantes : Ici : "Ce qui est écrit noir sur blanc est écrit - noir sur blanc". Pas question de vendre de l'humour ici ! L'enjeu est trop sérieux.

En d'autres termes : dans des situations où les enjeux ne sont pas importants, l'humour peut être commis (de manière tropologique), même contre la règle d'identité concernant l'utilisation d'un terme. Cette règle stipule : "Dans un même texte, un même terme est utilisé dans un même sens". C'est une des applications de l'axiome d'identité. De manière ludique, l'humour calendaire - étant donné l'indépendance de notre esprit par rapport aux signes matériels de la langue - traite cela "librement" et introduit une pluralité de sens pour un seul et même terme ("ils", "tous") sur la base de la connexion donnée entre les sens.

Mais dans les situations où les enjeux sont importants, le "jeu libre" avec la signification des signes matériels du langage tombe. Alors l'axiome d'identité concernant un seul et même sens d'un seul et même terme dans un seul et même contexte textuel devient une nécessité de la vie et un devoir moral. L'esprit s'en tient alors au texte "littéral" et ne joue pas.

Que le sérieux soit décisif est démontré par la remarque infâme de Pilate sur l'inscription au-dessus de Jésus crucifié contre les Juifs qui voulaient la changer : "Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit". L'application de l'axiome de l'identité met en évidence le commandement et sa gravité : les Juifs récalcitrants sont directement confrontés à l'identité de l'inscription, autorisée et même voulue par Pilate. " Qu'ils puissent encore

monnayer l'évidence de cette identité ! “. “C'est ce que le gouverneur romain a dû penser en son for intérieur.

Notes. - On entend régulièrement dire que, par exemple, la loi sur l'identité est basée “sur la convention”. Celui qui affirme cela est influencé par la logique. Mais il oublie que celui qui construit une logique mathématique et introduit le principe d'identité, a une raison appropriée pour le faire, à savoir l'utilité de ce principe. Car si, dans les signes combinés avec lesquels travaille la logique mathématique, le terme x perd soudain son identité, toute construction ordonnée du système de signes est impossible. En d'autres termes, la raison est ce que la logique naturelle pose déjà comme donné.

- Selon les historiens, l'axiome de la raison a été clairement énoncé pour la première fois par Nicolas de Cuse (1401 / 1448 ; également appelé “Cusanus”) : “Tout ce qui est, doit avoir une raison par laquelle il est et n'est pas”. La formulation de Cusanus est unilatérale, car la raison s'applique, en plus de l'existence réelle (existence), également à la manière d'être (essence) par laquelle elle est et n'est pas. Le fait que Cusanus ait été historiquement le premier à la formuler n'empêche pas que l'axiome ait été postulé et appliqué dès le début historique de la pensée.

- Les logiciens intuitionnistes (L.Brouwer (1881/1966) et A.Heyting (1898/1980)) éliminent la formulation dans leur style et ne mentionnent pas l'axiome du tiers exclu et de la double négation (si pas $\neg a$, alors a). Mais l'élimination de la formulation ne signifie pas l'élimination de ce que la logique naturelle entend par là : les axiomes restent non-dits et actifs dans l'exposition.

- “Il n'y a pas de vérité” ou “Personne ne possède la vérité. “ -

Cette affirmation est souvent entendue dans la bouche des intellectuels. Tout d'abord, qu'entendent-ils par vérité ? Un exemple récent est celui de Joseph Ratzinger et Paolo Flores d'Arcais, *Est-ce que Dieu existe ? (Dialogue sur la vérité, la vérité et l'athéisme)*, Paris, 2005. d'Arcais, en tant que sceptique, affirme que la vérité est une illusion et en même temps que celui qui prétend la posséder et la proclamer ne survivra pas à l'exposition du scepticisme. Critique : La fermeté avec laquelle les sceptiques se prononcent sur la vérité présuppose qu'ils “proclament ainsi la vérité” et qu'ils présupposent donc secrètement ce qu'ils nient avec des mots. Il apparaît immédiatement que l'axiome d'identité formule le concept de vérité, car si une chose est, ou si elle est ainsi, alors elle est, et ainsi elle est. Donc, celui qui le formule, dit la vérité. Mais cela ne se produit que si celui qui énonce ce qui est, ou ce qui est ainsi, est également honnête. Cette honnêteté appartient intrinsèquement à la logique naturelle qui contribue ainsi à donner à l'éthique un fondement solide. En d'autres termes, l'éthique est, par l'honnêteté phénoménologique, la logique appliquée.

3.4 Axiome de raison (Variantes)

Bibliographie. : - P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969,38 ; - A. Lalande, *Voc. Technique et critique de la philosophie*, PUF, 32. Nous considérons maintenant trois variantes de phrases de raisonnement qui se lisent généralement comme suit : “ Si dans une préface une raison a déjà été donnée, et si une raison égale, plus forte ou plus faible ou contraire est valable, alors ceteris paribus (dans

des circonstances par ailleurs identiques) une post-sentence correspondante est justifiée “.

A pari (pour la même raison). “Déjà ; donc pour la même raison”. “Un randonneur assidu, s’il peut déjà s’orienter en territoire inconnu, trouvera aussi (pour la même raison) son chemin dans des lieux qui lui sont plus familiers”. Une raison “fonctionne”, c’est-à-dire qu’elle explique. Si elle a déjà fonctionné, alors ceteris paribus elle fonctionnera aussi ! De la vérité de la phrase prépositionnelle, nous concluons - pour la même raison (une excellente capacité d’orientation) - à la vérité de la phrase post positionnelle.

A fortiori (pour une raison plus forte). “Déjà ; donc à plus / moins forte raison”.

Remarques.

Un différentiel (ensemble de différences entre deux opposés) est introduit dans la limite du raisonnable. Ainsi : “ Très / plutôt / difficilement / pas (responsable) - pas / difficilement / plutôt / très (irresponsable) “. Ici : plus grand / plus petit ou plus petit / plus grand.

1. Si déjà pour une raison moins importante, alors certainement pour une raison plus importante.

- Exemples : “Il réagit déjà comme un faible dans les circonstances ordinaires ; à plus forte raison se comportera-t-il comme un faible dans les circonstances difficiles”.

Ou encore : “ Si même en état de légitime défense, le meurtre d’un voleur est justifié, alors le meurtre d’un meurtrier l’est d’autant plus. “

Par ailleurs, une variante de l’homéopathie traditionnelle est l’isopathie. Ilse Dorren, Isopathy (le corps malade comme son propre guérisseur), Deventer, 1984, 26, dit : “Si le semblable aide déjà tellement, l’exactly égal (totalement identique) doit attaquer une maladie avec encore plus de force”. La différence réside dans les termes homéo (similaire, qui est un exemple d’analogie ou d’identité partielle) et iso- (totalement identique).

- Un exemple biblique : Luc 12:16 : “Cinq moineaux ne sont-ils pas vendus pour deux sous ? Et aucun d’eux n’est oublié par Dieu. Plus encore, même tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne vivez donc pas dans la crainte : vous valez plus qu’un tas de moineaux”. Comprendre : Si Dieu est attentif même aux moineaux, combien plus sera-t-il attentif aux hommes ?

- Ou encore : Job 4:17/18. Même dans ses “serviteurs”, Dieu n’a pas confiance. Il prend ses “anges” en défaut”. Le terme “serviteurs” désigne ici les “anges”. L’argument est “a fortiori” : Les anges de Dieu - si “proches” de Dieu - sont déjà sujets à la déviation ! À combien plus forte raison les simples mortels, les êtres humains, sont-ils sujets à la déviation !

- Il y avait dans une ville un juge qui n’avait aucun respect pour Dieu et aucun respect pour son prochain. Dans cette ville, il y avait aussi une veuve qui le cherchait : “Rends-moi justice contre mon adversaire”. Il refusa pendant longtemps. Puis il se dit : “ Bien que je ne respecte pas Dieu et que je ne dérange pas mes semblables, cette veuve me dérange ! Je vais donc lui rendre justice pour qu’elle ne m’ennuie pas sans cesse”.

Jésus a dit : “ Écoutez ce que dit ce juge sans vergogne ! Dieu ne rendra-t-il pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit ? Je vous dis qu’il leur rendra bientôt justice”. Jésus raisonne a fortiori : “ Si déjà le juge, libre de toute honte, ne veut pas s’ennuyer sans fin avec la veuve intraitable, à combien plus forte raison, par amour pour ses créatures, Dieu fournira-t-il des biens “.

De la vérité de la phrase prépositionnelle avec une raison mineure (a minore) on conclut à la vérité de la phrase post positionnelle avec une raison majeure (ad maius). Les raisons sont progressivement différentes : a minore (si déjà pour une raison mineure) ad maius (alors pour une raison majeure) a fortiori (d’autant plus).

2. Et vice versa : si c’est déjà pour une raison plus importante, alors sûrement pour une raison moins importante.

- Exemple : “S’il peut déjà courir un marathon, alors courir un semi-marathon n’est certainement pas un problème”. Ou encore : “S’il met déjà 2 sacs de ciment sur son épaule, il le fait avec un seul sac avec moins d’effort”.

De la vérité de la phrase prépositionnelle avec une raison plus importante (a maiore) à la vérité de la phrase post positionnelle avec une raison moins importante (ad minus). Les raisons sont progressivement différentes mais maintenant dans l’ordre inverse : a maiore (si déjà pour une raison plus importante) ad minus (alors une pour une raison moins importante) a fortiori (la plus).

Le syllogisme suivant contient également un raisonnement a-fortiori : “Si A est plus grand que B, qui à son tour est plus grand que C, alors A est plus grand que C. Or, “éléphant / cygne / souris” sont une application de $A > B > C$. Donc un éléphant est plus grand (qu’un cygne qui est plus grand) qu’une souris”.

A *contrario* (pour une raison contraire). “Déjà ; donc pour une raison contraire pas”

Par exemple, quelqu’un qui rate toujours son train parce qu’il est en retard est sûr de le prendre s’il est à l’heure. De la vérité du syntagme prépositionnel avec une raison et de son inférence on conclut à la vérité du syntagme post positionnel avec une raison et de son inférence contraire.

La relation entre la raison et l’inférence est centrale. La similitude, la différence de degré et la différence (contraire) concernant ce lien décident également de la validité de la conclusion. Les concepts de base - cohérence / similitude (et opposés) de la logique naturelle sont déterminants. Ce qui démontre leur valeur logique.

On a prêté attention au fait que le syntagme prépositionnel est une observation sous forme d’induction sommative que l’on prolonge selon le contenu des raisons (égal / plus ou moins / opposé) au syntagme post positionnel.

Remarque. Le sens commun connaît parfaitement ces raisonnements à raison égale, plus forte ou plus faible !

1. “Si elle réussit maintenant, elle réussira dans un cas similaire.

2. “On sauterait de sa peau pour moins que ça ! “ Signification : “D’autant plus maintenant que ça se passe. “Ou encore : “Il n’y a plus rien à faire maintenant. Et encore moins que... “.

3. “Les enfants mal élevés n’arrivent à rien. On les élève fermement. “

De la vérité éprouvée de la préposition, même l’homme populaire tire un par, a fortiori ou a contrario la vérité du nazi.

3. 5. Les raisons et leurs articulations

Une raison peut se cacher dans un pluriel de phrases. “Moi, en tant que fille de ma mère, j’hérite de ma grand-mère” (phrase réduplicative). “Le bon berger garde ses moutons” (sens relatif). “Le bon berger garde ses moutons” (adjectif) “Dans ce cas, je suis content” (clause adverbiale). Une phrase “si, alors” est cachée dans ces phrases. Ainsi “Si je suis la fille de ... “. Etc.

Gradation de la raison. Nous en distinguons trois types pour commencer.

- *Conditio sine qua non*. Littéralement : “ condition sans laquelle pas “. La raison est là mais d’autres raisons peuvent être nécessaires. Ainsi : “L’eau, si elle est dans un récipient, risque de bouillir”. Ainsi : L’alternance du jour et de la nuit nécessite une rotation de la terre.

Cela nous montre une raison partielle, - et non une raison totale. En d’autres termes, une raison ou une condition nécessaire. Ce n’est pas le cas dans ce qui suit.

- *Conditio quacum semper*. Littéralement : “condition avec laquelle toujours”. En d’autres termes : condition ou raison suffisante. Ainsi : “L’eau, chauffée à 100° C, (dans des circonstances ordinaires) est toujours susceptible de bouillir”. Ainsi : si l’on marche sous la pluie, on se mouille.

- *Conditiones coniunctae*. Littéralement “conditions conjointes”. Soit les deux raisons, soit aucune. Ainsi : “Seul Dieu est omnipotent”. Autrement dit : “Si et seulement si Dieu est omnipotent”. Donc : La lumière du soleil et la rotation de la terre provoquent l’alternance du jour et de la nuit.

Réécritures. Le premier paragraphe du point 3.5 ci-dessus donne des phrases qui peuvent être réécrites en phrases conditionnelles : “ Si je suis la fille de ma mère, alors... “ ; “ Si le berger est bon, alors... “. Il est d’usage dans certaines expositions de logique de réécrire le langage vivant en phrases purement conditionnelles. Bien sûr, on peut le faire pour clarifier le raisonnement. Mais on risque de négliger des nuances de sens. D’où les exemples suivants .

1. Parce que. “Parce qu’un corps physique est chauffé, il se dilate” dissimule un type de raison et est donc réinscriptible en “Un corps physique, s’il est chauffé, se dilate”. La raison est une loi physique, à savoir l’application des lois de la chaleur.

2. Parce que. “ Parce qu’il en est amoureux, il ne peut pas les rater “ cache un type de raison et est donc réinscriptible en “ S’il en est amoureux, il ne peut pas les rater “. Or la raison n’est pas physique mais psychologique : un motif, en grande partie inconscient, pousse l’amoureux vers sa bien-aimée. Le libre arbitre ne joue parfois qu’un rôle mineur dans de telles situations.

3. Parce que. “Parce que la fille est venue, la propriétaire était satisfaite” cache un type de raison et peut être réécrit comme “Si la fille est venue, la propriétaire était satisfaite”. La raison est à nouveau non pas physique mais psychologique, mais pas comme dans le cas précédent, car elle prend la forme non pas d’un motif (inconscient, involontaire) mais d’un motif conscient impliquant, par exemple, la consultation (le patron avait beaucoup de travail, par exemple).

On le voit dans les paradigmes : du physique au psychologique mal considéré au psychologiquement bien considéré. La réécriture en phrases “si, alors” souligne à juste titre le caractère de raisonnement mais néglige la richesse concernant les nuances que la vie vivante préserve. Exprimé en termes folkloriques - après ce qui a été dit sur la gradation et la réécriture ci-dessus - “ Il y a la raison et la raison ! “.

3. 6 La raison ou le premier critère chez les présocratiques.

Bibliographie. : J.-F. Balaudé, *Les présocratiques*, in J.-P. Zarader, coord., *Le vocabulaire des philosophes, I (De l’antiquité à renaissance)*, Paris, 2002, 13/56. C’est avec Thalès de Milet (-624/ -546), philosophe présocratique, que commence le philosophe ionien, et plus particulièrement milésien. Le thème principal est la “sophia” antique, la sagesse, qui traite de la vie, du monde et de la divinité. L’une des principales préoccupations était la viabilité, la solidité de l’“aretè”. Dans ce sens, les premiers penseurs grecs se sont souvenus d’un vieux concept d’“aretè”, qui était profondément sacré et signifiait quelque chose comme une force vitale plus ou moins magique. Aussi le principal axiome des primitifs : “Tout ce qui est réel est porteur d’une force vitale” (2.7) allait dans ce sens.

Thalès. (-624/-545) Il appelle la raison de la création et de la décomposition des “ choses “ “ hudor “, que l’on peut traduire par “ élément ayant le goût des choses “. Est “ vide “ ce qui peut prendre toutes les formes possibles et qui est donc présent et actif dans toutes les “ choses “, “ onta “ (être). cette matière fine et malléable rend tout ce qui se produit, compréhensible. Thalès affirme qu’une sorte de substance primitive subtile (fluide) est à la base de tout être. Celui qui traduit “hudor” par “eau” au sens physique, ce qui est observé à plusieurs reprises, interprète la déclaration de Thalès dans un sens scientifique naturel, et non dans un sens dynamique magique. Thalès parle d’une sorte de substance primitive fine comme “archè”, comme le fondement de toute réalité. La matière première de la science naturelle, dont nous faisons tous l’expérience directe, est, selon Thalès, imprégnée d’une mince substance, invisible à l’œil ordinaire, qui anime tout ce qui existe. Ce point de vue est appelé “hylozoïsme”. *Hulè* est le mot grec pour “matière”, “substance”, et “zoe” signifie “vie”. Presque toutes les cultures anciennes ont pensé de manière hylozoïque.

Anaximandre de Milet (-610/-546). Ce “compagnon de pensée” de Thalès considérait que ce qui rend toutes choses intelligibles se trouve dans ce qu’il appelait “to apeiron”, l’infini. Celui-ci n’a pas de forme propre (c’est-à-dire pas de frontières) et traverse tout.

Nous avons d’Anaximandre le texte philosophique le plus ancien, dans lequel il exprime son idée principale : “L’archè, le principe, de l’être, est l’a.peiron, l’infinimum, le lisse, ce qui, coulant, navigue à travers tout l’être. Cet “archè” est tel que dans ce dont les choses sont issues, elles périssent aussi, et cela de manière nécessaire. Car : elles se réparent mutuellement leur iniquité, selon l’ordre juridique inhérent au temps “.

L'interprétation correcte de cette première phrase philosophique célèbre a, bien entendu, fait l'objet de nombreuses discussions. Ce qui est certain, cependant, c'est que le terme "archè", "principe", est devenu le concept philosophique par excellence de toute l'histoire de la philosophie occidentale. Une question se pose : que signifie exactement "principe" dans ce contexte philosophique ? La réponse apparaît à la fois dans le sens grec du mot (c'est-à-dire ce qui régit quelque chose) et dans l'usage philosophique du langage (comme ici, chez Anaximandros). En ce qui concerne ce dernier point : Anaximandre perçoit l'"être" (tout ce qui l'entoure, concernant les réalités). La question, déjà amorcée par son prédécesseur Thalès, est : "Par quoi ces êtres sont-ils contrôlés ? Sa réponse, qui témoigne d'une théologie archaïque en la matière, est la suivante : les "êtres" (apparemment, il pense : les "hommes") commettent des "iniquités" (ce que c'était, seule la recherche historique peut le déterminer) ; précisément à cause de cela (ou, psychologiquement - logiquement : précisément à cause de cela), ils sont régis par une nécessité, à savoir : la réparation (la restauration). la réparation (la restauration), entre eux ; et, encore, à cause de cela / donc, ils sont, dès leur origine (origine) condamnés à périr dans cette même origine ; et cela, selon une sorte de "tribunal" ; qu'il donne le nom de "temps".

On voit que, par rapport à l'étroitesse d'esprit de son prédécesseur, Anaximandre cherche la raison de tout dans une sphère similaire. Remarque : le terme 'substance primitive' comme archè est quelque peu correct si l'on n'entend pas par là une quelconque substance physique (resp. chimique) actuelle. Mieux vaut une véritable "substance agissante" qui assigne à chaque phénomène sa destinée.

Anaximenes de Miletus. (-595/-525). Ce second collègue de Thalès la voit, selon la tradition, dans "psuchè", l'air inspiré et expiré, ce qui rend la vie possible, ou dans "aèr", l'air sans plus. Encore une fois, ce penseur la cherche dans la sphère de l'éphémère qui, précisément parce qu'elle est éphémère, peut tout pénétrer. Voilà pour la tradition classique des trois premiers penseurs. On sent que nous devons mettre entre parenthèses notre science physico-chimique moderne si nous ne voulons pas commettre une erreur naïve et mal comprendre ces présocratiques...

"Nécessité". Anankè'. Parménide d'Élée (-515/-445) appartient à la tradition éléatique. Anankè est pour lui la raison par excellence car elle définit les frontières de telle sorte que la "justice", c'est-à-dire la juste répartition, est accordée à chaque "être". La cohérence des nombreux êtres et leur existence continue sont garanties par la "nécessité". La nécessité est la raison d'être de l'existence actuelle et de la loi. Celui qui les place au premier plan comprend sans se gêner ce qui se passe.

C'est entendu : le tout ("to pan"), toutes les choses ("ta panta"), le tout ("to holon"), les entiers ("ta hola") sont au centre des préoccupations des premiers philosophes grecs. Ce faisant, ils ont poursuivi la tradition des tout premiers poètes - Homère et Hésiode - qui parlaient de "l'être passé, présent et futur". Avec le temps, cette globalité deviendra le thème principal de l'ontologie, dont nous trouvons déjà les prémices chez Parménide. Les penseurs de cette époque cherchent déjà "la raison", la raison résumante, de cette globalité.

“Nature”. Les premiers penseurs sont appelés plus tard “fusikoi” ou “fusiologoi”. Fusis’ (Lat. : natura) signifiait ‘origine’ (parallèle à ‘genèse’) et ceci dans le sens d’une ‘origine exceptionnellement riche et débordante’. Les fragments qui nous restent, cependant, ne montrent guère ce terme comme spécifique. Mais il ne fait aucun doute que la “nature” en tant qu’origine de toutes choses a joué un rôle dans les explications des premiers penseurs. Il n’est pas étonnant qu’ils soient appelés “penseurs de la nature”.

‘Archè’. Lat. : principium. On a prétendu, sur la base d’un texte mal compris, qu’Anaximandre avait été le premier à introduire ‘archè’, l’origine de tout. Le texte affirme seulement qu’il a donné “à apeiron” (l’illimité) le nom d’“archè”, c’est-à-dire “la raison”, la prémisses, l’explication.

Ce chapitre résume : L’ontologie parle de l’être, de l’ensemble de la réalité. Ainsi, tout ce qui existe a une existence ou une existence réelle, et une essence ou un mode d’existence. Dans l’expression “ tout ce que quelque chose est “, le terme “ quelque chose “ renvoie à l’existence et à l’essence, qui constituent ensemble le contenu de ce “ quelque chose “. L’expression “tout ce que... est”, dans la même expression, se réfère à l’étendue du même concept de “quelque chose”.

La pensée réalise la réalité, ce qui explique précisément pourquoi la pensée et la totalité de la réalité obéissent aux deux mêmes lois fondamentales de l’être : la loi d’identité : “Ce qui (est), (est),” et la loi de la rationalité : “Tout a une raison”. La pensée est identité et rationalité : elle atteint et saisit les identités, ainsi que leur raison d’être.

Pour ceux qui respectent la réalité telle qu’elle est, certains jugements sont vrais, d’autres faux, et ce indépendamment du sujet qui juge. Une troisième modalité, “peut-être vrai”, devient vrai ou faux par une vérification ultérieure. Mais ceci nous amène à l’épistémologie et à la logique appliquée, et non à la logique pure. Cette dernière se limite à vérifier si le raisonnement était correct.

Une pensée logique rigoureuse, en particulier dans les situations critiques, exige une utilisation précise du langage. Dans le langage courant, le contexte peut clarifier le sens. Sinon, l’axiome d’identité s’applique dans toute sa rigueur : dans un même texte, un même terme est utilisé avec une seule et même signification. La logique met la vérité en lumière grâce à l’axiome d’identité. Celui qui ne rend pas justice à la loi d’identité “ce qui est, est” fait violence à la réalité et n’est donc pas honnête en quelque sorte.

L’axiome de la raison ou loi de rationalité a un certain nombre de variantes : Si dans une phrase prépositionnelle une raison a déjà été donnée, et si une raison égale, plus forte ou plus faible ou une raison opposée s’applique, alors une phrase post-positionnelle correspondante est justifiée. “

Les raisons peuvent être formulées de manière à faire apparaître des nuances plus ou moins riches.

Les présocratiques étaient déjà à la recherche de la raison ou du fondement de toute la réalité. Selon eux, le fondement et l’origine primordiaux de tout ce qui existe se trouvaient dans une sorte de matière fine, indéterminée, aérienne, qui traversait tout être.

4. *Formae. (contenus de savoir et de penser - types)*

4.1. Trois types

Trois types se distinguent, à savoir les concepts, incorporés dans les jugements, comme base du raisonnement.

1. Concepts

1.1. Concepts. Quelqu'un trouve un balai plein de fleurs jaunes, l'examine attentivement et dit : "Toutes les fleurs de cette plante sont jaunes". Logiquement, cette phrase est un concept total (le jugement) composé de sous-concepts, à savoir : fleurs, plante, jaune, tous, ceci, sont, de, et la ponctuation (il s'agit également d'un sous-concept car, comme expliqué précédemment, les signes de ponctuation comme les points, les virgules et autres signifient quelque chose et sont donc des contenus de connaissance et de pensée).

1.2. Les jugements. La structure (manière d'assembler) du jugement, vue logiquement, est la suivante. Le sujet ("toutes les fleurs de cette plante") compte comme l'attente originale de la vérité ("information"). Le dicton ("son jaune") compte comme le modèle qui fournit la vérité. Le jugement exprime une relation entre des objets ou des collections d'objets. Immédiatement, il est clair que le jugement est fondamentalement une question de vérité.

- En logique, un jugement (énoncé, assertion, proposition) est vrai, faux ou conditionnel.

Par exemple, "Une poire est un fruit" est un jugement vrai. "Une poire est un animal" est un jugement faux. "Cette poire est-elle juteuse ?" est une question et non un jugement. L'expression " $x + 4 = 6$ " est un jugement avec réserves : elle n'est vraie que si x a la valeur 2. Pour toute autre valeur de x , elle est fausse.

- Si le dicton va de pair avec le sujet sans plus, alors il y a une affirmation, ou un jugement affirmatif. Ainsi : "Toutes les fleurs de cette plante sont jaunes". Ou encore : $6 = 6$.

- Si le dicton ne va pas avec le sujet, alors il y a un jugement négatif ou négatif. Ainsi : "Toutes les fleurs de cette plante ne sont pas jaunes". Ou encore : " 6 n'est pas 5 ".

- Si le jugement est assorti de réserves, alors le jugement est restrictif ou limitatif. Ainsi : "Toutes les feuilles de cette plante contiennent des épines à condition que cette plante soit arrivée à maturité". Ou encore, comme déjà cité : " $x + 4 = 6$ ".

- Il existe des jugements définitionnels, analogiques et contradictoires.

Dans le jugement défini, la deuxième partie, le proverbe ou défini est équivalent au sujet ou défini. Modèle et original sont alors interchangeables. Nous avons déjà vu (2.4) qu'il existe une similitude générale entre "le cercle" et "le lieu géométrique de tous les points situés à la même distance d'un centre fixe".

- Dans les autres jugements, analogiques et contradictoires, le défini (dire) est différent du défini (sujet). Les jugements analogiques sont partiellement identiques, les jugements contradictoires sont totalement non-identiques.

- Les jugements analogiques sont de deux types.

(a) “Toutes les fleurs sont jaunes”. Ce proverbe est une parabole car toutes les fleurs sont semblables les unes aux autres du point de vue de la couleur.

(b) “Toutes les fleurs proviennent de cette plante”. Ce dicton est un modèle de cohérence car les fleurs ne ressemblent pas à la plante mais sont liées à elle.

- **Un jugement contradictoire ou incohérent** tel que “Ceci est un cercle carré”, (2.1) implique une contradiction interne.

Tels sont les “matériaux” à partir desquels le raisonnement est construit.

2. Le raisonnement. Il faut “ observer “ les phrases prépositionnelles et “ tester “ leur caractère de raisonnement (conditionnel) : “Que puis-je déduire de ceci ?”. La phrase suivante peut alors être déduite comme une “ inférence “. Platon en distingue deux types : la “sunthesis” (déduction) et l’“analysis” (réduction). Notez que les phrases de raisonnement purement logique sont formulées comme des phrases conditionnelles (“ Si toutes ces fleurs sont jaunes... “ ; “ Si toutes les fleurs de cette plante sont... “), car la logique formelle, la logique qui s’en tient strictement à déduire logiquement d’autres phrases correctement à partir de phrases données, se limite à ce qui est lié ou similaire à des concepts. La logique formelle n’est donc pas la logique appliquée. Cette dernière s’attarde sur la richesse inépuisable des applications de la logique formelle ou théorique, telles qu’on les trouve, par exemple, dans la vie quotidienne et dans les sciences.

2.1. Déduction.

DO (Donné) Toutes les fleurs de cette plante sont jaunes.

Eh bien, ces fleurs proviennent de cette plante.

DE. (Demandé) Déduire quoi ?

S (Solution) : Donc ces fleurs sont jaunes.

Si toutes les fleurs (ensemble universel) sont jaunes, alors ‘ceci’ (sous-ensemble) l’est aussi ! La dérivation est nécessaire.

Formulé sous condition : “Si toutes les fleurs de cette plante sont jaunes, et si ces fleurs proviennent de cette plante, elles sont jaunes”.

2.2. Réduction. Lorsque l’on prête attention à l’après-coup, il en existe deux types principaux : la réduction de la similarité et la réduction de la cohérence.

Réduction de la similarité.

DO. Ces fleurs sont jaunes.

Eh bien, ces fleurs proviennent de cette plante.

DE : Déduire quoi ?

S. : Donc toutes les fleurs de cette plante sont jaunes.

La phrase suivante, la dernière phrase, est une “généralisation” : nous raisonnons de “ces” fleurs (sous-ensemble) à “toutes” les fleurs (collection universelle). Cependant, tant que le reste de cette plante, en dehors de “ces” fleurs, n’a pas encore été testé pour sa couleur jaune, la généralisation (amplification distributive) est simplement possible (une hypothèse) mais probable dans une certaine mesure.

Formulation conditionnelle : “Si ces fleurs sont jaunes, et si elles proviennent de cette plante, alors toutes les fleurs de cette plante sont jaunes”.

Note : L’“amplification” est une “expansion de la connaissance” sous deux formes : distributive et collective. Après l’amplification distributive mentionnée ci-dessus, l’amplification collective se manifeste dans ce qui suit.

Réduction de la cohérence.

DO. Ces fleurs sont jaunes.

Eh bien, toutes les fleurs de cette plante sont jaunes.

DE : Déduire quoi ?

S : Donc ces fleurs proviennent de cette plante.

La dernière phrase est ce que, par analogie avec le mot “généralisation”, on pourrait appeler une “ensemble-isation” ou “globalisation”

Or, on ne raisonne pas d’une partie d’une collection, en “généralisant”, à la collection complet, mais d’une partie d’un tout, en “ensemble-isant”, ou en globalisant à l’ensemble ou le tout lui-même. On passe de “ces fleurs “ (une partie d’une plante) à “ (toutes) les fleurs de cette plante “ (quant à son ensemble). Cependant, tant que le reste de l’environnement n’a pas été testé pour la présence d’autres plantes avec les mêmes fleurs, la dérivation (amplification collective) est simplement possible (une hypothèse) mais probable dans une certaine mesure.

Formulation conditionnelle : “Si toutes ces fleurs sont jaunes, et si toutes les fleurs de cette plante sont jaunes, alors ces fleurs proviennent de cette plante”.

La réduction de la cohérence est une globalisation collective. La réduction de la similarité est une généralisation distributive. Les deux sont très différents. (voir plus loin 10.7)

Comme vous pouvez le constater, le schéma de base du raisonnement est “DO ^ DA - S” (donné et demandé, solution (réponse)). Le signe “^” signifie “conjonction” : les deux ensemble. Comme le font les mathématiques des problèmes depuis des siècles : la tâche (= DO ^ DA) est perçu comme la première phrase d’un syllogisme dont la dernière phrase ou conclusion S doit être trouvée par le raisonnement.

Ce chapitre résume : L’acte, l’essence ou l’identité de “ quelque chose “, d’“ un être “ est une forma. Les concepts, les jugements et les raisonnements sont les trois types de formae les plus importants. Les signes de ponctuation “ signifient “ également et sont donc également des formae ou des contenus de la connaissance et de la pensée. Le raisonnement est soit déductif, c’est-à-dire qu’il part du général pour aller au particulier, puis s’applique sans réserve, soit réducteur. Un raisonnement réducteur va du particulier au général, mais avec les réserves nécessaires. La réduction de similarité généralise d’une partie d’un ensemble à l’ensemble entier. La réduction de cohérence raisonne d’une partie d’un système à l’ensemble du système. Par analogie avec le mot “ généraliser “, cette dernière peut être appelée “ généraliser “. Bien qu’il ne s’agisse pas d’une ABN, nous utiliserons ce terme à plusieurs reprises dans ce sens.

5. Logique commune

5. 1 L'esprit "commun"

Cette notion nous amène à toute l'étendue du " commonsensisme " ; le " bon sens ", ou le bon sens que l'on retrouve chez à peu près tout le monde et qui est donc commun à tous. Un mot d'explication.

Claude Buffier, S.J. (1661/1737 ;

Il en parle dans son *Traité des premières vérités*, Paris, (1717). Ce jésuite français corrige le point de vue, selon lui trop étroit, de R. Descartes (1596/1650). En tant que rationaliste moderne, Descartes, par exemple dans le *Discours de la méthode* (1637), partait du "sens intime" ou de ce que chacun de nous perçoit intérieurement. Pour échapper au nominalisme et au scepticisme de son époque, Descartes cherche des certitudes. S'il doutait de tout, une chose était certaine : son doute. De ce doute, Descartes a forgé un énoncé apodictique : "ce qui est absolument certain, c'est que je doute. Or, douter, c'est "penser". Et la pensée, c'est l'être, l'existence réelle. Il est donc apodictiquement certain que j'existe, puisque je 'pense', car même quand je doute, je pense". D'où son célèbre "Cogito, ergo sum", le "Je pense, donc je suis" ou "Je pense, donc j'existe".

Cette perception purement intérieure avait cependant toutes les difficultés du monde à "prouver", par exemple, l'existence du "monde extérieur", dans lequel se trouve le semblable ou "l'alter ego". Comment en effet prouver rationnellement, c'est-à-dire scientifiquement de manière irréfutable, l'existence du monde extérieur à partir du "sens intime" ou en s'appuyant simplement sur la vie intérieure, la conscience ? Pour l'être humain moderne - à la pensée rationnelle - nous sommes tous, chacun pour soi, radicalement enfermés dans notre petit monde intérieur, dans notre "conscience subjective", dans l'intériorité ou la "bulle" de la (auto)conscience moderne ou du Moi. Donnez-nous un témoignage contemporain à ce sujet.

Le nominalisme moderne

Considérons, par exemple, un type de nominalisme typiquement moderne. H. De Coninck, *Uren van bewondering* : Leo Apostel, dans l'hebdomadaire Humo 29.09.1983, 50/53. Leo Apostel (1925/1995 ; diplômé de l'ULB) était un épistémologue de renommée internationale. Voici sa "confession" philosophique. Dans une interview.

"La philosophie : c'est presque religieux. C'est le désir de l'unité de tout. Une fois que Dieu a disparu, il me fallait quelque chose à sa place. En fait, j'y travaille encore. Je suis passé par une période où j'ai pensé : "Si Dieu n'existe pas, le monde existe-t-il ? Est-ce que j'existe vraiment ? Tout n'est-il pas un rêve ?". "Vida es sueno". Quand on vit ça existentiellement, c'est une expérience horrible. Surtout pour un garçon issu d'un milieu pas très cultivé. Ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai osé le dire. Je voyais toujours la table devant moi, mais je n'étais plus convaincu qu'elle était réelle. Si je l'avais dit à haute voix, les gens m'auraient probablement collé. Au bout d'un moment, cela a disparu.

Mais cela a laissé un intérêt intense pour la cognition et la logique : Puis-je prouver que cette table existe vraiment ? Cela n'a jamais été un problème "académique" (note : étranger à la vie) pour moi. Dieu semble ne pas exister : mais alors le monde doit être expliqué d'une manière différente. L'éthique religieuse disparaît également, mais il faut alors pouvoir trouver des règles de vie ailleurs. En outre, vous n'avez tout simplement pas un accès immédiat à la réalité extrême. Dans l'histoire de la littérature, on trouve encore des exemples de "perte du

sens de la réalité”. “Je te vois, mais peut-être n’es-tu qu’un décor ! Est-ce que tout cela est irréel ?”. Quand on est très fatigué, on a souvent cette impression : tout semble être en carton. C’est à ce moment-là que tu dois vraiment te convaincre : “Non, il y a un monde réel et j’en connais même une partie”. Alors cette doctrine de la connaissance est vraiment le résultat de mon besoin de connaître le monde, de connaître les gens”. Encore à l’âge de 58 ans, l’Apôtre reconnaissait qu’il n’avait “toujours pas résolu le problème”, mais qu’il avait néanmoins acquis beaucoup de connaissances.

Un correctif.

Revenons à Claude Buffier et à son *Traité des premières vérités*. Il affirme que R. Descartes, en mettant l’accent sur “le sens intime”, c’est-à-dire les activités mentales (la pensée), expose des vérités fondamentales mais que “le sens commun”, l’esprit commun ou partagé, contient également des vérités fondamentales. Ainsi, en dehors de notre monde intérieur conscient, il existe un monde extra mental ou “monde extérieur” qui existe “en dehors” de notre vie psychique. Dans ce monde extérieur, il y a par exemple d’autres êtres humains. L’esprit commun est “la disposition fixée par la nature chez tous les hommes de telle sorte que tous portent en commun un jugement uniforme”. C’est ce que dit Buffier, par quoi il ajoute un correctif au point de vue trop étroit qui part du “sens intime”.

Avec Ch. Lahr, *Cours*, 488/490, 230 (Bon sens), notons soigneusement que les termes “bon sens” et “raison commune” n’ont pas, à proprement parler, le même sens : “Le bon sens” est par exemple “la raison de l’homme dans la mesure où elle porte un jugement sans nuance sur quelque chose”. Le “sens commun” est, par exemple, “le sens d’un groupe dans la mesure où il parvient à un petit nombre de propositions sur une réalité qui sont acceptées par la grande majorité de ce groupe”. Le sens commun est une question d’épistémologie. Le sens commun est un phénomène d’apprentissage sociologique ou communautaire.

L’école écossaise, avec son “commonsensisme”, voit en Buffier son pionnier. L’ouvrage de Thomas Reid (1710/1796) *An Inquiry into Human Mind or the Principles of Common Sense* (1764) est la principale figure de l’école écossaise, qui a eu quelques adeptes. La thèse principale est la suivante : “De la nature de la raison humaine sont données certaines - on a fait attention au terme “certaines” - intuitions qui sont le fondement de toute connaissance et de tout raisonnement.” Ces intuitions se présentent immédiatement, comme des évidences, et sont données dans toutes sortes d’expériences de vie. Elles sont des présupposés, et s’appliquent sans preuve. Ce bon sens est latent ou explicite chez tous les individus. En d’autres termes : le sens commun serait, selon eux, une propriété universelle. Du moins là où le sens commun prévaut sur les formes de pensée déviantes. On voit ici la lumière dont parle la métaphysique. Nous reviendrons sur ce sujet plus loin dans le texte.

Des vérités doubles.

L’esprit commun contient des vérités apriori et accidentelles.

- 1. les vérités apriori. Ainsi : la réalité de l’existence d’un monde extérieur et d’autres êtres humains. Ce monde extérieur est dans une très large mesure indépendant de nous-mêmes. Ou encore : que “ $2 + 2 = 4$ ” est vrai, est “évident”. Que la couleur rouge diffère de la couleur bleue est évident, parce que le concept de “différence” est évident et a une application ici.

- 2. les vérités accidentelles. Ce qui est clairement observé ou ce dont on se souvient clairement est vécu comme réel. L’existence de ses propres faits de conscience changeants

(actes, états) fondés sur le Je permanent, ainsi que l'existence d'autres êtres humains dont la vie intérieure est révélée par le comportement extérieur, sont des données de la conscience commune.

Ce qui est frappant depuis Buffier et Reid, c'est que la conscience intérieure cartésienne est "dépassée" dans deux directions, c'est-à-dire qu'il y a des évidences qui sont "extérieures" à cette conscience, et ces évidences ne sont pas individuelles mais "sociales", "communes", "partagées". .

Critique.

Tout d'abord, il y a les critiques qui caricaturent le bon sens. Saint Augustin aurait dit d'eux "Bene currunt sed extra viam", ils courent bien, mais en dehors de l'hippodrome. Considérons ci-dessous la critique de Ch. Lahr, *Cours*, 710 s. A titre d'exemple Lahr donne l'opinion, jusqu'avant Copernic (1473/1543 ; fondateur de l'héliocentrisme) et d'autres, que le soleil tourne autour de la terre. Quelque chose qui - d'un point de vue purement phénoménologique (phénoménologique) - est correct ! Mais c'est une illusion d'optique, car - en y regardant de plus près, c'est-à-dire en partant d'un autre petit nombre d'axiomes ("héliocentrisme" : ce n'est pas la terre qui est au centre du système solaire, mais le soleil) - il s'avère que c'est nous, debout sur la terre, qui tournons ! D'un point de vue scientifique, le "bon sens" comprend donc un certain nombre d'idées ou d'impressions non considérées, non examinées, non testées, que l'on peut qualifier de "préjugés".

Lahr poursuit sa critique :

- **1)** Il pense que le bon sens renvoie à toute forme d'"accord général". C'est inexact, car le contenu, exposé plus haut, l'exclut. Il s'agit bien d'un consentement commun, mais il ne concerne qu'un nombre bien défini de vérités fondamentales.

- **2.1.** Lahr dit qu'une confusion est possible entre, d'une part, la raison et ses présupposés ainsi que les vérités fixes et, d'autre part, "les préjugés ordinaires qui, bien que dispersés, sont néanmoins faux. " Comme si un Buffier ou un Reid ne distinguaient pas les préjugés ordinaires de ce qu'ils appellent le bon sens.

- **2.2.** Lahr demande comment prouver la distinction entre "naturel" et "acquis". C'est en effet une question judicieuse à poser aux commensaux.

- **2.3.** Lahr accuse le commonsensisme de ne pas faire la distinction entre ce qui est commun à toutes les personnes et ce qui est commun à certaines personnes (dans un pays donné ou à un moment donné). C'est une chose dont seul un commonsensisme mal conçu est capable, comme il ressort clairement de ce qui précède.

- **2.4.** Lahr accuse le bon sens d'être incompetent sur les problèmes scientifiques. Ce n'est pas si simple, comme le montrera ce livre. Le sens commun peut très bien contenir des idées de base, qui continuent à fonctionner dans la phase scientifique de notre esprit. Le fait que le sens commun, dans la mesure où il est présent chez les personnes non scientifiques, n'est pas expert en matière de questions scientifiques typiques, est une chose que tout commonsensisme bien compris confirme. Car ce qui est inhérent aux personnes ayant une formation scientifique n'est pas, par définition, inhérent à tout le monde ! Voilà ce qu'est le commonsensisme.

La *Grammaire de l'assentiment* (1870) du cardinal John Henry Newman (1801/1890) tente de “justifier” les jugements - y compris ceux des gens ordinaires au quotidien - par le fait que, tant dans la science qu'en dehors de la science, nous disposons dans le temps d'une série de probabilités qui vont toutes, ou du moins en majorité, dans la même direction. Cette concomitance ou “convergence” de jugements incertains mais néanmoins probables nous permet d'attribuer au modèle, dans notre esprit, une valeur, un mode de connaissance solide. Le modèle de Newman équivaut à un ensemble d'échantillons de la réalité qui se renforcent mutuellement. Pour Newman, un tel type d'induction est une raison suffisante.

5. 2 La logique dans le sens commun

K. Döhmman, *Die sprachliche Darstellung logischer Funktoren*, in : A. Menne / G. Frey, *Logik und Sprache*, Bern / Munich, 1974, 29, cite M. Bréal (1832/1915), connu pour son *Essai de sémantique* (1897), - une œuvre pionnière. Dans son ouvrage *Les idées latentes du langage* (1868), Bréal vise à démontrer ce qui suit. Il est dans la nature même du langage (courant) d'exprimer nos idées d'une manière très incomplète. Si notre esprit n'accourait pas sans cesse au secours de notre parole et ne suppléait pas à l'insuffisance de son interprète, qui est notre parole, par les aperçus qu'il tire de son être profond, la récitation de la pensée la plus simple et la plus élémentaire ne réussirait pas (...). C'est précisément parce que l'usage du langage permet au subdivisé de jouer un rôle énorme qu'il est en mesure de se mettre à la disposition du progrès de la pensée humaine. Cela a déjà été illustré par l'humour du calendrier (voir 3.3) sur le berger de la paroisse et “tous les fidèles” qui “tous” pouvaient être dans sa petite église.

Le *principe d'économie*. Prenons un dicton tel que “Promettre beaucoup et donner peu réjouit les fous”. Si nous l'examinons logiquement, nous remarquerons que l'objet direct (les fous) recouvre une phrase conditionnelle (exprimant une raison). Le dicton est en fait une dérivation logique (conclusion) : “Promettre beaucoup et donner peu fait, si cela est fait à l'égard des fous, ces fous vivent dans la joie”. Fous” dans le sens de “semblables inconsidérés”. Tous ceux qui vérifient la “psychologie populaire” sous l'angle de la pensée logique dans le langage courant connaissent la logique qui y est appliquée. Pour la plupart des gens qui prononcent ou entendent le dicton, il n'est pas nécessaire d'exprimer le sens conditionnel que nous venons de décrire : avec moins de mots, ils comprennent le conditionnel. Car il est “sous-entendu” et pourtant compris par notre esprit. Le langage naturel est “économe” dans son expression, mais cela ne l'empêche pas d'être correctement compris.

La position de G. Bolland (1854/1922). Dans sa *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 252f, Bolland partage apparemment les réserves de Hegel à l'égard de la logique formelle et formalisée alors établie, mais de manière nuancée. Il commence par un modèle : “ Il est d'une importance reconnue que nous nous familiarisions non seulement avec les fonctions de notre vie organique, telles que la digestion, la formation du sang, la respiration, etc. mais aussi avec les processus et les formes de la nature qui nous entoure. Mais on niera sans hésitation que, de même que nous devons d'abord étudier l'anatomie et la physiologie pour digérer notre nourriture ou respirer, (ici suit l'original) de même, pour raisonner valablement, nous devons d'abord étudier la logique.

Prenons le syllogisme suivant : “Cette rose est rouge. Or, le rouge est une couleur. Donc cette rose est quelque chose de coloré”. Bien qu'une forme de raisonnement aussi complète soit généralement pédante et superflue, cette forme formelle est néanmoins continuellement

à l'œuvre dans notre vie de réflexion. Nous raisonnons encore et encore dans nos situations nombreuses et complexes. En même temps, il n'est pas sans importance que, en tant qu'êtres pensants, nous prenions explicitement conscience de notre manière de faire au quotidien.

Une distraction logique.

Bolland le voit comme ça. (1) Un matin d'hiver, en se réveillant, quelqu'un entend une voiture qui grince dans la rue. (2) Immédiatement, l'hypothèse se pose : "Elle a gelé". De l'"observation" d'un matin d'hiver avec une voiture qui grince, l'auditeur conclut la "dérivation logique" : "Il a gelé". Bolland affirme que le raisonnement logique est une adaptation des données : les données (phénomènes) provoquent le raisonnement. Ce faisant, notre fonction (capacité) logique avec, en l'occurrence, les données (phénomènes) provoque le raisonnement.

Par exemple, nos souvenirs de la connexion "temps glacial / circulation bruyante" nous viennent à l'esprit. La connaissance disponible dans ce cas n'est pas parlée mais comprise : le fait que nous percevions le temps glacial dans son lien avec les bruits du trafic est "non dit" mais présent dans notre esprit qui transcende le langage. Bréal semble avoir raison lorsqu'il affirme que notre esprit compense à plusieurs reprises l'insuffisance du langage naturel.

5. 3. Réécriture logique

La forme de base de tout raisonnement est la suivante : "Si raison ou condition, alors inférence valide". La phrase "si" exprime le phénomène donné (ce qui se montre - directement) ; la phrase "alors" exprime le résultat (ce qui est démontré). La phrase si est phénoménologique, c'est-à-dire qu'elle exprime le phénomène donné ; la phrase alors est logique, c'est-à-dire qu'elle exprime la dérivation. La réécriture logique implique que ce qui est non-dit dans le langage courant, mais compris, est maintenant dit explicitement. On passe d'un raisonnement implicite (non-dit) à un raisonnement explicite (dit). Ainsi : le bon jardinier. Dans le langage courant : "Le bon jardinier prend soin de ses plantes" devient, logiquement réécrit : "Le jardinier qui est bon (dans la mesure où il est bon, s'il est bon), prend soin de ses plantes".

Règle.

Le langage naturel est, en raison de son principe d'économie ou de frugalité, plutôt sobre dans son utilisation des mots : si quelque chose peut être dit avec moins de mots, on n'en utilise certainement pas plus. Le contexte dans lequel quelque chose est dit permet en effet de clarifier une grande partie de ce qui n'a pas été explicitement exprimé. La réécriture logique du langage implique précisément que ce soi-disant "non-dit" soit également exprimé de manière explicite. Examinons quelques modèles.

Modèle mathématique

Le langage naturel dit simplement : " $2 + 2 = 4$ ". Si le raisonnement est utilisé quelque part, c'est certainement lors de la pratique des mathématiques. Logiquement, cette expression est réécrite : "Si 2 et 2, alors 4". Prêtons attention à ce qui sera abordé plus tard lorsque nous parlerons du syllogisme, à savoir la raison générale de ce raisonnement très singulier et concret : "Des sommes distinctes s'additionnent - en tant que sommes partielles - en une seule somme (somme totale)". Ce type de raisonnement est appelé "induction sommative ou complète". Il s'agit d'une "induction" car elle résume un ensemble de cas (ici des sommes). Il est "sommatif" (littéralement : "faire la somme ou la somme") car il résume la série. On le voit "Une somme (ici : 2) et une somme (ici : 2) est une somme totale (ici : 4)". Le cas

singulier-concret “ $2 + 2 = 4$ ” n’est qu’une application de la raison générale (“Somme + somme = somme totale”). Si vous voulez : le cas singulier-concret n’est qu’une application de la raison générale.

Modèle physique.

“Marcher sous la pluie implique de se mouiller”. Cette phrase laisse beaucoup de non-dits. Réécrite logiquement, elle montre le non-dit : “S’il pleut et si l’on marche sous la pluie, on se mouille”. De nouveau, nous prêtons attention à la raison générale : “Pour tous les cas de contact avec un liquide, il est cause de se mouiller”. Il s’agit d’une phrase causale ou “causale” : “Si cause (appliquée ici : contact avec un liquide), alors effet (appliqué ici : se mouiller)”.

Les sciences naturelles, en particulier, regorgent de telles phrases causales. On voit que la “pluie” est une “interprétation” (application, échantillon) possible de “fluide”.

Nous espérons que ces modèles ont permis de comprendre que le langage naturel est rempli de raisonnements, mais très souvent sous forme de non-dits. Ce raisonnement n’est pas toujours conscient et se produit à une vitesse qu’il est difficile de suivre. La langue naturelle est pleine de raisonnements, mais souvent sous forme de non-dits. Ce n’est qu’en cas de doute que nous reprenons consciemment toute notre réflexion et que nous verbalisons le raisonnement de manière explicite, éventuellement en le réécrivant logiquement. Nous prenons alors soudainement conscience d’un certain nombre de mouvements de pensée réprimés et “cachés”. Les expressions linguistiques deviennent plus volumineuses, mais la logique appliquée qu’elles contiennent devient en revanche plus claire. Nos phrases peuvent sembler être une sorte de jeu de raisonnement, mais en réalité elles ne le sont absolument pas. Elles nous aident à comprendre le monde de la pensée ; elles discutent clairement et donc logiquement, elles testent le raisonnement de base de la cohérence générale en définissant logiquement dans des syllogismes les deux prépositions, une situation qui impose (déduction) ou ouvre des possibilités (réduction). Nous y reviendrons plus en détail.

5. 4. Pensée enfantine

Bibliograph. : Phil. Kohnstamm, *Keur uit het didactische werk*, Groningen / Djakarta, 1952-2, 88/91 (*Les résultats de Piaget*). L’auteur admire Jean Piaget (1896/1980) en tant que psychologue de l’évolution de l’enfant, mais il remplace, du moins en partie, “l’hypothèse évolutionniste présente sur presque chaque page de l’œuvre de Piaget” par l’hypothèse de l’apprenabilité des données due à la nature individuelle de chaque enfant et à son environnement culturel. La méthode “ expérimentale “ de Piaget crée des situations d’apprentissage non enfantines (avec de possibles aspects inhibiteurs pour les enfants concernés). Kohnstamm donne une place à la pensée spontanée de l’enfant, qui peut être “attrapée” avec de la chance sans avoir recours à des tests expérimentaux.

Kohnstamm cite Charlotte Bühler (*Kindheit und Jugend*). A 1,6 ans, Inge raisonne comme suit. Des personnes célèbres sont assises sur des chaises en cercle. À un moment donné, Inge se tourne vers eux, les suit un par un et dit : “Inge ‘chais’ s’assoit. Papa ‘chais’ s’assied. Maman ‘chais’ s’assoit.” Puis une petite pause suit : “Tous les ‘chais’ s’assoient”. Remarque. Il s’agit d’un cas clair d’induction sommative ou complète qui raisonne à partir de chaque (personne) individuellement vers toutes (personnes) collectivement. Induction sommative.

Kohnstamm a lui-même fait l'expérience de ce qui suit. Sa petite-fille de quatre ans s'est amusée à accompagner son grand-père, qui s'est "perdu en un clin d'œil", dans sa maison d'étude située à quelques centaines de mètres. "Lorsqu'elle est venue séjourner à nouveau chez nous peu après son quatrième anniversaire, j'étais à Genève pour une conférence. Au premier repas (...) elle a demandé : "Où est grand-père ?". Ma femme : "Oh, très loin. Tout au fond de la Suisse. (...)". Deuxième question : "Toute seule ?". La réponse affirmative de ma femme a conduit à la conclusion : " Alors je ne l'emmènerai pas non plus dans sa petite maison, il pourra la trouver tout seul ". Kohnstamm : "Celui qui peut aller loin tout seul, peut aussi trouver son chemin tout seul dans son propre jardin". La conjonction "alors" (équivalent de "donc" et "alors") qui, selon Piaget, pose tant de problèmes à de nombreux enfants plus âgés, est ici (...) utilisée correctement à un âge beaucoup plus précoce".

Remarque. Ici, en fait, il y a plus qu'un simple "alors" car l'enfant effectue un raisonnement a-fortiori (cf. 3.4) : "Si quelqu'un (ici appliqué : grand-père) peut s'occuper du plus loin (ici appliqué : la Suisse), alors il (ici appliqué : grand-père) peut aussi s'occuper du plus proche (ici appliqué : la maison de jardin)". De telles situations concrètes fonctionnent comme un paradigme, c'est-à-dire un cas singulier - concret dans et autour duquel l'enfant saisit une règle générale et l'applique d'une manière logiquement valide. Il est immédiatement clair que certains logiciens qui testent le sens commun à l'aide de leurs formules logistiques, et qui établissent ainsi que les gens ordinaires raisonnent si peu valablement, peuvent mettre cela au moins en partie sur le compte de situations "expérimentales" non enfantines et non humaines ordinaires qui confondent le sens naturel commun. Entre autres choses, ces raisonnements non naturels mettent à l'épreuve des montagnes d'axiomes et de règles inconnus des personnes ordinaires.

5. 5. La sagesse populaire

Il ne faut pas confondre le bon sens et la sagesse populaire. Les dictionnaires définissent la "sagesse populaire" comme la "sagesse des gens fondée sur l'expérience", et la "sagesse" peut être assimilée à la "connaissance" ou à la "compréhension". Une remarque : "basé sur l'expérience" n'est pas compris au sens exclusif (excluant le raisonnement) mais au sens inclusif (incluant le raisonnement).

Le bon sens est le noyau logique de la sagesse populaire mais ne coïncide pas avec elle, car la "sagesse" désigne ici un ensemble d'affirmations fondées sur le bon sens qui s'est développé au fil des siècles. La sagesse populaire montre ce que le sens commun détermine au fil des jours.

Portée.

Les calendriers, par exemple, donnent la sagesse populaire dans le temps, - souvent sous forme d'humour ou de déclarations ironiques ou sarcastiques. Une partie d'entre eux peut certes être abordée avec réserve : les proverbes météorologiques. Et il ne faut pas oublier que la formulation anecdotique laisse place à de nombreux ajouts.

Les livres de sagesse bibliques.

Dans sa forme la plus aboutie, la sagesse populaire se manifeste dans la Bible, dans les livres "sapientiaux" ou de sagesse de l'Ancien Testament. Nous en donnons des exemples.

Job. 5 : 6. “Non ! La misère ne jaillit pas de la terre ; la déception ne germe pas dans le sol. C’est l’homme qui fait naître la déception, comme les aigles s’envolent vers les hauteurs”. Quel humanisme sain dans le sens de “Ne pas toujours chercher l’origine du mal en dehors de l’homme” !

- Livre des Psaumes. Ps. 35 (34) : 2. “Accuse, Yahvé, celui que j’accuse ; saisis celui que je traite.” Combien de fois une telle exclamation correspond-elle à des situations dans lesquelles on ne voit, en tant qu’accusateur, aucune défense émaner de ses semblables !

- Proverbes. 19 : 4. “Être riche fait augmenter le nombre d’amis, mais celui qui est pauvre perd toujours son (seul) ami”. Qui, au XXI^e siècle, oserait nier la dose de vérité de ce “proverbe” ?

- Ecclésiaste (Qohélet). 1 : 2vv. “Vanité des vanités ! Tout est vanité ! Quel profit l’homme tire-t-il de tout son labeur sous le soleil ? Une génération s’en va, une autre vient : seule la terre demeure. Le soleil se lève, le soleil se couche (...). Le vent poursuit inutilement ; il retourne à son propre tourbillon. (...)”. L’expérience amère du rythme répétitif de la vie avec l’impression ou plutôt la question “Où aller ?

- Livre de la Sagesse. 1 : 2. “Le Seigneur se laisse tracer par ceux qui ne le défient pas ; il se montre à ceux qui ne lui refusent pas leur foi.” Ce livre de sagesse se distingue par son expérience de Dieu.

- Ecclésiastique (Ben Sira). Un livre qui témoigne de la sagesse des ‘hasidim (‘pieux’) en Israël. 5, 11 : “Sois hâtif dans l’écoute, lent dans la réponse. 11, 6 : “ Souvent, les puissants sont brutalement humiliés, et les célèbres sont tombés au pouvoir des autres. 11, 19 : “ Le jour où ceux qui se disent : “Je suis arrivé, je peux maintenant vivre de mes biens”, ils ne savent pas combien de temps cela durera. Ils devront tout laisser aux autres et mourir. 27 : 1. “Beaucoup se comportent sans scrupules pour le profit ; celui qui veut s’enrichir agit comme un homme impitoyable. 34:5. “ 34 : 5. “ Divination, divination et songes : tout est vanité... à moins qu’ils ne soient envoyés comme des visiteurs du Seigneur.

35 : 12. “Le Seigneur est un juge qui ne connaît pas le respect des personnes”. Cette dernière expression est la forme consacrée du “politiquement correct”.

Conclusion.

Pourquoi nous attarder longuement sur ces échantillons de sagesse populaire biblique ? Pour vous donner une idée de ce qu’est cette sagesse populaire. Elle est l’une des réalisations du bon sens, même si elle ne coïncide pas avec lui. Elle montre le bon sens à l’œuvre au sein de l’humanité de tous les jours. Bien que les extraits ci-dessus trouvent leur origine dans le bon sens d’Israël, il est clair que leur vérité - leur “réalité” pour le dire à la manière hégélienne - est universelle, c’est-à-dire “commune” à tous les êtres humains. C’est la sagesse “commune”, le signe d’une compréhension commune.

Réflexion.

La logique traditionnelle appelle “réflexion” le fait que quelqu’un pense, c’est-à-dire qu’il se pense lui-même, que la pensée qu’il est et ce qu’il pense, est une pensée. - Dans ce contexte, il convient de mentionner la métaphysique de la lumière. Celle-ci met en avant ce qu’elle appelle “la lumière” qui, entre autres, rend possible notre conscience (connaissance) de tout ce qui est réel. Si l’on veut, c’est la condition de possibilité ou la raison de notre

conscience qui nous éclaire sur nous-mêmes et notre environnement. Les lois de l'identité appartiennent à cette lumière et en sont une formulation. Le fait que, par exemple, le principe d'identité puisse être proposé comme objet d'accord n'est possible que parce que ce principe est déjà donné d'avance avec cette lumière. Il en va de même pour l'axiome de la raison : il est donné avec la lumière et apparaît dans la conscience comme une proposition qui est généralement appliquée spontanément au départ. Les règles de base d'un système linguistique sont une autre partie de la lumière qui permet à un enfant qui a atteint l'âge de la discrétion ou de la raison d'appliquer les règles grammaticales du langage avec un haut degré de correction sans avoir jamais étudié la linguistique. En d'autres termes, notre réflexion est la lumière qui s'illumine et se révèle à travers la réflexion. La logique naturelle est baignée de cette lumière dont parle la métaphysique.

Ce chapitre résume : Le sens commun, l'esprit appartenant à tous, contient des vérités fondamentales qui continuent à résonner même dans la pensée scientifique. Il affirme que pour corriger le "sens intime" de Descartes, il existe aussi un "sens commun" : le monde extérieur et nos semblables.

Bien que l'esprit commun ne soit pas toujours précis dans son utilisation du langage, une grande partie de ce qui est caché mais reste caché est clarifiée par le contexte dans lequel il est dit. Réécrire un tel langage de manière logique signifie que l'imprécision du langage commun, ce qui était caché mais reste caché, est maintenant exprimé de manière explicite. Ce qui était pensé implicitement est maintenant exprimé explicitement.

Même les enfants sont capables de raisonnement logique dès leur plus jeune âge. La sagesse populaire montre la perspicacité de l'esprit commun. Les livres de sagesse biblique contiennent également beaucoup de sagesse populaire.

La métaphysique de la lumière pose une sorte d'intuition, une "lumière de l'esprit", comme étant primordiale. Cette lumière nous permet de connaître quelque chose comme la conscience. Les lois de l'identité, ainsi que la base d'un système de langage, appartiennent à cette lumière et en sont une formulation.

6. Faux raisonnements

6. 1. Le concept de “faux”.

Les erreurs de pensée conduisent à des raisonnements erronés. Pourtant, ces raisonnements erronés ont parfois l'apparence d'être réels. Les erreurs de pensée peuvent être intentionnelles ou involontaires. Il n'est pas toujours facile de les détecter.

Une erreur peut-être involontaire :

“Les expériences paranormales n'existent pas, car je n'en ai jamais eu”. Cette affirmation se fonde sur la prémisse supprimée et non prouvée que ce qui n'appartient pas au monde d'expérience du locuteur n'existe donc pas.

Nous réécrivons ce raisonnement sous forme syllogistique, de sorte que maintenant le non-dit est également exprimé. Comme déjà mentionné (5.3), les expressions linguistiques sont plus étendues, mais la logique appliquée est plus claire.

- Ce qui n'appartient pas à mon monde d'expérience n'existe pas.
- Les expériences paranormales ne font pas partie de mon monde d'expérience.
- Donc les expériences paranormales n'existent pas.

En tant que syllogisme, le raisonnement est concluant : à partir de la phrase prépositionnelle donnée, il se poursuit logiquement. La formulation conditionnelle le montre plus clairement :

- Si, ce qui ne fait pas partie de mon expérience, n'existe pas,
- et si les expériences paranormales ne font pas partie de mon expérience,
- alors les expériences paranormales n'existent pas.

Un faux pas peut-être intentionnel :

Prenons un exemple fictif et humoristique : Un revendeur de boissons alcoolisées déclare : “Dans un quart des accidents mortels, le conducteur avait bu de l'alcool, et dans trois quarts des accidents mortels, le conducteur avait pris du café. Vous êtes donc beaucoup plus en sécurité sur la route si vous buvez de l'alcool au lieu du café”.

La tromperie réside dans le fait que l'on compare des chiffres erronés - ceux des accidents - au lieu de ceux des consommateurs d'alcool et de café.

Précisons : Sur cent buveurs d'alcool, par exemple, dix peuvent être impliqués dans un accident de voiture mortel. Cent mille buveurs de café peuvent être impliqués dans un accident de voiture mortel. Il y a effectivement quarante accidents mortels, dont un quart est causé par des buveurs d'alcool, trois quarts par des buveurs de café.

Il s'agit toutefois de comparer le nombre de buveurs d'alcool impliqués dans un accident avec le nombre de buveurs de café impliqués dans un accident. En reprenant l'exemple ci-dessus, 10% (10 sur 100) des consommateurs d'alcool provoquent un accident mortel, alors que ce chiffre n'est que de 0,03% (30 sur 100 000) pour les buveurs de café. Et ces derniers chiffres ne permettent en aucun cas de conclure que vous êtes plus en sécurité sur la route avec de l'alcool qu'avec du café. C'est plutôt le contraire.

Paralogisme / Sophisme. Ch. Lahr, Cours, 607, n. 1, dit qu'un paralogisme est un sophisme inconscient et qu'un sophisme est un sophisme consciemment accompli. Ainsi le raisonnement concernant les expériences paranormales ci-dessus est un paralogisme, le raisonnement concernant les accidents de voiture est un sophisme. Lahr le mentionne dans une petite note de bas de page, mais étant donné le matérialisme qui a émergé depuis 1950, cette distinction devient très actuelle.

Selon la vision classique, la conscience et l'activité cérébrale sont effectivement liées, mais la conscience est un concept complètement différent et plus large que le "simple" sous-produit de l'activité de pensée exclusivement physique du cerveau. Certains points de vue matérialistes contemporains affirment que la conscience n'est qu'un "épiphénomène" ou un phénomène qui accompagne l'activité cérébrale. Dans ce cas, cependant, la distinction entre une erreur consciente ou inconsciente perd sa raison ou son fondement. La conscience, en tant que simple épiphénomène, n'exerce alors en effet aucune causalité à l'égard du comportement. Nous allons expliquer cela plus en détail.

La dissonance cognitive.

Une maquette en béton. Joseph a passé trois mois à construire une aile supplémentaire à sa maison. Selon les passants, elle est très laide. Mais à cause de la "dissonance cognitive" (c'est-à-dire ce qu'il se dit à lui-même), il croit que c'est très réussi. Daniel Dennett (1942/...) est un philosophe sceptique américain qui s'occupe de questions relatives à la conscience, à la philosophie de l'esprit et à l'intelligence artificielle. En Belgique, il est connu pour son ouvrage *Consciousness Explained*. Dennett et ses collègues penseurs affirment que nous sécrétions nos pensées "comme un escargot sa bave". Selon notre logique naturelle, il y a beaucoup plus de différences que de similitudes entre l'homme et l'escargot (pensée/excrétion de bave), mais Dennett et ses disciples voient exactement le contraire : pour eux, il y a beaucoup plus de similitudes que de différences. Et ce parce que, selon eux, la conscience ne fait qu'accompagner, elle ne cause pas. En même temps, un sophisme (conscient ou inconscient ; peu importe alors) n'est qu'une forme de traitement de l'information qui "ne colle pas" avec les données à traiter. La conscience accompagne ce traitement de l'information, mais c'est tout ce que cela signifie réellement.

Le détecteur de mensonges.

Le "mensonge" est défini depuis l'Antiquité comme "le fait de dire consciemment une contre-vérité". Celui qui ment, commet un faux pas, et un faux pas conscient en plus. Un détecteur de mensonges, tel qu'il est utilisé par exemple dans les milieux judiciaires (non sans contradiction), affirme que les changements dans le rythme de la respiration (dans la poitrine et l'abdomen), la transpiration et les changements dans le rythme de la pression sanguine dans les doigts trahissent la vente d'un mensonge conscient. La "croyance" en la valeur diagnostique du détecteur place la conscience au premier plan, non seulement comme un phénomène d'orientation, mais aussi comme une cause, qui entraîne des effets physiologiques. Ceux-ci sont matériellement testables. Car celui qui ne ment pas ne présente pas ces phénomènes d'accompagnement matériellement évaluables. Même si les travaux de rénovation de la maison de Jeff sont affreux pour tout le monde, ils restent beaux pour lui. Si nous le connectons au détecteur et lui demandons si sa maison est belle, sa réponse affirmative ne révélera pas un mensonge. Jeff est de bonne foi et ne sait rien de plus.

Nous nous référons à la dissonance cognitive et au détecteur de mensonges parce que c'est ainsi que la conscience se manifeste indéniablement tout en échouant théoriquement à atteindre son plein potentiel. Tous deux - la dissonance et le détecteur - montrent qu'il existe une distinction entre l'erreur inconsciente et l'"erreur" consciente. Toutes deux ont une conséquence et sont causales, mais d'une manière distincte.

Logique et moralité.

Traditionnellement, on distingue la "conscience erronée" de la "mauvaise conscience". La conscience erronée "pense bien" mais "ne sait pas mieux", tandis que la mauvaise

conscience “ne pense pas bien” et “sait mieux”. Nous pouvons voir l’analogie avec la paire “paralogisme” et “sophisme”. Une conscience erronée est un paralogisme en matière de conscience, et une mauvaise conscience est un sophisme en matière de conscience. Cependant, si l’on suppose que la conscience n’est qu’un épiphénomène, alors la distinction éthique entre une conscience erronée et une mauvaise conscience est également nulle et non avenue. Car la conscience, dans cette optique, n’est qu’un accompagnement, et non une cause.

La logique naturelle soutient l’axiome d’identité.

“Ce qui (ainsi) est, est (ainsi)”, non pas comme un “faire” (une “construction”) mais comme une “forma” (une “essence”). Elle n’est pas constructiviste mais essentialiste (comme on le dit aujourd’hui). Elle calcule avec la réalité rencontrée comme une donnée. L’exigence est que celui qui reconnaît le donné, l’accepte aussi honnêtement et avec le respect de tout ce qui est. Mais celui qui introduit l’honnêteté et le respect introduit la moralité. La conscience commence avec le donné et l’affirmation de celui-ci. Qu’il y ait “dissonance cognitive” et “mensonge” signifie seulement que l’affirmation de ce qui est, n’est pas une chose facile, entre autres à cause des situations et des passions. Mais alors agir logiquement est déjà minimalement et essentiellement une question de conscience, et agir consciencieusement est une question logique : seul le consciencieux agit logiquement, c’est-à-dire avec une raison ou un motif suffisant (ce qui actualise l’axiome de la raison), tandis que le sans scrupules n’a aucune raison suffisante pour justifier son comportement. Parce qu’entre le pur savoir que quelque chose est ou est comme ça, et le fait de s’y plonger et de reconnaître que c’est (comme ça), il y a parfois un abîme. L’abîme du mensonge conscient ou du refoulement inconscient et subconscient.

Cela suppose que ce qui est, est quelque part inviolable en tant que vérité. Il “peut” ne pas être violé, même en tant que vérité, bien qu’il “puisse” être violé par une conduite qui ne peut être expliquée.

6. 2 Ignoratio elenchi, un sophisme

La logique repose sur une structure de base (1.1), à savoir une tâche ($G \wedge A$) qui requiert une solution (S). “Ignoratio elenchi”, ignorance du donné, signifie que les arguments avancés ne se rapportent pas réellement à la proposition, que l’on raisonne en dehors du donné. Le donné et le demandé ne sont pas compris, on ignore ce qui est à prouver. On raisonne en dehors de ce qui est demandé. Ou, pour reprendre les mots de Saint Augustin : “Ils courent bien, mais en dehors de l’hippodrome”.

La caractéristique générale.

“Ignoratio elenchi” ne raisonne pas sur le A réel mais sur ce qui lui est semblable ou apparenté. Le raisonnement est donc purement associatif. Comme on l’a déjà dit avec le sens tropologique de la valeur (2.8), on a une association si, avec un a donné, on pense à un b donné ou si, avec le a donné, on ressent le b donné. Une mère peut éprouver une grande sympathie pour quelqu’un qui ressemble à son fils. Un amoureux peut chérir le foulard de sa bien-aimée en raison de son lien. Le foulard est lié et fait référence à la personne aimée. Il y a une sorte de transfert de sens, auquel la raison et le sentiment ne sont pas du tout indifférents.

Exemples :

- Afin de prouver que des jugements contradictoires ne peuvent pas être vrais en même temps, on argumente : “Les scientifiques et les croyants se combattent sans cesse, avec pour résultat que les uns et les autres essaient de rendre vraies des propositions contradictoires,

propositions qui ne peuvent pas être vraies en même temps”. On associe “contradiction”, ou “ne pas être d’accord” à “combat mutuel”.

- Ch. Lahr, *Cours*, 699, cite : quelqu’un est accusé de faux en écriture grave ; son défenseur prouve avec brio qu’il est un homme impeccable comme fils, mari et collègue. Ces qualités sont liées à l’accusé mais sont essentiellement indépendantes de l’accusation proprement dite. Au fait a, la falsification, le défenseur associe le fait b, les bonnes qualités de l’accusé. Celles-ci, cependant, n’ont aucun rapport avec le crime réel et ne sont donc pas pertinentes.

- Copi, - il a été professeur à l’Université de Hawaï - *Introduction à la logique*, New York / Londres, 1972-4, 85f, cite : quelqu’un est accusé d’être coupable de meurtre ; l’avocat de la partie adverse fait valoir qu’un meurtre récent dans la région est “une chose intolérable et terrible”. Il se piège lui-même dans l’association de similitude : les deux meurtres peuvent être si semblables ou sembler tels, mais cette similitude n’est pas une preuve de culpabilité dans le second cas.

- Copi cite un texte de *The Honolulu Advertiser* (22.11.1969, B-1). Kenneth Robinson, ministre britannique de la santé de l’époque, a déclaré devant le parlement britannique que la Scientologie (Note : fondée par Ron Hubbard (1911/1986)) était “potentiellement nuisible” et “une menace potentielle”. M. Elliot, le représentant local de l’Église de Scientologie à Honolulu, s’y est opposé : “J’ai bien peur que M. Robinson ait récemment reçu deux rétrogradations et que, de plus, au cours des dernières semaines, il ait été silencieusement renvoyé de l’administration Wilson (...)”. Tout d’abord, le scientologue utilise un “argumentum ad hominem”, c’est-à-dire un raisonnement qui exploite le point faible de son adversaire (voir 6.6.). Ensuite, il faut noter qu’à nouveau, le raisonnement est basé sur la simple cohérence : Les points faibles de Robinson sont bien sûr liés à lui mais sont clairement en dehors de “la question”, c’est-à-dire du DE, c’est-à-dire que le scientiste a dû prouver que la scientologie n’est pas “potentiellement nuisible” et ne constitue pas non plus une “menace potentielle”.

Conclusion.

Pour la énième fois, il apparaît que les relations de base de la logique naturelle, la ressemblance et la cohérence, jouent bien un rôle majeur en matière de raisonnement : raisonnement valide et... raisonnement invalide.

6. 3 Raisonnement circulaire

Petitio principii. Il s’agit d’une première forme de raisonnement circulaire. Une pétition de principe est un sophisme dans lequel ce qui doit être prouvé est déjà supposé être donné. La conclusion n’est alors essentiellement qu’une répétition de l’une des prépositions. Elle est déjà présente dans la phrase prépositive, de manière explicite ou plus cachée. Le schéma général du raisonnement circulaire peut être représenté par une sorte de variante de l’axiome d’identité et de raison de la logique : “C’est (ainsi), parce que (parce que) c’est (ainsi)”. Si le même terme est utilisé, le sophisme est évident. Par exemple Tous les clowns rient, donc tous les clowns rient.

Ou encore : “L’opium est un somnifère car il provoque le sommeil”. Il est un peu plus difficile de trouver le sophisme dans l’utilisation des synonymes : “L’opium est un sédatif parce qu’il provoque la somnolence”. Somnolence comme synonyme de “somnolence”. Des

sophismes similaires peuvent être trouvés dans les déclarations suivantes : “ Je ne suis pas un voleur, donc je ne l’ai pas emporté “ ; “ C’est moi qui donne les ordres ici, car je suis le patron “ ; “ Il dit la vérité, car il ne peut pas mentir “ ; “ Bien sûr que je veux le dire, car je ne veux pas le cacher “ ; “ L’âme ne meurt pas. Raison : elle est incorporelle”. L’“immatérialité” est déjà inhérente à l’âme. Une reformulation de cette manière permet de clarifier cela : “L’incorporel dans l’homme ne meurt pas. Raison : il est incorporel”. De même, un raisonnement circulaire se cache dans : “Les serpents venimeux sont utiles, car ils nous fournissent des antidotes aux morsures de serpent”.

Circulus vitiosus.

Un *circulus vitiosus* est également un argument circulaire et consiste en une double *petitio principii*. Il contient donc un double sophisme. On cherche à “prouver” deux jugements en présentant d’abord l’un comme prouvé, puis l’autre.

Ainsi : premièrement *petitio principii* : “L’âme ne meurt pas. Raison : elle est incorporelle”.

Et deuxièmement, *petitio principii* : “L’âme est incorporelle. Raison pour laquelle elle ne meurt pas.”

Dans la Bible, 2 Tim 3, 16, nous lisons : “Toute écriture est inspirée de Dieu.” Ici, il est tacitement ignoré que l’autorité du texte biblique est corroborée par le texte biblique lui-même. Or, cette autorité de la Bible était précisément ce qu’il fallait démontrer. Exprimé comme *circulus vitiosus* nous obtenons par exemple comme première *petitio principii* : “Toute Écriture est inspirée par Dieu, car la Bible est inspirée par Dieu”. Et comme seconde *petitio principii* : “La Bible est inspirée par Dieu, car chaque mot de l’Écriture est inspiré par Dieu”.

Nous rencontrons une histoire similaire dans la déclaration : “L’Église dit que ses déclarations sont infaillibles”. Réécrit comme *circulus vitiosus*, cela devient, par exemple, “L’Église est infaillible, parce que ses déclarations sont infaillibles”, et “Les déclarations de l’Église sont infaillibles, parce que l’Église est infaillible”. On trouve une histoire analogue dans : Allah dit : “dans le Coran, rien ne manque”.

Nous précisons que tout ceci ne signifie pas que l’immatérialité de l’âme, l’inspiration divine de la Bible ou du Coran, ou l’infaillibilité de l’Eglise sont remises en cause. Ce que nous avons voulu montrer, c’est que les affirmations susmentionnées sur ces sujets sont logiquement fausses.

On trouve aussi un *circulus vitiosus* dans : “Les scientifiques affirment qu’aucune radiation nocive n’a été détectée avec ces appareils. Ils sont donc parfaitement sûrs”. Ou encore : “La religion ne peut être démontrée scientifiquement. La religion est donc irréaliste”.

L’autorité de la science repose sur les axiomes ou présupposés de la science elle-même. La réalité au sens scientifique se limite facilement à ce qui peut être saisi par les sens, de préférence sous une forme exacte et expérimentale. Tout ce qui - si nécessaire grâce à toutes sortes d’appareils - n’est pas perceptible par les sens, n’est donc pas scientifique, mais n’est pas non plus inexistant. De nombreux scientifiques sont conscients de cette limite. Seule une forme idéologique de la science affirme que son champ d’activité coïncide avec l’ensemble de la réalité, et non avec une partie de celle-ci. L’affirmation ci-dessus, pour être logiquement

valide, peut être complétée et clarifiée comme suit : “Dans l’état actuel de la science et selon ses axiomatiques et méthodes, aucune radiation nocive n’a été détectée. Quant à savoir si elles sont totalement sûres, aucune déclaration absolument concluante ne peut toutefois être faite à ce sujet”. En outre, les axiomes de la science sont tels qu’ils se situent en dehors du domaine de la religion. Nous y reviendrons plus loin dans le texte.

Pour parler plus généralement du raisonnement circulaire : dans un certain nombre de cas, on s’appuie sur sa propre autorité pour faire une déclaration autoritaire à partir de là : “ Je sais, parce que je sais “, ou encore : “ C’est (ainsi) parce que c’est (ainsi) “. On raisonne à côté de ce qui est donné et demandé. L’esprit commun reconnaît le *circulus vitiosus*, par exemple dans des déclarations comme : “Il joue à la fois le juge et le bénéficiaire”.

Ou humoristique :

Article 1 : Le patron a toujours raison.

Article 2 : Si le patron n’a pas raison, l’article 1 entre automatiquement en vigueur.

“Ce qui est (ainsi) est, est (ainsi)”. Répétons l’axiome de base de la logique : “Ce qui est (ainsi), est (ainsi)”. Cet axiome d’identité n’est pas une répétition stupide : notre esprit, s’il est directement confronté à un G comme G et s’il affirme honnêtement ce qu’il comprend en la matière, est obligé en conscience de dire que ce qui est (ainsi), est (ainsi). Si ce n’est pas le cas, il traite malhonnêtement, parce qu’irréel, avec le G. “ Prouver “ une telle chose, c’est-à-dire la déduire de prépositions, est impossible car, pour “ prouver “ ces prépositions, il faut déjà le postulat d’identité. Cela revient également à un “*circulus vitiosus*”, un raisonnement circulaire injustifiable. La seule forme de “preuve” est l’évidence ou la clarté. Si une personne rationnelle, et non un préjugé ou un névrosé, est confrontée à quelque chose qui est (ainsi), il n’y a qu’une seule réaction responsable : affirmer que c’est (ainsi). Bien que non prouvable, l’axiome d’identité joue constamment un rôle.

Ignorer le schéma de base. Pour procéder logiquement, il faut respecter ou non le schéma de base “DO ^ DE - S”. La “*petitio principii*” (comme DO (*petitio*) le DE (*principii*) mis en premier) et le “*circulus vitiosus*” (raisonnement circulaire invalide) comme *doubled petitio principii* ignorent le schéma de base. Essayons d’expliquer cela plus en détail.

Définition. Selon R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique d’ épistémologie*, PUF. 1999, 22/ 52/ 238/ 481, il existe un argument de cercle si au moins un syntagme prépositionnel (DO) est le syntagme postpositionnel (DE). Ainsi, un argument de cercle est (1) un argument de cercle mais aussi (2) plus largement tout argument qui présente le *nazin* (S) comme une préposition (DO) de manière cachée.

Exemple d’affirmation circulaire : Nadeau cite à cet égard K. Popper (1902/1994 ; *Logik der Forschung* (1934)). Le texte revient à ce que l’on appelle depuis Sextus Empiricus le “*dialèlos tropos*” (littéralement : forme de raisonnement dans laquelle le G remplace le A).

Explicandum	(DE) : “Pourquoi la mer est-elle agitée ?”.
Explicans	(DO) : “En raison de la colère du dieu Neptune”.
	(DE : Quelles raisons empiriques avez-vous ?)
	“Comment sais-tu que Neptune est enragé ?”
	“Ne vois-tu pas que la mer est agitée ?

Et ce n'est pas toujours quand Neptune est furieux ?”

Note : Le raisonnement, que la religion grecque antique met en avant, est un raisonnement axiomatique : le croyant met simplement en avant le lien “ colère de Neptune (cause) / mer agitée (effet) “.

Définition comme raison : Ch. Lahr, *Cours*, 699. Un médecin déclare : “ Tout choléra est mortel “. Confronté à un choléra sans issue fatale, il déclare : “Ce n'est pas le choléra”. Mais c'est une question de définition. Il est possible de se mettre d'accord sur ce qui doit être classé comme choléra et ce qui ne doit pas l'être.

“Jusqu'à présent, tous les choléras sont mortels. Eh bien, voici un choléra non mortel. Donc une partie du choléra est non mortelle”.

Mais on peut aussi raisonner différemment : “Jusqu'à présent, tous les choléras sont mortels. Eh bien, voici un ‘choléra’ non mortel. Donc, ici, il n'y a pas de choléra”. Cette définition est celle du médecin. Dans ce cas, le A est une véritable définition du choléra en ce qui concerne son issue fatale. Le médecin suppose qu'il s'agit de G.

Le circulus vitiosus de Descartes.

R. Descartes est connu pour avoir recherché des certitudes méthodiques. Ainsi, on peut douter de tout, sauf du fait que l'on doute. Descartes l'a résumé dans son célèbre “Je pense, donc je suis”. Cependant, il partait du principe que le monde extérieur, tel qu'il le percevait par ses sens, existait bel et bien, “car Dieu ne peut le tromper”. A. Arnauld (1612/1694) dit de cela que Descartes commet un raisonnement circulaire. Arnauld déclare : “Ce que nous saisissons clairement et distinctement n'est vrai que si Dieu existe. Mais alors nous devons d'abord saisir clairement l'existence de Dieu. Mais alors il faut d'abord être sûr que tout ce que nous saisissons clairement est vrai”. (P.Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de langue philosophique*, PUF, 1969-2,87).

Formulation trompeuse.

Le raisonnement en cercle est encore plus difficile à comprendre lorsque le libellé devient beaucoup plus long. Copi. *Introduction to Logic*, New York / Londres, 972-4, 83, en donne un exemple. L'auteur cite R. Whately, *Elements of Logic*, Londres, 1862 : “Accorder à chaque homme une liberté de parole illimitée doit toujours être avantageux pour l'État, car il est très favorable aux intérêts de la communauté que chaque individu jouisse d'une liberté d'expression absolument illimitée de ce qu'il ressent”. Si l'on essaie de résumer l'essence de cette description plutôt extensive, on obtient quelque chose comme ceci : “Il est avantageux de pouvoir s'exprimer librement, car il est avantageux de pouvoir s'exprimer librement”. Dans cette formulation abrégée, on reconnaît immédiatement l'argument circulaire qui se répète au lieu de prouver. Une description ou une définition, même explicative, de ce que dit la phrase nazie à prouver, n'est pas encore une préface à cette phrase nazie !

Définition en guise de préface.

Eleanor Roosevelt (1884/1962) était Première Dame des États-Unis lorsque son mari Franklin Roosevelt était président. Dans son livre *You Learn by Living, Eleven Keys for a More Fulfilling Life* (New York, 1960, 30), elle raconte qu'enfant, elle était d'un tempérament insupportable et qu'elle a grandi avec la crainte de devenir un jour folle. Mais elle avait des rêves particuliers de l'avenir qui devinrent plus tard réalité. “Aujourd'hui, ‘le cas d'Eleanor’ finirait en psychothérapie. (...). On n'attacherait aucune valeur de vérité à ses rêves éveillés

et sa vocation ne serait pas impliquée. On y verrait “une fuite dans l’irréel”, à la limite de l’hallucination. Les médicaments réduiraient la gravité et la fréquence de ses visions. La médecine psychiatrique la traiterait comme une malade mentale, et irait jusqu’à prétendre que ce qu’elle a “éradiqué” chez Eléonore était bien une “maladie”. (J. Hillman, *Le code caché de votre destin*, Paris, 1999 (ou. : *The Soul’s Code*, New York, 1996), 33). Les axiomes (phrases prépositives) traitent les post-sentences comme des phrases prépositives.

6. 4. Critique concernant une “raison finale”.

Bibliograph. : E. Oger, *Revue de littérature (La rationalité, ses fondements et ses échantillons)*, in : Tijdschr. v. Filos. (Leuven) 54 (1992) : 1 (Mar.), 87/106. Ce long article sur la discussion concernant le reasonaxiom contient un texte sur H. Albert, *Traktat über kritische Vernunft* (1969) et id., *Die Wissenschaft und die Fehlbarkeit der Vernunft* (1982). Nous résumons.

1. La pensée critique : H. Albert (1921) est un “rationaliste critique”. Il partage la vision scientifique neutre des positivistes. Il s’en tient aux faits bruts, sans jugement de valeur à leur sujet, ainsi qu’à leur formulation théorique. Cette formulation est ensuite - de préférence - vérifiable physiquement, logiquement (logistiquement et/ou mathématiquement) par la communauté de recherche des scientifiques professionnels.

Note : Cette attitude date de I. Kant (1724 /1804) et surtout de sa *Kritik der reinen Vernunft* (1781-1). Kant oppose son attitude critique à ce qu’il appelle “l’attitude dogmatique”. Est ‘critique’ l’interprétation de la connaissance humaine qui, étant donné sa limitation par le temps et l’espace, rejette toute métaphysique (concernant l’âme, Dieu, etc.) comme étant pré rationnelle - ‘dogmatique’.

Dans un sens plus large, “critique” est l’attitude qui rejette “S (sujet) est P (dire)” comme “dogmatique” et le remplace par “Je pense que S, est P”. C’est ainsi que se lit mon opinion. (Ainsi S. Bachelard, *La logique de Hegel*). En bref : au lieu de certitudes, ce sont des opinions.

Note : Ce qui est frappant, c’est que si l’on demande aux personnes “critiques” “Qu’est-ce qui est critique ?”, elles répondent “Ce qui n’est pas (plus) dogmatique”. Si on leur demande dans une situation différente “Qu’est-ce qui est dogmatique ?”, la réponse est “Ce qui n’est pas (encore) critique”.

Albert est en effet un rationaliste critique. Mais une correction s’impose ici aussi : il concilie l’attitude neutre, le détachement de la vie pratique par rapport à la réalité, caractéristique du positiviste scientifique froid (qui ne reconnaît que des “faits positifs”), assez paradoxalement avec l’engagement profond envers des valeurs, envers un certain dessein - appelez-le, par exemple, un idéal de vie, caractéristique de l’existentialiste (qui se sait profondément impliqué dans l’existence en tant qu’individu).

Note - Le couple de base de la vie existentielle, qui trouve son origine chez l’écrivain danois Sören Kierkegaard (1813 / 1855), est “jeté / projet”. Nous sommes tous, en tant qu’êtres humains, “jetés” sur cette terre, mais de telle manière que nous pouvons interpréter librement ce “jeté” et faire de notre vie un dessein - appelez-le une pensée pour laquelle on vit et on s’engage.

2. La pensée dogmatique. Selon Albert, cette attitude est inhérente aux formes établies et traditionnelles de la religion, de la moralité et de la politique ; en d'autres termes, elle est inhérente à notre culture. Albert définit le terme "dogmatique" comme "réticent à tout ce qui est critique à l'égard de la recherche". Il explique. On appelle "dogmatique" toute personne qui veut un fort degré de certitude afin d'en vivre. Et on n'est certain que si l'on a "une raison finale", c'est-à-dire une raison ou un motif décisif. Cela signifie bien sûr que quelque part émerge une vérité qui peut servir de présupposé absolu à tous les lendemains que la vie, y compris la vie théorique, englobe.

La justification de la dernière raison. Albert la voit sous la forme d'un trilemme : d'abord, un regressum ad infinitum, qui équivaut à une preuve impraticable, puis un circulus vitiosus ou preuve nulle, et enfin on peut aussi omettre une préposition, ce qui équivaut à une preuve "dogmatique".

1. Regressus in infinitum.

La dernière raison est prouvée comme une dérivation d'une préposition qui est elle-même dérivable d'une série sans fin de prépositions.

- La toute dernière raison est bien sûr l'axiome de la raison elle-même, à savoir : "Tout ce qui est a une raison suffisante en soi ou hors de soi ou les deux" ; comme le dit J. Derrida (1930/2004), philosophe français, fondateur du déconstructionisme, entre autres, cet axiome est commun à toutes nos universités. Mais si l'on parle de raison finale, c'est qu'il s'agit de l'interprétation du tout dernier axiome, qui est censé servir de piédestal à nos projets de vie, de "justification", c'est-à-dire de justification totalement rationnelle.

Une application.

Quelqu'un s'engage pour les pauvres. Lorsque cette personne veut faire une petite justification, elle doit se poser la question : "Sur la base de quoi effectivement je m'engage pour les pauvres ?". L'interprétation est claire : "Tout ce que je fais comme engagement pour les pauvres, a en lui ou en dehors de lui ou les deux une raison suffisante." Cette raison suffisante est la "raison finale" comme motif d'action de ma conduite.

Discussion.

Karl Popper identifie l'axiome de la raison comme une forme de foi ; Karl Otto Apel y voit une condition de la communication pragmatique ; Jacques Derrida pense qu'il n'a pas de "fondement" mais repose sur un "abîme". Voilà pour le tout dernier fondement.

Au sens large, la "régression" est le retour, le retour d'une dernière phrase ou conclusion à partir d'une prévision ou d'une raison suffisante. - Appliqué - par exemple : "J'ai la ferme intention d'aider les pauvres grâce à l'aumône et surtout aux réformes structurelles sur l'économie. "

Un psychanalyste ami se pencherait sur la question et essaierait par exemple de découvrir les tendances inconscientes afin de justifier la raison "finale" de "se sentir bien". À sa manière, car alors la question se pose : "Quelle est la validité de ce raisonnement psychanalytique qui remonte (regressus) d'un "bon sentiment" jusqu'aux profondeurs de l'âme ? De là, à son tour, peut être recherchée la justification qui est un retour à la " dernière " raison de toute cette affaire appelée psychanalyse. "In infinitum" signifie que l'on peut ainsi se rabattre sur les raisons ou motifs des raisons ou motifs "sans fin". - Dès la phrase suivante - pour le dire logiquement - "J'ai beaucoup d'envie..." On peut ainsi tracer un nombre infini de prépositions comme raisons ou motifs. - Albert trouve cette méthode inapplicable car elle

ne se termine jamais. Sans fondement. Un fondement impraticable. Selon Aristote, pas de preuve.

2. *Circulus vitiosus* - Un cercle (raisonnement) invalide ou irresponsable. - I. Kant définit un cercle vicieux comme suit : 1. on veut prouver quelque chose, le “justifier”, 2. pour le prouver, on part de ce qui doit être prouvé. - Donc concrètement : “J’ai très envie d’aider les pauvres. Parce que cela me fait du bien”. Avec de bonnes raisons. Un tel raisonnement circulaire est une application de ce qu’Aristote appelle “husteron proteron” (ce qui vient après vient d’abord). Une *petitio principii* : la phrase prépositionnelle qui doit encore être prouvée est considérée comme acquise. Une double *petitio principii* est un *circulus vitiosus*. Ainsi (Première *petitio principii*) “L’âme ne meurt pas. Raison : elle est incorporelle”. (Seconde *petitio principii*) “L’âme est incorporelle. Raison : elle ne meurt pas”. Oger appelle un tel raisonnement un “fondement zéro”.

3. *L’abandon d’une préposition*. - La raison finale n’est plus déduite par le raisonnement à partir d’un repli sans fin sur des prépositions ou d’une préposition à prouver, mais elle repose sur la perception et l’expérience. On “voit simplement la raison finale directement et intuitivement”. Selon Albert, il s’agit d’une “preuve arbitraire”, voire d’un “dogmatisme”.

Conclusion : - Puisque dans le sens rationaliste critique un dernier (et même tout dernier, axiomatique) fondement est impraticable, il reste la solution “existentielle” : “Aller de l’avant avec des certitudes simplement provisoires, ni dernières ni très dernières”. Vivre - avec engagement - avec une raison provisoire.

Note - Il est clair que cette façon d’agir rationnellement ou existentiellement est celle de la plupart des personnes. C’est pourquoi nous nous sommes attardés un peu plus longuement sur la théorie rationaliste critique d’Albert. Cependant, l’axiome demeure : “Seulement s’il y a une raison suffisante, alors tout est rationnel”. Cet axiome est ouvert à de nombreuses interprétations valides et, surtout, semi-valides ou totalement invalides. On pourrait appeler cela de l’“irrationalisme”.

Ces “fondements”, “justifications”, “justifications” - ou quel que soit le nom que l’on donne à la recherche d’une raison d’être - s’inscrivent ou non dans le cadre de la primauté du raisonnement qui prévaut depuis la Grèce antique et de manière encore plus insistante depuis Kant. Si le raisonnement domine la vie, il semble la miner, et ce lorsqu’il s’agit des raisons de la vie. La pensée postmoderne souffre beaucoup du fait que les certitudes inconsidérées de la vie, inhérentes à la pensée moderne, sont à leur tour soumises à la “critique” (la critique postmoderne donc) comme “dogmatiques”. La vie postmoderne consiste à vivre pour l’instant de manière responsable, sans raison ou fondement ultime, et donc, rationnellement parlant, à vivre sur le sol d’un “abîme” !

6.5 Paradoxe

Un paradoxe (Gr. Para = contre, doxos = opinion) est une affirmation qui va à l’encontre de l’opinion établie. Elle semble exprimer une situation apparemment contradictoire et va à l’encontre de notre sens de la logique, de nos attentes ou de notre intuition. Apparemment, car la contradiction supposée est souvent fondée sur un sophisme ou un raisonnement incorrect. Si l’on s’y attarde, une telle affirmation paradoxale révèle les points faibles d’un raisonnement. Un tel paradoxe oblige à réfléchir, à trouver l’erreur.

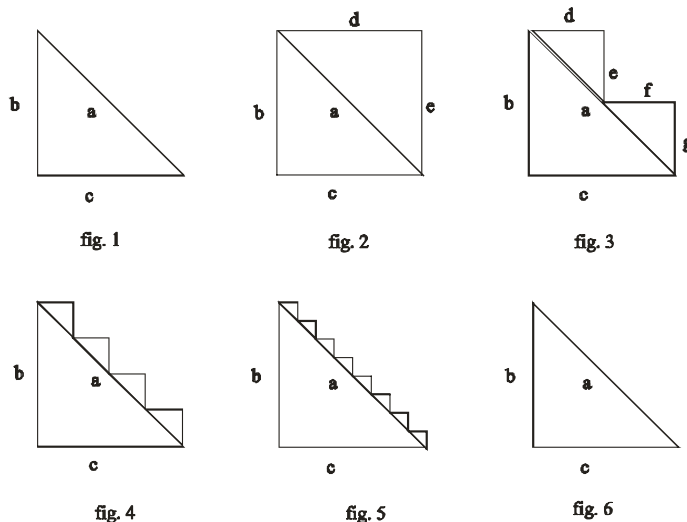
Ainsi : “Un homme n’est pas un homme” : l’homme solitaire livré à lui-même ne peut développer sa pleine nature humaine. Ou encore : “Une fois n’est pas coutume” : Un seul acte ne fait pas une habitude.

Dans “*La société ouverte et ses ennemis*”, Popper a parlé du paradoxe de la tolérance - en ce sens que la tolérance sans restriction conduit, par sa nature même, à la disparition de cette même tolérance. En d’autres termes, si l’on agit avec tolérance envers ceux qui font preuve d’intolérance - en d’autres termes, si l’on ne souhaite pas défendre une société tolérante contre leurs attaques - alors les partisans de la tolérance, et avec eux la tolérance elle-même, périront. Cela ne signifie pas que les théories défendant l’intolérance ne devraient jamais être discutées : tant qu’il est encore possible de combattre de telles théories avec des arguments rationnels, et de les maintenir dans les limites avec l’aide de l’opinion publique, il serait irresponsable de les interdire. Mais on devrait revendiquer le droit de les interdire si nécessaire, même par la force. En effet, on peut imaginer que les partisans de ces théories refusent de les discuter et apprennent à leurs adeptes à opposer aux arguments rationnels les poings ou les armes. “Au nom de la tolérance, nous devrions dans ce cas revendiquer le droit de ne pas tolérer l’intolérance”. Ainsi s’exprime littéralement K. Popper.

La Bible. Matthieu 16, 23/28 exprime également un paradoxe : “Car celui qui veut sauver sa vie la perdra. Celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera”. Une déclaration apparemment contradictoire de Jésus. Cependant, le mot “vie” est utilisé dans deux sens différents : une vie terrestre et une vie céleste. Traduction libre : Celui qui cherche le salut exclusivement dans la vie terrestre perdra la vie céleste. Celui qui met sa vie terrestre au service de la vie céleste, gagnera cette vie céleste.

Nous devrions également nous rappeler ce que l’on appelle l’effet Matthieu (Mt. 15:12) : “Celui qui a, on lui donnera et il aura l’abondance. Mais celui qui n’a pas sera privé de ce qu’il a”. Il s’agit d’une sorte de jugement divin : ceux qui ont une interprétation correcte du message de Jésus parviendront à une compréhension plus riche, mais ceux qui interprètent mal, voire mal, ses paroles aboutiront à une erreur de calcul tragique. Avec un certain humour, le commun des mortels parle d’un effet Mattheus, lorsque les riches peuvent faire en sorte que la plus grande charge fiscale ne retombe pas sur eux, mais sur des personnes beaucoup plus pauvres.

Le théorème de Pythagore. Examinons un exemple de paradoxe géométrique lié au célèbre théorème de Pythagore. Dans un triangle rectangle, le carré de l’hypoténuse est égal à la somme des carrés des côtés rectangulaires. Ainsi $a^2 = b^2 + c^2$ (fig 1.) Un exemple de nombre donne par exemple : $a = 5, b = 4, c = 3$. On obtient : $5^2 = 4^2 + 3^2$ ou $25 = 16 + 9$.



Pour clarifier le paradoxe, allons un peu plus loin. Nous voyons que dans la figure 2, le côté d est égal au côté c, et le côté e au côté b. Donc $d + e = b + c$. Dans la figure 3, la somme des côtés d + f est égale à c, $e + g$ à b. Donc les côtés d + e + f + g sont aussi longs que les côtés b + c. Dans les figures suivantes, ces “triangles inversés”, ces “étapes” peuvent être réduits encore et encore (figures 4 et 5). La somme de tous les segments de droite horizontaux sera toujours égale au côté c, la somme de tous les segments de droite verticaux au côté b. Les morceaux horizontaux et verticaux ensemble sont toujours égaux à b + c. On peut continuer à réduire ces triangles jusqu’à ce qu’ils deviennent si petits dans leur limite qu’ils semblent coïncider avec l’hypoténuse a du triangle abc dans la fig. 6. On peut éventuellement en déduire que $a = b + c$, ce qui, dans notre exemple numérique, donne $5 = 4 + 3$. Or, ce résultat est l’inverse du théorème de Pythagore et de l’exemple $5^2 = 4^2 + 3^2$. D’où l’apparente contradiction.

La solution du paradoxe réside dans le fait que la ligne d’escalier, somme des segments de droite horizontaux et verticaux, existera toujours. Même si elle devenait trop petite pour être perçue par l’œil, elle ne pourra jamais être réduite à l’hypoténuse elle-même. Dans les figures 2 à 6, la longueur de la ligne d’escalier reste toujours constante, quel que soit le nombre de marches. Par conséquent, elle ne peut jamais coïncider avec l’hypoténuse a.

Le paradoxe d’Olbers.

Dans la cosmologie scientifique, on connaissait une contradiction apparente du nom de paradoxe d’Olbers. H. Olbers (1758/1840), astronome, a essayé de calculer la quantité totale de lumière qui nous parvient des étoiles, en se basant sur leur luminosité, leur nombre et leur distance à la terre. Après une longue réflexion, il est arrivé à la conclusion surprenante qu’il y a tellement de lumière dans l’univers que la terre doit être aussi bien éclairée la nuit que le jour. Paradoxalement, les faits montrent exactement le contraire.

Olbers avait donc fait une erreur quelque part. Il supposait que les nébuleuses situées entre les étoiles absorbaient beaucoup de lumière et que cela expliquait l’obscurité de la nuit. Or, les nébuleuses qui reçoivent de la lumière pendant trop longtemps commencent également à s’éclairer et à émettre à leur tour la lumière reçue. Elles ne peuvent donc pas être responsables de l’obscurité nocturne. La solution à ce problème a pris du temps. Ce n’est qu’à la fin du 19e siècle que des calculs ont été refaits, qui ont permis de mettre en évidence toute

la lumière présente dans l'univers. Mais à cette époque, le paradoxe d'Olbers était déjà oublié depuis longtemps. Dommage, car si les gens y avaient pensé, la découverte que l'univers se dilate à une très grande vitesse n'aurait pas été aussi surprenante. Ce n'est qu'une centaine d'années plus tard, en 1924, que l'expansion de l'univers a été démontrée expérimentalement par E. Hubble. Et ce n'est qu'à ce moment-là que les gens ont réalisé qu'elle contenait la solution au paradoxe d'Olbers. Il fait en effet sombre la nuit parce que l'univers est en expansion, de sorte que les photons, les particules de lumière émises, répartis sur un intervalle de temps plus grand, atteignent la terre.

De *courtes déclarations paradoxales*. La langue elle-même donne de nombreux exemples d'énoncés paradoxaux. Par exemple : "Tout ce que j'écris ou dis ici est faux". On connaît aussi le paradoxe du coiffeur qui dit : "Je ne rase que ceux qui ne se rasent pas. Et seulement ceux-là". Ainsi, s'il ne se rase pas lui-même, il doit, selon sa déclaration, se raser lui-même. Mais s'il se rase ensuite, il ne satisfait plus à son affirmation.

Célèbre est aussi le paradoxe du menteur. Il a été mentionné pour la première fois dans une lettre à Titus, (39/81) empereur romain, où un certain Epiménide est cité. On y lit (bien qu'Epiménide ne l'ait jamais dit ou voulu ainsi) : Le Crétois Epiménide dit : "Tous les Crétois mentent toujours". Si un Crétois dit qu'il ment, dit-il la vérité ou non ? On peut continuer à en discuter. Un problème analogue existe dans la déclaration humoristique : "Je ne bois pas, je ne fume pas, et je ne marche pas derrière les femmes. Je mens seulement beaucoup".

Nous verrons plus loin dans le texte (2.1.5.) que de telles déclarations paradoxales ne sont possibles que parce que (ou parce que) différents niveaux de langage sémantique sont mélangés.

6.6 Le paradoxe comme réflexion ultérieure invraisemblable

Bibliographie : M. Meyer, Paradoxe et problème, in : Sciences et Avenir (Les grands paradoxes de la science (Paris) 135 (2003 : juin / juill.), 19. Il existe plusieurs définitions du terme " paradoxe " mais celle de Meyer est particulièrement éclairante. Nous donnons à nouveau.

Paradoxe. L'une des définitions traditionnelles est la suivante : "Un sophisme, s'il est apparemment logiquement valide mais va à l'encontre d'une affirmation établie, est un paradoxe". Que l'affirmation établie soit une opinion circulante ou la thèse de scientifiques ou de philosophes, est d'une importance secondaire car l'essentiel est qu'elle soit en contradiction avec une opinion établie. Dans cette optique, Meyer compare le paradoxe à d'autres énoncés traités en logique.

Philosophie éléatique. Les paradoxes de Zénon (-426/-491) d'Élée (Italie du Sud) sont bien connus. Il était l'élève de Parménide d'Élée (-544/-450), fondateur de la philosophie éléatique, l'une des écoles de pensée des présocratiques, les philosophes qui ont précédé Socrate et son époque.

De Parménide, nous connaissons l'affirmation suivante : "Pour l'(être) pensant et l'être sont la même chose". Il affirme que l'esprit pensant réalise effectivement " l'être ". Selon lui, "l'esprit" et "l'être" vont de pair, tout comme l'œil et les choses visibles vont de pair. De même que l'œil perçoit la réalité des choses visibles et ne peut pas voir ce qui n'est pas là, Parménide affirme que l'esprit pensant, d'une manière ou d'une autre, atteint toujours la

réalité. Pour Parménide, ce qui ne représente pas d'une manière ou d'une autre la réalité ne peut tout simplement pas être pensé. La pensée est comme un organe des sens qui sonde ce monde invisible. Selon une tradition ancienne, la compréhension d'une chose, sous quelque forme que ce soit, n'est possible que parce que ce qui est égal connaît l'égal. Ainsi, pour Parménide aussi, "l'esprit" et "l'être" sont identiques.

Il a dit : "L'être est, non - l'être n'est pas". Ou encore : "C'est une nécessité de dire et de penser que l'être est". Il a ainsi formulé à sa manière le principe d'identité, axiome fondamental de l'ontologie et de la logique : "ce qui est, est" et est ainsi considéré comme le fondateur de l'ontologie ou de la théorie de l'être. Son affirmation peut sembler banale, mais, ne l'oublions pas, il ne s'agit pas du concept usé et quotidien de l'être, mais de la réalité telle qu'elle est "kath heauto", "en soi", et non selon nous ou selon quelque chose d'autre. Pour Parménide, la réalité est indépendante des identifications individuelles ou de groupe. Nos sens peuvent nous tromper. Mais notre "vision de l'être", notre intelligence, notre raison et notre esprit ne le peuvent pas. Du moins pas si l'on travaille méthodiquement. En d'autres termes : c'est l'objet qui décide, pas le sujet.

L'onologue "voit", "pense" l'être en tant qu'être, tel qu'il est réellement. Il révèle, il fait sortir l'être de sa dissimulation. "Ce qui se montre déjà (ainsi), se montre (ainsi)". Les sens ne saisissent que le non-être ou l'apparence, mais l'esprit saisit, de manière fiable, l'être réel. Parménide est le premier penseur purement abstrait à introduire la "vérité" transcendantale comme concept de base. Il comprend l'"être" comme infini, désordonné et impérissable. Il le fait cependant d'une manière si stricte que la finitude manifeste, la naissance et la disparition, que nous donne la fusis, la nature, deviennent de simples semblants. Parménide "identifie" cette réalité transcendantale comme singulière et immobile. Ceci est en opposition directe avec l'opinion des Milésiens, qui soutenaient que la réalité était multiple et mobile.

Toi non plus, et moi non plus.

Zénon d'Élée (+/- -500) a défendu son maître Parménide au moyen de recherches fondamentales. Les opposants proposaient que l'être (=la réalité) était une multiplicité quelque part ; les Eléates qu'il était une unité quelque part, mais Zénon pensait que les opposants, comme son maître, ne pouvaient pas fournir de preuve décisive de ce qu'ils prétendaient. Avec le temps, cela a donné lieu à ce que l'on appelle l'"éristique" : Vous, les opposants, donnez des arguments, mais ils ne sont pas décisifs. Moi, l'orateur, je donne aussi des arguments, mais ils ne sont pas non plus décisifs. "Ni vous, ni moi, ne prouvons jusqu'à une conclusion logique stricte ce que vous prétendez". Donc les deux propositions (opinions) sont provisoirement indécidables quant à leur vérité absolue. Conséquence : seules les phrases restrictives reflètent objectivement la vérité. Élaborant l'esprit logiquement strict de son maître, Zénon conçoit des raisonnements qui doivent prouver le caractère apparent du mouvement, le surgissement, la disparition et le développement entre les deux. Aristote résume les "paradoxes" de Zénon (d'autres les appellent "sophismes" ou sophismes) par la phrase : "Si toi, qui t'opposes à mon maître Parménide d'Élée, tu affirmes ceci, il s'ensuit que ce que tu réfutes en découle".

Achilleus et la tortue.

C'est dans ce contexte que se situe la thèse de Zénon, selon laquelle, entre autres, le rapide Achilleus ne parviendra jamais à dépasser la tortue. Le raisonnement de Zénon est le suivant : au départ, la tortue a une avance bien définie. Quand Achilleus l'a rattrapée, la tortue a un peu avancé. Achilleus devra à nouveau rattraper la tortue. Mais alors la tortue a encore avancé. Achilleus devra donc la rattraper à nouveau. Et cela continue encore et encore. Si l'on

raisonne strictement, il y aura toujours un peu de retard à rattraper, et Achilleus ne rattrapera jamais la tortue. Les faits, pourtant, montrent clairement que la tortue est dépassée. D'où le paradoxe.

Tout au long de l'histoire, les penseurs se sont creusé les méninges sur ce paradoxe. Cela peut sembler étrange aujourd'hui. Ce n'est qu'au 17^e siècle que les mathématiques ont progressé au point que le paradoxe de Zénon a pu être résolu après le développement du calcul différentiel.

Si la tortue a une avance de 100 mètres, par exemple, on peut prouver mathématiquement et expérimentalement qu'Achilleus dépasse la tortue après une distance de $1000/9$ mètres.

Derrière les raisonnements de Zénon - il y en a d'autres : tous sont contre la multiplicité et contre le mouvement - il y a une preuve par l'absurde : (i) si les choses sont soit nombreuses soit en mouvement, (ii) elles impliquent des déductions contradictoires ou des incongruités, (iii) ce qui prouve que la préposition ("si") est intenable.

Les deux positions n'ont rien à se reprocher l'une à l'autre. Ce qui implique que Zénon lui-même était convaincu de l'absurdité du point de départ de Parménide. Il voulait seulement prouver - comme Aristote le dira plus tard - que ses adversaires défendaient également des positions tout aussi absurdes.

Si la décision est comparée à l'expérience réelle, qui montre à maintes reprises qu'Achilleus rattrape la tortue, alors cette décision est "paradoxale", en contradiction avec les faits indéniables. La définition de Meyer est immédiatement pertinente.

Autres axiomes.

L'espace réel est régi par d'autres présuppositions que l'espace fictif présupposé par Zénon. Meyer : dans le langage de K. Popper (1902/1994), l'espace réel réfute (falsifie) l'espace tel que Zénon le concevait. Ou, dans le langage de Th. Kuhn (1922/1996), Zénon devrait introduire un autre "paradigme" (ensemble de présuppositions ou de prépositions). Car "si Zénon prétend cela, il s'ensuit que les faits le réfutent".

Dilemme.

Un dilemme ("soit, soit") se présente. Séparément, les dernières phrases zénoniques et factices "Achilleus ne rattrape jamais la tortue" et "Achilleus rattrape la tortue" peuvent exister, mais ensemble elles sont inexistantes car contradictoires.

Raisonnement circulaire.

Le "circulus vitiosus" place le A en premier comme s'il s'agissait du G et poursuit le raisonnement. Le raisonnement paradoxal expose cela en articulant clairement le dilemme. Zénon pose comme G que l'intervalle est infiniment divisible en deux moitiés et poursuit son raisonnement. Mais cela s'avère être précisément la question. Les faits, après tout, sont en contradiction flagrante avec la dernière phrase de Zénon (conclusion) qui compromet les phrases prépositives dont elle découle.

Un modèle.

Meyer introduit une comparaison. Supposons que l'on pose à quelqu'un la question : "Pour quelle raison avez-vous tué votre femme ? ", alors qu'il n'est même pas donné qu'il ait tué sa femme. C'est un raisonnement détourné que le A comme déjà G présuppose. Zénon

déduit des présupposés (prépositions, axiomes) qu'il avance comme G là où ils sont encore A.

Meyer. Un paradoxe est une question qui prétend être une réponse et qui implique de saper les prépositions qui mènent logiquement à l'après paradoxe. Ceci explique le titre de l'article : "Paradoxe et problème".

6. 7. Argumentum ad hominem

Bibliograph. : I. Copi, *Introduction à la logique*, New York/Londres, 74/76. Littéralement : "Argument contre l'homme libéré". Définition : l'adversaire prétend quelque chose mais exhibe certaines circonstances par lesquelles on le prend. Prendre quelqu'un par ses faiblesses !

- 1. circonstance qui n'a de rapport avec l'affirmation que par l'intermédiaire de la personne. La philosophie de Francis Bacon (1561/1626) est remise en cause car il a été privé de sa chancellerie en raison d'un comportement frauduleux. Il est l'auteur du *Novum organum scientiarum* (1620), connu pour avoir mis l'accent sur la méthode inductive basée sur l'observation et l'expérimentation. Il anticipe ainsi le développement ultérieur des sciences. Mais cela n'a rien à voir avec son comportement douteux dont le reproche n'est logiquement pas pertinent : c'est à côté du G et de la

A mais n'est lié à ce dernier que par la personne de Bacon.

- 2. circonstance qui a trait à la personne via l'affirmation mais qui affecte son affirmation. L'adversaire qui affirme quelque chose, est pris par son comportement qui n'est pas en accord avec son affirmation, par exemple : "Écoutez mes paroles mais ne voyez pas mes actes". Par le détour d'une circonstance, on atteint le G et le A. Quelqu'un parle en bien de la Bible et de ses axiomes, au lieu de s'attaquer directement à ces axiomes (le G et le A réels), on les compare au comportement réel de l'adversaire, où il apparaît que lui-même ne les met pas en pratique. Cependant, ce comportement est indirectement lié à ses affirmations d'un point de vue logique. Argumentum ab absurdo. Preuve par l'absurde (la contradiction entre les affirmations et la praxis dans ce cas). "Si toi, croyant de la bible, tu l'affirmes, il s'ensuit ce que tu réfutes." Logiquement il y a validité dans la mesure où les assertions (axiomes de vie) et le comportement ne peuvent être contradictoires.

- 3) Circonstance qui a quelque chose à voir avec la personne qui a l'affirmation comme "rationalisation".

Une personne en hypnose reçoit une suggestion à terme, c'est-à-dire une mission à réaliser après le réveil et pendant un certain nombre d'heures, de jours, de semaines par la suite. Lorsque le moment est venu de l'exécuter, la personne devient nerveuse et a une "attaque soudaine". Si l'ordre n'est pas trop en contradiction avec les axiomes de sa vie, il exécutera l'ordre post hypnotique avec une forte envie. Si on lui demande pour quelle raison il agit ainsi, il va "rationaliser" son comportement, c'est-à-dire donner une explication "rationnelle", du moins c'est ce qu'il croit. La raison est telle qu'il semble agir "de sa propre initiative". Confrontée aux faits constatés qui prouvent son hypnose et le terme suggestion qu'elle contient, la personne découvrira la vraie raison ! On le prend par son point faible, à savoir son hypnotisme "oublié" qui contredit sa prétention à agir "de sa propre initiative".

Remarques :

On peut se demander quelle est la dose de nos déclarations que nous prononçons sans avoir conscience de leur véritable “raison” à ce moment-là. En psychologie, par exemple, on parle de “transfert” : l’attitude que l’on adopte à l’égard d’un autre être humain est transférée - qu’il y ait ou non une réelle ressemblance ou un lien - à un autre être humain. Quelqu’un a eu un jour une confrontation ironique avec un écologiste sans pouvoir vraiment se défendre, et dans la foulée, il transfère son sentiment “ironique” à tous les verts ! Ce faisant, il prend ensuite un adversaire vert non pas par ses affirmations mais par son appartenance à un parti pour tenter de réfuter ses affirmations. La véritable “raison” peut nous échapper dans un tel comportement “transféré” et confondre nos facultés logiques. Dans le cas de l’argumentum ad hominem, il ne faut jamais oublier cet aspect, c’est-à-dire que celui qui l’utilise peut lui-même être pris par son “point faible” lorsqu’il prend quelqu’un par son “point faible”. Conclusion:- En prêtant attention à la (vraie ou fausse) similitude et à la cohérence, on peut éviter les erreurs de raisonnement et mettre à nu les (vraies ou fausses) G et A.

Logique - notamment en tant que théorie de l’ordre 6. 8. Termes de connexion

- noter des termes tels que “ et “, “ ou “, “ pas “, “ tous / certains “, “ sont “ et autres. Avec K. Döhmman, *Die sprachliche Darstellung logischer Funktoren*, in : A. Menne / G. Frey, *Logik und Sprache*, Berne / Munich, 1974, 38ff, nous nous attardons sur “ et “ et “ ou “.

1. Conjonction (“et”).

“Quelque chose et quelque chose d’autre”. “L’un et l’autre”. “Non seulement l’un mais aussi l’autre”. “Les deux : à la fois l’un et l’autre”. Présent dans le langage familier :

“Sois un homme et on t’apprécie”. En réalité, cette phrase recouvre une raison (“Sois un homme”) et l’inférence (“et on t’apprécie”). “Il y a du tonnerre et des éclairs”. En réalité, le “et” interprète la connexion physique entre les deux phénomènes. On voit que le ‘et’ peut stocker une multitude de relations (identités partielles).

2.1. Disjonction (“ou”).

Dans les textes logistiques représentés par “ et / ou “. “Ceci ou cela, mais au moins l’un des deux”. Un extorqueur avec le revolver menaçant à deux victimes :

“Ou tu ou tu (mais au moins l’un des deux) !”. Dans un autre cas, “Ton argent ou ta vie (au moins l’un des deux) !”. “Ou” signifie ici : “Si tu ne paies pas de ton argent, alors tu paies de ta vie !”. “(De tes billes) donne-moi sept ou huit (au moins une des deux)”. Un peu plus savant : “(De tes billes) donne-moi sept ou huit (respectivement)”. Le terme “resp.” signifie “respectivement” qui exprime une disjonction. Une variante : “(De vos billes) donnez-moi sept ou plutôt huit”. Cette disjonction recouvre une préférence pour le second terme.

2.2. Exclusion (“ou”).

“(Demande de moi) ma montre ou mon téléphone portable mais au maximum l’un des deux”. Plus compliqué : “(exigez de moi) soit ma montre, soit mon téléphone portable, soit aucun des deux mais en aucun cas les deux en même temps !”. A un gardien : “Soit vous étiez à votre poste cette nuit, soit vous ne l’étiez pas (mais en aucun cas les deux en même temps)”.

La différence entre disjonction et exclusion a été résumée comme suit : “Au moins l’un des deux” (disjonction) et “Au plus l’un des deux” (exclusion). Notez que les exemples se

limitent à des situations entre humains, mais qu'ils s'appliquent aussi, par exemple, à des machines qui font automatiquement de tels choix.

2.3. *La contravalence* ('ou').

“Une seule des deux prises de courant fournit du courant”. “Soit mon garde-temps, soit mon téléphone portable (mais pas les deux en même temps, ni l'un ni l'autre)”. Le latin avait son propre terme pour cette expression “ contravalente “ ou “ contradictoire “, à savoir “ aut “ (par opposition au mot latin “ vel “ (qui signifie et / ou et s'applique à tous les cas précédents : 1, 2.1. et 2.2.). Ainsi : “Quelque chose est soit tel, soit pas (un seul des deux et aucun des deux)”. C'est la forme linguistique d'un dilemme.

Résumé. Au moins un de chaque (disjonction) ou au plus un de chaque (exclusion) ou un seul de chaque (contradiction).

Voilà pour un mot sur les termes de connexion.

6. 9 Similitude et cohérence

Définition. Une chose, si elle est pensée avec l'inclusion d'une autre, est soit une copie d'un ensemble, soit une partie d'un système. La caractéristique commune qui émerge grâce à l'inclusion est soit la ressemblance, soit la cohérence. La ressemblance est la “cohérence” qui lie les instances d'un ensemble entre elles. La cohérence est cette “ressemblance” qui relie les parties d'un système. Ces définitions apparemment imbriquées entraînent des confusions de toutes sortes entre similitude et cohérence. Le tout est collectif, le tout est distributif (Platon).

Symptômes/symptômes lâches. Une personne, par peur d'être déclarée malade, s'illusionne en pensant ce qui suit. “Ce symptôme ne prouve pas que je suis gravement malade. Mais ce symptôme non plus. Et le troisième symptôme ne prouve rien non plus. Les symptômes prouvent donc la même chose, encore et encore. Je ne suis donc pas gravement malade”. Nous voyons à l'œuvre la récurrence qui, comme la première donnée, identifie également toutes les données suivantes comme étant similaires. Sans considérer que les trois symptômes se situent dans un seul et même système, le corps du patient. En d'autres termes, on ne rend pas justice au fait que les symptômes peuvent former un syndrome, c'est-à-dire une combinaison de symptômes, et donc indiquer une maladie grave. Le patient traite les symptômes - tous les symptômes - comme s'ils ne pouvaient pas constituer un syndrome - un tout. Il réduit le concept collectif possible (système) à un concept purement distributif (collection). On voit l'erreur.

Note : Une porte ouverte est nécessairement ouverte. Or, ce qui est nécessairement ouvert ne peut être fermé. Donc une porte ouverte ne peut pas être fermée. De “pas possible en même temps” à “pas possible l'un après l'autre”. Ou vice versa. Il est possible pour une personne assise d'être sur ses pieds. Une personne assise est donc trop osseuse. De “possible l'un après l'autre” à “possible en même temps”. Note : Les termes “nécessaire” et “possible” ne sont pas mentionnés ici séparément, mais en conjonction avec les termes “en même temps” et “l'un après l'autre”, qui déterminent le temps. Cette conjonction altère naturellement la portée des termes pris séparément : “ nécessaire “ et “ simultanément nécessaire “ ne sont pas la même chose ! “ En même temps possible “ et “ l'un après l'autre possible “ différent !

Réduit.

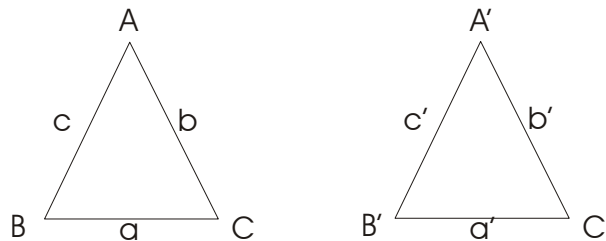
L'adorable est une beauté à petite échelle. Exalté (grandiose, sublime) est beau à grande échelle. Ainsi, une marguerite est propre à petite échelle. La haute montagne est propre à grande échelle. L'humour exprime la réaction face à l'innocence décevante à petite échelle et suscite le rire. Le tragique est ce qui, à grande échelle, est d'une innocence décevante et suscite les larmes. On ne peut appréhender correctement les notions esthétiques de base qu'à l'intérieur de leur échelle, c'est-à-dire de leur cohérence.

6. 10 La cohérence n'est pas la similitude.

Erreur. L'un des sophismes les plus trompeurs consiste à confondre cohérence et ressemblance.

Nous l'expliquons ici. Prenons la formule " $ax^2 + ax$ ". Elle peut être réduite à " $a(x^2 + x)$ " car a est identique dans ax^2 et ax . Ce qui est identique, est synthétisable. Ce n'est pas le cas de ce qui est cohérent, car les données cohérentes existent essentiellement séparément. Le signe plus '+' sépare ax^2 et ax .

Application géométrique.



Nous considérons le premier triangle ABC, les angles A, B, C et les côtés opposés a, b et c. Ainsi, dans le premier triangle, le côté a (original), s'il est considéré comme incluant l'angle opposé A (modèle), nous permet de parler de a en termes de A car ils sont liés (plus a est long, plus A est grand). Le lien est mutuel. En d'autres termes, l'angle A est un modèle cohérent ou métonymique du côté A et vice versa. Ils sont tous deux analogues (partiellement identiques) en tant que modèles métonymiques. En triangulation, on utilise précisément de telles relations pour calculer, via les côtés et/ou angles déjà connus d'un triangle donné, les côtés et/ou angles qui ne sont pas encore connus.

On considère les deux triangles : le triangle ABC et le triangle A'B'C'. Considérons par exemple le côté a dans le premier triangle incluant le côté parallèle a' dans le second triangle : on peut parler de a en termes de a' car ils sont similaires l'un à l'autre. Ils sont mutuellement similaires ou sont des modèles métaphoriques l'un de l'autre.

Irréductibilité de la cohérence à la ressemblance. Si l'on identifie dans le premier triangle par exemple le côté a et l'angle opposé A, ou dans le second triangle le côté a' avec l'angle A' (en tant que totalités), on crée une contradiction et on n'a ni l'un ni l'autre !

Application psychologique.

E.G. Droste, Le langage de la conscience, in : Our Alma Mater (Leuven) 53 (1999) : 2 (mai), 166/203, dit ce qui suit. Le concept de "conscience" est un concept ingérable. Droste part d'Emil Dubois-Reymond (1818/1890), un physiologiste allemand matérialiste, l'un des

fondateurs de la physiologie expérimentale, qui affirmait en 1872 que (1) la conscience est quelque chose d'inconnu et (2) restera quelque chose d'inconnu.

Dubois-Reymond, comme tout être humain doté d'une conscience suffisante (qui inclut toujours la conscience de la conscience), sait qu'il y a une conscience et ce qu'elle est. Si ce n'était pas le cas, il n'en porterait pas un double jugement ! On ne juge - en tout cas en tant que scientifique - que ce que l'on sait. Mais la question est ailleurs : Dubois-Reymond s'identifie en tant qu'être humain conscient au physiologiste matérialiste qu'il est, et dit effectivement : “ Si je parle en tant que physiologiste matérialiste, alors (en termes de physiologie) la conscience est quelque chose d'inconnu et restera (dans ces mêmes termes) quelque chose d'inconnu “.

Car lui, en tant que matérialiste, parle inévitablement de la conscience dans des modèles métonymiques ou de cohérence, - et non dans des modèles métaphoriques ou de similitude. La conscience, par exemple, est une lumière qui se lève (“J'en ai pris conscience et une lumière s'est levée” ; “La conscience jette une lumière sur les choses de la vie”). La “lumière” est une parabole. Si, par contre, quelqu'un en pleine conscience reçoit un coup sur la tête, il perd la conscience ! Ce coup est un modèle métonymique (modèle de cohérence) de la conscience. Quelqu'un prend de la drogue ; il entre dans une conscience altérée ! La drogue est un modèle métonymique ou cohésif de la conscience. De tels faits sont connus de l'humanité depuis des siècles et des siècles. Mais ces faits ne prouvent pas que ce coup ou cette drogue est la conscience. En d'autres termes, le coup et la drogue ne sont pas des modèles de similitude et ne disent qu'en passant quelque chose sur ce qu'est la conscience elle-même.

La recherche actuelle en biologie et, entre autres, en neurosciences risque de confondre ressemblance et cohérence lorsqu'on entend parler ses défenseurs. L'écart entre les deux montre le sophisme fondamental.

6. 11 Névrosé et bon jugement

Aristote intitule son ouvrage sur le jugement par le terme “hermèneia” (Lat. interpretatio). Attardons-nous un instant sur cet aspect de tout jugement. Bibliograph. : A. Ellis / E. Sagarin, *Nymphomania (A study of the hypersexual woman)*, Amsterdam, 1965.

La théorie ABC. Les auteurs ont un esprit cognitif comme le montre le c.o., 137/139 (La théorie ABC de la personnalité). En résumé, “Si A (l'objet) et B (l'interprétation de cet objet) sont connus, alors C (le comportement) est compréhensible.” L'ouvrage parle d'une déviation sexuelle, la nymphomanie. En résumé : “Si une femme couche avec un homme différent chaque nuit, elle est ‘satisfaite’ mais ‘malheureuse’. La théorie ABC tente d'expliquer ce phénomène de manière cognitive, c'est-à-dire en prêtant attention aux ‘phrases’ qui conduisent plus ou moins inconsciemment les nymphomanes à les exposer comme l'un des facteurs décisifs. En d'autres termes, le jugement que ces femmes portent sur elles-mêmes, leurs succès dans la vie, leur comportement nymphomane, etc. est examiné dans sa phase B (axiomes).

1. L'esprit névrotique. A. Quelqu'un souffre d'une erreur de calcul très douloureuse (“frustration”). B. “Je ne peux pas supporter cela. C'est si grave que ça”. Une telle phrase était déjà présente quelque part dans l'esprit de jugement avant que le sort douloureux ne se produise. Lorsque la nymphomane s'exprime, le sous-entendu a-prioritaire ressort : elle

abandonne avant de tenter sérieusement de se sortir du problème. C. “Je n’arrive pas à me le sortir de la tête et je me réfugie dans un comportement nymphomane pour le rendre plus supportable”. Les auteurs appellent ce schéma “névrose”. Le névrosé pense que “ça” est tellement “mauvais” que c’est insupportable.

2. Le bon sens. A. Une autre femme subit une déception similaire. B. “Je peux le supporter. Ce n’est pas si grave”. Une telle phrase était déjà présente dans l’esprit avant la déception. Et elle la surmonte. Son jugement reflète un certain niveau de réflexion et de maturité face aux événements de la vie. C. “Je m’en remettraï”. Et son comportement témoigne du “bon sens” (comme disent les auteurs).

L’erreur. On voit cette erreur dans le jugement névrotique : selon la théorie ABC, chaque être humain vit avec des “préjugés” - le plus souvent inconscients ou à moitié conscients -, c’est-à-dire des jugements qui sont déjà présents avant le jugement conscient et le comportement qui en découle.

Existentiel mais aussi théorique. Ces erreurs sont facilement commises dans des situations “existentielles”, c’est-à-dire dans des circonstances qui nous touchent personnellement et dans notre âme. Une grave erreur d’appréciation de quelque chose pour lequel on s’est “totalement” engagé provoque facilement une telle erreur. Lire E. Kübler-Ross, *Leçons pour les vivants (Conversations avec des mourants)*, Biltboven, 1970, 48/140. On peut appliquer le schéma ABC.

A. Soudain, la mort semble proche. B. La réaction à la mort se déroule - souvent - selon une séquence qui fait remonter à la surface les “préjugés” : déni (“Ce n’est pas possible !”), colère (“Qui / qu’est-ce qui me fait ça ?”), choses (négociation : “Oh Seigneur, s’il te plaît, laisse-moi tranquille”), abattement (“Je suis un oiseau pour le chat”), enfin, au mieux, acceptation (“Je meurs comme tout le monde”). C. Le comportement visible et tangible reflète ces “phrases” (comme disent Ellis et Sagarin), c’est-à-dire une sorte d’axiomes personnels - intimes - qui aident à déterminer le jugement (sain ou névrotique).

Mais vérifiez certaines théories dans leur racine psychologique, et on tombe sur de telles “phrases”. “Le genre de philosophie que l’on choisit, dépend du genre de personne que l’on est, car un système philosophique n’est pas un meuble mort que l’on peut mettre et enlever, mais quelque chose d’animé par l’âme de la personne qui y adhère”. Dit J.G. Fichte (1762/1814, penseur idéaliste allemand). Remplacez “âme” par “phrase”, et on voit que Fichte voit les erreurs de pensée possibles sur un plan purement théorique. *La Logique de Port-Royal* l’a déjà dit : les gens raisonnent généralement de manière valide mais leurs axiomes sont souvent des sophismes.

6. 12 Concepts inconscients

Bibl.st : O.F.Bollnow, *Zum Begriff der hermeneutischen Logik*, in : O. Pöggeler, Hrg., *Hermeneutische Philosophie* (Texte), Munich, 1972, 111f. L’herméneutique philosophique prête attention aux raisons qui rendent nos pensées et nos actions compréhensibles en dehors de notre conscience. Axiome : “L’homme est coincé dans sa ‘pré-conception’ ou ‘compréhension inconsciente’, qu’il peut cependant ‘attraper’”. Ceci a été développé par H. Lipps (1889/1941), entre autres, dans son ouvrage *Die menschliche Natur* (à titre posthume 1942) : “L’homme se surprend à travailler selon ses conceptions. Il se surprend dans ses idées

préconçues, et il ne cesse d'hésiter parce qu'il remarque ces idées préconçues. Immédiatement, il est pris". Bollnow explique.

Utilisation de la langue. - En allemand, "Betreffen" (qui ne signifie pas nécessairement "attraper") signifie d'abord "trouver", puis "attraper". Généralement, cela se limite à "attraper quelqu'un en flagrant délit (généralement douteux)". Impersonnel : "Es betrifft mich" dans le sens de "Cela me dépasse", "Cela me surprend et de façon désagréable". Personnel : je trouve, resp. je surprends quelqu'un dans quelque chose (dans lequel il préfère généralement ne pas être pris). Il existe même un usage criminologique de la langue : "Le délinquant a été surpris dans un acte interdit".

Utilisation herméneutique du langage. Cet arrière-plan linguistique est conservé par Lipps lorsqu'il caractérise la nature de l'homme : l'homme se surprend à un comportement ou même à une idée et - c'est l'angle herméneutique - en même temps il se surprend dans sa nature. Il apparaît à chaque fois qu'il se surprend dans quelque chose qu'il n'avait pas prévu, - qui l'effraie, - dont il peut avoir honte. En cela, Lipps compare la connaissance de soi de l'homme à celle d'un criminel surpris en train de faire quelque chose qu'il préférerait garder secret. Quelque chose qui est contraire à l'image que l'on a de soi.

Le préconcept.

C'est là un élément central de la logique de Lipps : notre pensée (et nos actions) sont prédéterminées par des notions que nous nous surprenons à vivre, souvent avec un sentiment de honte, - des préconcepts qui semblent logiques en eux-mêmes mais qui, une fois explorés, présentent également une portée éthique. L'analyse que fait Lipps de la honte et de la gêne dans la nature humaine va dans ce sens. Plus encore : il prête attention au lien général entre la logique et l'éthique (théorie morale).

Remarque : cette idée de base correspond à la théorie ABC d'Ellis et Sagarin : elle concerne - et attrape - le "B", c'est-à-dire les idées préconçues qui, dans le traitement du "A" (la perception désagréable ou non), déterminent en partie le "C", le comportement visible et tangible. On pourrait dire : " Si A (la chose perçue) et B (les préconceptions) sont connus, alors C (le comportement) est compréhensible ".

6. 13 Le fait et ses preuves

Bibliograph. : I. Copi, *Introduction à la logique*, New York / Londres, 1972, 76f. (*Argument de l'ignorance*). "Argumentum ad ignorantiam" signifie "raisonnement fondé sur des preuves qui ne sont pas universellement acceptées".

Personne n'a encore produit une preuve universellement acceptée de l'existence, par exemple, des esprits, des anges, de Dieu, de la télépathie, de la télékinésie, etc. Ce à quoi Copi répond : 1. Pro. "Les désavoués ne prouvent pas la non-existence. Donc ils existent". b. Contra. Les négateurs argumentent : "S'ils existaient, cela impliquerait des preuves qui ne sont pas là ; donc ils n'existent pas". Ces deux raisonnements manquent cruellement de logique. " Ce qui est étonnant, c'est le nombre de personnes parmi les esprits les plus éclairés qui tombent dans un " sophisme de la raison " : de nombreux scientifiques nient les phénomènes religieux ou paranormaux " simplement au motif que leur vérité n'a pas été établie ". Ainsi, littéralement, Copi.

Certains phénomènes.

Un sous-ensemble de données ainsi contesté présente en soi des preuves universellement claires, mais ne suscite pas une acceptation universelle en tant que tel. Une raison : il existe deux groupes linguistiques concernant des termes tels que “rationnel” et “scientifique”. Le groupe pro déclare : “Tout ce qui est universellement évident en soi est rationnel et scientifique”. Le groupe contre : “Ce qui est accepté au sein de la communauté de recherche établie comme universellement évident, est rationnel et scientifique”.

Judiciaire.

“Nemo malus nisi probetur” (Nul n’est coupable s’il n’est prouvé). De l’insuffisance de preuves découle juridiquement l’indécidabilité. Le tribunal acquitte “faute de preuves”.

Physicalismes.

Le physicalisme n’accepte comme concept conscient et inconscient que les preuves physiques. Ceci se reflète dans la méthode physicaliste. Conséquence : dans la mesure où les données paranormales et sacrées sont évidentes mais non physiques, elles sont négligées, voire déjà niées.

Les logistiques.

Commençons par une idée fautive, typique des logiciens et des cognitivistes : “Dans la syllogistique (traditionnelle) ou la doctrine du raisonnement, un raisonnement comme “Un éléphant est plus grand qu’un cygne. Un cygne est plus grand qu’une souris. Donc un éléphant est plus grand qu’une souris” n’était pas valide. C’est ce qu’écrit - ose écrire - le Dr H.R. Van Ditmarsch, spécialiste en “sciences cognitives techniques”, Université de Groningue, dans un article : *Mathématiques au pays des merveilles*, dans : *Nature et technologie* 66 (1998) : 1 (janv.), 70.

G. Jacoby’, *Die Ansproche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 53. affirme : “Si A est plus grand que B qui est plus grand que C, alors A est plus grand que C”. Eh bien éléphant / cygne / souris est une interprétation valable de cette première préposition. Donc, “A plus grand que C” est applicable”. Pour un enfant, un être humain, ce raisonnement, inhérent à la logique naturelle, est “évidemment” valide. Et pourtant : les logiciens projettent “leur” idiome dans l’utilisation du langage naturel - logique et en font un mauvais usage, parce qu’en logistique il y a une logistique séparée des classes (“S est P”) et des relations (“S est plus grand que P”).

Ce qui est exprimable en classes, ne l’est pas en relations. Ce n’est pas le cas en logique naturelle : “Si l’on pense que A inclut B et qu’il s’avère que A est “plus grand que” B, alors “plus grand que” est une propriété de A dans la mesure où l’on pense qu’il inclut B”. De même pour la relation “B versus C”. En d’autres termes, un terme de la logique naturelle peut inclure une multiplicité de mots, de sorte que “S est P” peut également exprimer des relations. Ce qui est naturellement - logiquement évident, ne l’est pas encore logiquement. Conclusion : L’axiomatique joue un rôle par rapport à l’évidence. Les axiomes physicalistes et logistiques décident en partie de ce qu’on appelle “l’évidence”.

6. 14 Méthode sceptique

Le scepticisme est ce mouvement de la philosophie qui n’accepte que ce qui est immédiatement donné et ne peut être mis en doute. Pour le sceptique, tout ce qui dépasse les

données évidentes, les phénomènes, est douteux et ambigu. Le scepticisme n'atteint donc jamais la certitude dans les intuitions ontologiques. Le philosophe grec Pyrrhon d'Elis (+/- 360/-270, Elis est une ville de la mer Ionienne) aurait été l'un des premiers adeptes de ce courant philosophique.

Pyrrhon pensait que les choses ne sont pas distinguables, pas connaissables et pas décidables et que, par conséquent, nous ne pouvons pas parvenir à un véritable jugement. Il parlait d'une suspension du jugement, d'une "épochè". Il soutenait que dans le cas d'une opinion, l'opinion opposée pouvait également être défendue avec la même justice. Il ne recherchait pas vraiment la connaissance, il pensait que l'homme ne pouvait pas parvenir à une véritable connaissance et s'en tenait à une attitude résignée, une "ataraxie" ou imperturbabilité.

Il n'a rien écrit lui-même, ses idées ont été préservées principalement par les écrits de Sextus Empiricus (+/-150 après JC). Sextus décrivait le scepticisme comme cette conception de la réalité qui permet à des opinions opposées de coexister pour le bien de leur équivalence, et ainsi on ne peut jamais atteindre un jugement final. Ce qui conduit à une suspension de celui-ci, et à une attitude résignée face à la vie.

E. Naya, *Le vocabulaire des sceptiques*, Paris, 2002, explique, par ordre alphabétique, un certain nombre de concepts relatifs au scepticisme. Cela montre à quel point le scepticisme était compliqué pour les Grecs anciens. Naya écrit que l'on peut être pratiquement sûr qu'un vocabulaire de sceptiques laisserait Pyrrhon complètement indifférent. Étant donné l'imperturbabilité de Pyrrhon, cela ne peut guère surprendre. De même, Sextus exposerait probablement chaque affirmation à une argumentation contradictoire. Tout ceci ne peut donc que conduire à suspendre tout jugement quant à l'existence même d'un tel vocabulaire sceptique. (O.c., 3).

La primauté du "phénomène" (le donné immédiat). V. Brochard, *Les sceptiques grecs*, Paris, 1887-1, 1923-2, 2, définit le "scepticisme" comme l'attitude mentale qui s'en tient strictement à ce qui est immédiatement apparent (ce qu'on appelle "fainomenon", "phénomène"), c'est-à-dire qu'on s'en tient au donné dans la mesure où il est immédiatement évident. Le résultat est la suspension ('épochè') de tout ce qui dépasse le donné phénoménal. Cette attitude mentale conduit à un examen des fondements de toutes les attitudes non sceptiques (appelées "dogmatiques" par les anciens sceptiques) et à un agnosticisme qui affirme : "Nous ne savons pas ce qui dépasse le phénomène et nous ne le saurons (peut-être) jamais".

E. W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerpen / Nijmegen, 1944, caractérise - de son point de vue historique mathématique - comme suit.

Dogmatisme. Cette attitude mentale s'assure d'abord des axiomes qui peuvent résister à une critique raisonnable, et une méthode d'investigation efficace. Sur cette base, elle apprend "quelque chose de positif" et ne se limite donc pas à la critique des axiomes, de la méthode et des facultés mentales, car une telle critique n'a de sens que dans la mesure où elle prépare la construction - "quelque chose de positif" - de vérités.

Le **scepticisme**. "Le scepticisme est traditionnellement l'ennemi - en ce sens compris - de la philosophie dogmatique. Qu'il dirige sa polémique non seulement contre cette

philosophie dogmatique mais aussi contre les mathématiques, voire contre la science positive en général, est compréhensible.”

La méthode sceptique - critique. Beth : “Le mode de lutte qu’elle emploie contre ses deux adversaires - la philosophie et toute science positive - est le même : elle fait jouer les unes contre les autres les opinions contradictoires qui - à propos de certaines questions - ont été défendues par divers praticiens de la philosophie et des sciences positives”. En d’autres termes, on “joue” les unes contre les autres les ambiguïtés que certaines données des mathématiques, des sciences positives et de la philosophie font naître d’une pluralité d’opinions (hypothèses, théories) - parfois contradictoires. Non pas pour conduire, comme chez les dogmatiques, à la poursuite des recherches et à la “construction” de “quelque chose de positif”, mais pour se résigner à l’“époque”, à la suspension du jugement (“Nous ne savons (peut-être) pas”). Le scepticisme est donc, dans l’interprétation de Beth, une “éristique”, une “science de la contestation” ou mieux une “science du raisonnement”, dont il apprécie “la méthode du contre-modélage”, c’est-à-dire les réfutations avec les logiciens. Si lui, confronté à une affirmation dogmatique : “Tous les oiseaux font leur nid au printemps” par exemple, - peut montrer des cas d’oiseaux qui ne font pas - contre-modèle - leur nid au printemps, le sceptique jouera contre l’affirmation - modèle - du dogmatique ! Ce à quoi Beth concède, o.c., 85, que cela “ne devrait être que l’introduction à une enquête plus approfondie”.

Nous nous attardons sur ce problème parce qu’il concerne directement le fondement phénoménologique de la logique, qui à son tour commence par le phénomène mais ne s’y arrête pas ! Le lien “G / A”, comme solution, présuppose le phénomène des sceptiques, mais il le dépasse par la démarche logique qui voit dans le G une “raison”, exprimée en phrases prépositionnelles, qui rend possible une “inférence”, exprimée en phrases post positionnelles. Cela n’exclut pas les ambiguïtés, qui ne sont pas exploitées pour se “résigner” au scepticisme.

Ce chapitre résume : Les erreurs de pensée peuvent se produire consciemment (sophisme) mais aussi inconsciemment (paralogisme). Le fait que l’on puisse imaginer quelque chose, et l’utilisation d’un détecteur de mensonges, montrent clairement que confirmer ce qui est, n’est pas facile. De plus, l’utilisation du détecteur de mensonges montre que la conscience peut être la cause d’effets physiologiques et qu’elle n’est donc pas un phénomène qui accompagne le fonctionnement du cerveau. La conscience errante pense qu’elle a raison mais ne sait pas mieux, tandis que la mauvaise conscience ne pense pas qu’elle a raison. Agir logiquement est donc minimalement et essentiellement une question de conscience.

Les erreurs de pensée surviennent, par exemple, en raisonnant non pas sur le G et le A réels, mais sur ce qui leur est similaire ou apparenté.

La petitio principii et le circulus vitiosus sont tous deux des raisonnements circulaires. Le raisonnement circulaire met déjà en avant ce qui doit être prouvé. Un circulus vitiosus consiste en une double petitio principii. On veut “prouver” deux jugements en présentant d’abord l’un comme prouvé, puis l’autre. Vouloir prouver l’évidence de l’axiome de base de la logique “ce qui est (ainsi), est (ainsi)” reviendrait également à un raisonnement circulaire.

Dans sa recherche des certitudes de la vie, d’une raison finale, l’homme peut adopter une attitude critique ou dogmatique. L’homme critique rejette toute attitude dogmatique et

toute métaphysique en raison du caractère limité de la connaissance humaine. L'homme dogmatique veut des certitudes de vie et cherche la "vérité" sous la forme d'un précepte absolu comme base solide. La dernière raison est soit dérivée par le raisonnement à partir d'un repli sans fin sur des prépositions ou à partir d'une préposition qui doit encore être prouvée, soit elle est basée sur l'observation intuitive et l'expérience. En l'absence d'une raison finale, on vit avec des raisons provisoires. Il semble que le raisonnement, s'il contemple, sape la vie dans sa recherche de ses raisons.

Les paradoxes contredisent les faits indéniables. Zénon d'Élée est célèbre pour ses paradoxes. Ils peuvent être résumés comme suit : "Toi, qui es d'un avis opposé, tu ne prouves pas non plus ton point de départ de manière décisive. Nos deux points de départ sont donc provisoirement indécidables".

Un argument qui exploite la faiblesse de l'adversaire est appelé "argumentum ad hominem". On peut essayer de réfuter une déclaration de quelqu'un pour des raisons qui n'ont rien à voir avec cette déclaration, parce que la personne agit en contradiction avec sa propre déclaration, ou parce que la déclaration concerne une soi-disant rationalisation : quelqu'un s'invente quelque chose sans en donner les véritables raisons. La psychologie parle de "transfert", sur la base d'une similitude ou d'une cohérence supposée ou réelle. La mise en évidence de cette similitude ou de cette cohérence peut prévenir les erreurs de pensée et faire apparaître la vérité. Les erreurs de pensée peuvent être évitées, entre autres, par la compréhension correcte des termes de connexion : conjonction, disjonction, exclusion ou contravalence. Les erreurs de pensée surviennent, par exemple, lorsque les symptômes d'un seul et même système ne sont pas perçus dans leur cohérence, ou lorsque l'on confond similitude et cohérence. Par exemple, la conscience peut être liée au fonctionnement du cerveau, sans lui ressembler. La théorie abc nous montre que les jugements d'une personne peuvent être obscurcis par ses propres hypothèses, qui colorent consciemment ou inconsciemment le raisonnement. Un certain nombre d'arguments ne sont pas universellement acceptés : c'est ce qu'on appelle "argumentum ad ignorantiam". La méthode sceptique s'abstient de tout ce qui va au-delà du phénoménal et fait jouer les opinions contradictoires les unes contre les autres, ceci afin de se résigner à la suspension du jugement. La logique, comme les sceptiques, traite aussi des phénomènes, mais les transcende.

7 Méthode de base

7. 1 Comparez

Lorsque je dis “Cette maison est haute”, j’ai pensé à “cette maison” comme incluant “tout ce qui est haut” et je parle donc de “cette maison” en termes “d’être haute”. Voyez ce que la “comparaison” entraîne dans un contact avec une maison ! Approfondissons maintenant cette question.

Base identique. Il y a identité totale d’une chose avec elle-même (elle coïncide avec elle-même) Mais attention : G. Leibniz (1646/1716) philosophe allemand, l’un des plus grands penseurs du 17^{ème} siècle, pensait à deux feuilles de tilleul “égales”. Ce à quoi Kant répondit : “Même si elles sont géométriquement “identiques” (et en ce sens “indiscernables”), elles existent toujours séparément, elles sont à des endroits différents, et donc distinctes. Il y a identité partielle d’une feuille de tilleul avec l’autre. Il existe en outre une non-identité totale de quelque chose avec quelque chose d’autre (contradiction).

Comparaison distributive et collective. A. Guzzo, *Le concept philosophique de ‘monde’*, in : *Dialectica* 57/58 : 15 (13.03.1961), 97ss., souligne que chez Platon le concept de ‘monde’ est central et comprend à la fois ‘tout’ (distributif) et ‘entier’ (collectif). La comparaison distributive s’intéresse aux propriétés qui sont réparties sur une pluralité de spécimens (qui se ressemblent donc les uns les autres) ; la comparaison collective s’intéresse aux propriétés qui sont propres à tous ceux qui appartiennent au même tout en tant que partie (ce qui implique la cohérence comme propriété commune).

Comparaison interne et externe. H. Pinard de la Boullaye, *Etude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 40 et 87, attire l’attention sur le fait qu’à l’intérieur d’une même religion, il existe des relations (identités partielles) qui se prêtent à la comparaison, et qu’il existe des relations d’une religion avec l’extérieur (avec par exemple la culture dans laquelle elle se situe), qui se prêtent également à une comparaison appropriée. Cela nous conduit aux concepts de “système” (religion) et d’“autre système” (culture), qui sont tous deux des parties (“sous-systèmes”) d’un “super-système”.

De la même manière, une plante peut être examinée “comparativement” (c’est-à-dire en prêtant attention aux relations) du point de vue de ses relations internes (sa “structure”) et de ses relations externes (avec son biotope). Cela nous conduit par analogie aux concepts de “système” (plante) et d’“autre système” (biotope), qui sont tous deux des parties (“sous-systèmes”) d’un “super système”.

Comparaison quantitative et qualitative.

1. Quantitatif. H. van Praag, *Mesurer et comparer*. Teleac / De Haan, 1966, 24, dit : “La mesure est une comparaison de quantités”. Dans le langage de la théorie des modèles : on regarde la chose à mesurer (original), y compris par exemple le mètre (modèle et même modèle de mesure). On peut donc parler de la hauteur d’une église (original) en termes de mètres (modèle). Cela donne des informations quantitatives.

2. Qualitatif. Les qualités peuvent aussi être comparées. Ainsi, on dit : “Cette pierre au soleil (original) est (un peu / plutôt / très) chaude (modèle)”. La pierre en question est vécue et pensée en incluant la perception sensorielle humaine (en tant que modèle), de sorte que

l'on peut en parler en termes de cette même expérience sensorielle humaine. D'ailleurs, ce que l'on appelle la "logique floue" - incorporée par exemple dans les appareils de cuisine - remplace cette perception sensorielle humaine par un mécanisme d'approximation (balayage entre 0 et 1 comme "valeurs" extrêmes) de la température par exemple, lorsque le "modèle" est disponible dans le mécanisme).

Conclusion. Comparer, c'est prêter attention aux relations (analogiques et contradictoires), aux similitudes et aux relations comme principaux types de relations. C'est une des préoccupations principales de toute la logique naturelle. Ce que certains critiques de la logique naturelle oublient parfois.

7. 2 La méthode comparative

La logique s'appuie sur la méthode comparative. Notez que "comparer" n'est pas "égaler". Comparer, c'est examiner un fait donné en tenant compte d'un autre. On distingue trois grands types de comparaison : le concordisme, qui s'intéresse unilatéralement à la similitude et à la cohérence ; le différent(ial)isme, qui s'intéresse unilatéralement à la différence et à l'écart ; la logique identitaire, qui s'intéresse aux deux simultanément (c'est la comparaison non biaisée).

Les *sciences comparatives* ("*comparatives*"). Dans ce contexte, nous nous arrêtons pour considérer la logique dans - ce qu'on appelle - le "comparatisme". Bibliograph. : Ch. Lahr, *Cours*, 608ss. (L' analogie). Une application.

G. La Terre et Mars appartiennent, en vertu d'un certain nombre de caractéristiques communes (identités partielles), à un même ensemble (sphérique, tournant autour de l'axe par exemple) et à un même système (tournant autour du soleil par exemple). La Terre a une atmosphère (condition de la vie, par exemple).

A. Alors, Mars ne présenterait-elle pas aussi une telle atmosphère et peut-être de la vie ? Ce serait une caractéristique commune de plus.

Modèle-théorie. On le voit : de la Terre comme "modèle" (qui fournit des informations) on raisonne - comparativement - à Mars comme "original" (qui demande des informations).

Gradation.

On raisonne de similitudes et de cohérences établies à des similitudes et des cohérences établies, c'est-à-dire d'un certain degré de similitude et de cohérence à un degré de similitude et de cohérence supérieur possible (en tant qu'hypothèse pensée).

Sciences comparées.

Lahr parle dans ce contexte d'"induction analogique" : on est tenté, par analogie - dit-il - d'avancer une hypothétique ressemblance (ou connexion). Le fait qu'il s'agisse d'une "induction" repose sur le fait qu'il s'agit d'échantillons, c'est-à-dire de matériel factuel.

Trois types d'analogie.

Lahr distingue trois variantes d'analogie.

- **1. moyens / but.** J. Saint-Hilaire (1772/1844) fut le premier à remarquer l'analogie qui existe entre le bras de l'homme, la jambe d'un quadrupède, l'aile d'un oiseau, la nageoire

d'un poisson. A la suite de G. Cuvier (1769/1832), fondateur de la paléontologie (étude de la vie par les fossiles), Saint Hilaire fonde l'anatomie comparée (étude de la structure des organismes). Il considérait les organes comme des moyens pour atteindre une fin dans des milieux de vie variés.

- **2) Effets / Causes.** J. Priestley (1733/1804) a vu l'analogie qui existe entre la rouille et la décomposition de la matière, entre la combustion et la décomposition de la matière. Il a conclu que toute (ce qui est une généralisation) oxydation entraîne une combustion lente. B. Franklin (1706/1790) fut frappé par la similitude entre les effets de la foudre et ceux de l'étincelle électrique : il en conclut qu'il doit exister une électricité atmosphérique.

- **3. être / lois, propriétés.** La physique a vu l'analogie reliant la chaleur, la lumière, le son, parce qu'ils sont essentiellement des vibrations (ondes). Ce qui suggérait que tous ces phénomènes pouvaient être régis par les mêmes lois. Et en effet, la réflexion, l'interférence, la polarisation, etc. sont des propriétés communes aux phénomènes thermiques, optiques et même acoustiques.

Jusqu'à présent, nous avons eu un aperçu de ce qu'est le comparatisme dans les sciences naturelles. Quelque chose d'analogique est bien sûr vrai pour les sciences humaines.

7.3. Différenciation (mathématique et non-mathématique)

Par "différencier", nous entendons a. soumettre une totalité (collection ou système) b. à une comparaison interne de manière à faire apparaître des différences (grandes ou petites). Un "différentiel" au sens strict est un ensemble de valeurs situées de part et d'autre d'un système (paire d'opposés) selon une norme "plus grand que / moins grand que".

Différenciation mathématique :

La règle de trois. En fait, il s'agit généralement de la règle de trois en pourcentage (c'est-à-dire l'expression des pourcentages). On différencie entre les extrêmes toutes, et une seule, toutes les valeurs intermédiaires (certaines). Ce différentiel permet de différencier une valeur donnée en raisonnant depuis 100% (ensemble universel) en passant par 1% (un exemple) jusqu'à x%, c'est-à-dire la valeur demandée.

Précision. Dans la règle de trois en pourcentage, on est précis au 1/100. La même règle de trois peut être rendue plus précise en identifiant tous (ensemble universel) par 1000, 10 000, 100 000, etc. et ainsi être précise à 1/1000, 1/10 000, etc.

Exactitude. C'est cette précision qui est exacte au *énième* près dans les chiffres. C'est, bien sûr, le pouvoir de l'exactitude mathématique.

Différenciation non mathématique.

Ici, l'ensemble des différences (d'identité) est classé (différencié) selon des sauts qualitatifs basés sur des changements quantitatifs.

- a. Sauts mesurables.

Glace (0°C.) / eau liquide (température supérieure à 0°C.) / vapeur d'eau (température supérieure à 100°C.). Ici, la nature matérielle (H₂O) elle-même montre, lors d'un changement

de température graduel (c'est-à-dire formant des différences), des sauts qualitatifs : la glace n'est pas un liquide et la vapeur n'est pas un liquide.

- b. Sauts non mesurables.

Un vêtement peut être “très pudique / pudique / moins pudique / tendant à l'immoralité / immoral / fâcheusement immoral”. La différenciation se situe dans la notion préconçue de “pudique”. Il est évident que les différences culturelles jouent ici un rôle majeur, bien que les recherches ethnologiques montrent que dans toutes les cultures, aussi différentes soient-elles, la différenciation mentionnée ici s'applique, sauf pour les membres d'une culture qui se placent en dehors de la moralité normative.

- c. Métrique flottante. Un petit montant (argent de poche), une petite somme / un montant (argent de somme) / un grand montant (capital) forment un différentiel où la gamme “petit / valeur intermédiaire / grand” est quantifiable, mais représente des sauts qualitatifs flottants.

Ce chapitre résume : Toute comparaison a une base identitaire : il y a identité totale, identité partielle ou analogie, et non-identité totale lorsqu'on compare deux données entre elles. La comparaison révèle des similitudes et des connexions. La comparaison peut être distributive, au sein d'une collection, ou collective, au sein d'un système. La comparaison peut être interne et externe, quantitative et qualitative.

Le concordisme accorde une attention unilatérale à la similarité et à la cohérence ; le différend(ial)isme accorde une attention unilatérale à la différence et à l'écart ; la logique identitaire accorde une attention aux deux simultanément.

L'induction analogique utilise l'échantillonnage pour rechercher des similitudes et des relations entre les moyens et les fins, l'effet et la cause, l'essence et l'apparence.

Différencier implique également de comparer, et de mettre en évidence les différences. La différenciation mathématique peut être effectuée à l'aide de la règle de trois. Il est également possible de différencier de manière non mathématique. Dans ce cas, les sauts ne sont pas toujours mesurables.

8. Science de la configuration

8. 1 Combinatoire, science des configurations.

S. Augustin de Tagaste (354/430), le plus grand Père de l'Église occidentale, est le premier à avoir écrit une doctrine distincte sur l'ordre "*De ordine*" (littéralement : Sur l'ordre). Il l'a fait alors qu'il se préparait au baptême chrétien. Une multitude de données issues de la musicologie, de la géométrie, de l'astronomie, de la théorie des formes des nombres (tous thèmes issus de la tradition pythagoricienne), sont évoquées dans l'œuvre d'Augustin. Entre autres avec comme concept de base le 'numerus' comme traduction du grec ancien 'arithmos' qui signifie en fait 'configuration d'un nombre d'unités' (d'où notre traduction 'forme numérique'). Le "nombre" grec ancien (du moins c'est ainsi que nous le disons) était au moins "deux", c'est-à-dire ". - .". Le trois était un triangle, le quatre était par exemple un quadrilatère, etc . En d'autres termes, un nombre consistait en un ensemble de places qui pouvaient être remplies par le "monas" (unité).

Combinatoire. S. Augustin donne une définition de l'"ordre" : "L'ordre est le fait de placer des choses égales et inégales de telle sorte qu'il assigne à chacune d'elles sa place propre". C'est ainsi qu'il le formule dans son œuvre principale *De civitate Dei* xix : 13. En d'autres termes : G est un ensemble de lieux ; A est un ensemble de choses à placer de telle sorte que chacune d'elles soit placée correctement.

En 1666, G.W. Leibniz (1646/1716), âgé d'à peine vingt ans, l'un des plus grands penseurs du 17^e siècle, écrit le premier traité sur ce que l'on appelle aujourd'hui la "combinatoire", littéralement la "combinatoire" "*De arte combinatoria*" (De l'art de combiner).

Un traitement mathématique de la combinatoire traite des permutations, des variations et des combinaisons. Les lettres a, b, c et d peuvent être combinées de 24 façons différentes, en commençant par exemple par "abcd" et en terminant par "dcba". On dit que ces 4 lettres ont 24 permutations. Si nous cherchons toutes les façons d'écrire des groupes de trois lettres différentes avec les mêmes 4 lettres, par exemple en commençant par "abc" et en terminant par "dcb", nous arrivons à un total de 24. Nous parlons maintenant de "variations". Enfin, nous cherchons des regroupements de ces 4 lettres, pris par trois, mais en gardant l'ordre alphabétique, nous obtenons alors seulement 'abc', 'abd', 'acd' et 'bcd'. En mathématiques, on appelle cela des "combinaisons". La théorie des probabilités, entre autres, traite de tout cela à l'aide de nombreuses formules mathématiques.

C. Berge, *Principes de combinatoire*, Paris, 1968, définit la combinaison comme 1. le fait de placer des données (A) dans un ensemble de lieux, c'est-à-dire une "configuration" (G), ou 2. le fait de créer un ensemble de lieux (A) tel qu'un certain nombre de choses à placer (G) puissent y être situées. Ainsi, selon la Bible, Noë (Noé) juste avant le Déluge a conçu l'arche (configuration), - A- telle que tous les couples d'êtres vivants - G - puissent y avoir leur place. Ainsi, une femme dispose le linge - A - à ranger dans son armoire comme une configuration - G - de manière "ordonnée".

La logique.

Pas de logique sans la combinatoire ci-dessus. La configuration, par exemple, du jugement "S (sujet, clause) - P (prédicat, proverbe)" tolère que l'on remplisse ("place") "La

fleur sent” mais pas “La fleur sent”, car, comme le disait déjà S. Augustin, “le lieu approprié” (et non “juste le lieu”). Notons la configuration du raisonnement complet : (R) représente ici “ la rose “.

S est P. ----- La fleur odorante ----- “ La fleur des senteurs “ est littéralement “ égarée “.
 (R) est S. ----- La rose est une fleur. ----- “La fleur est une rose” est “mal placé”.
 (R) est P. ----- La rose sent. ----- “La rose sent” “mal placé”.

Règle de trois. Il s’agit d’une configuration mathématique exprimée logiquement qui peut être “correctement remplie”, car chaque remplissage ou placement a sa place appropriée.

Si 100% est égal à 30 et 1% est égal à 30/100 (= 3/10), alors 15% est égal à 15 x 3/10 (ou 45/10). Malheur à celui qui “égare” les chiffres dans la configuration ci-dessus. Il en va de même pour ce qui suit.

Bibliograph. : I.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 52/54. - Dans le cas d’opérations simples, c’est-à-dire encore compréhensibles, nous pouvons nous passer de règles syntaxiques. “ Lorsqu’il s’agit d’opérations un peu compliquées, nous devons nous en tenir à la règle syntaxique. La règle syntaxique est la règle visuelle.

Opérations mathématiques. - Nous considérons l’application de règles syntaxiques.

1. Rédaction de textes -

27 x 35 <hr style="width: 50px; margin-left: 0;"/> 135 81 <hr style="width: 50px; margin-left: 0;"/> 945 <hr style="width: 50px; margin-left: 0;"/>	On écrit une multiplication comme suit : Le 1 de 81 appartient à la place du T (dizaines) et donc à la place des dizaines du nombre qui le précède. - Bochenski : “Quand nous multiplions, nous n’y pensons pas. Nous appliquons simplement la règle syntaxique : Chaque multiplication (et donc chaque ligne de chiffres) doit être placée une place plus à gauche”. Procéder logiquement, c’est combiner de manière valide en reliant le G et le A à des “places” correctes... <i>de manière continue</i> . - Note : Cela fait que l’aspect machine de toute arithmétique pratiquée est défini dans une règle syntaxique. En d’autres termes, une machine calculée dans ce but fait aussi bien qu’un être humain attentif.
---	---

DHTE

2. Traitement algébrique. -

L’exemple de Bochenski. - G - L’équation mathématique $ax^2 + bx + c = 0$. - On commence par le déplacement de c vers la droite, mais en donnant le signe opposé. Cela donne : “ $ax^2 + bx = -c$ ”. - Bochenski : - “Nous agissons selon une règle syntaxique qui dit : “Chaque membre d’un côté d’une équation peut être transféré à l’autre côté mais alors il doit obtenir un signe opposé”.

Combinatoire. -

Quelqu’un a écrit un jour que les opérations mathématiques sont de la combinatoire appliquée. En effet, aussi bien l’opération arithmétique que l’opération arithmétique consistent à remplir les places d’une configuration appropriée (c’est-à-dire non pas la première meilleure mais une configuration logiquement justifiée) de la bonne manière, c’est-à-dire logiquement justifiée. Qui ne voit que la configuration ainsi définie est une idée, c’est-à-dire une forme ou une structure abstraite - universelle qui, en tant que lemme collectif,

attend les remplissages appropriés qui représentent l'analyse qui, à partir du G, via le lemme collectif (treillis), conduit à la demande ? Pour autant que l'on place correctement les chiffres, les lettres et les signes.

8. 2 Algorithme

Nous commençons par un modèle culinaire. Bibliograph. *Da Mathilde, 325 recettes de cuisine créole*, Paris, 1975, 215s. (Riz doux au lait de coco). La structure est double.

-1. Infrastructure. Équipement de cuisine. Feu. Ingrédients : une noix de coco bien mûre, une poignée de riz lavé par personne, une cuillère à soupe de sucre en poudre par personne, un morceau de cannelle, un peu de noix de muscade, le jus d'un citron vert.

- 2. la suprastructure. C'est l'"algorithme". Enlevez l'écorce de la noix de coco. Percez-la à l'aide d'un clou que vous enfoncez dans les trous de la tête. Récupérer le jus dans un bol. Casser la noix avec une hache. Ecraser les morceaux afin d'enlever l'épiderme brun. Râper. Le résultat est une pâte. Verser la purée dans un bol. Y verser le bol de jus de fruits. Ajouter un verre d'eau. Versez cette purée plutôt liquide dans un grand morceau de gaze ou de gaze. Essorez la gaze au-dessus d'un récipient. Résultat : une purée plutôt sèche. Pendant ce temps : laissez le riz cuire doucement sur le feu jusqu'à ce qu'il soit vraiment cuit. Mélangez le riz et le lait de coco. Ajoutez le sucre, la noix de muscade et la cannelle. Laissez reposer. Savourez. Da Mathilde (comprenez : tante Mathilde) classe ce plat parmi les desserts.

Algorithme. Ce qu'écrit Da Mathilde est un acte total constitué d'une série d'actes partiels dirigés vers un but. Ce qu'on appelle "un système dynamique", c'est-à-dire un tout dont toutes les parties se réalisent "diachroniquement" (à travers le temps, les unes après les autres). Il donne une définition "praxéologique" ("praxéologie" est "théorie des actes").

Configuration. - Un algorithme est un type de configuration diachronique ; toutes (et seulement toutes) ses parties (places) sont remplies les unes après les autres. C'est ainsi que l'on comprend le couple platonique "tout / entier" : chaque configuration est un tout (système) constitué de toutes ses parties. Supposons qu'au cours de la représentation, on saute un sous-acte (trop court) ou qu'on le répète inutilement (trop), alors on n'a plus de "tout" et de "totalité" ! En d'autres termes, l'induction sommative est fondée sur le double sens (toutes les parties / le tout). Un vieux proverbe dit : "Bonum ex integra et recta causa ; malum e quocumque defectu" (Le bien est ce qui est sain (entier) et correctement placé ; le mal est tout défaut à cet égard). Ainsi dans un algorithme.

Logique. La règle de trois "Si 100% est égal à 30 et 1% est égal à 30/100 (3/10), alors 15% est égal à 15x3/10 (45)" est un type d'algorithme mathématique formulé logiquement. Les parties - sous-actions - ne tolèrent pas l'omission (trop courtes) ou la répétition inutile (trop nombreuses), sinon le tout n'existe pas avec toutes et seulement toutes les sous-actions. La formule est une configuration diachronique, un ensemble d'emplacements pour des compléments correctement placés, l'un après l'autre.

Une portée est une telle configuration serrée qui peut être remplie en faisant danser les notes les unes après les autres. La semaine - et sa séquence - est une telle configuration de jours successifs. Elle peut être formulée dans ses propres algorithmes.

Penser, raisonner, ce sont des actes, des actes totaux constitués d'une série bien ordonnée d'actes partiels. Des actes totaux intentionnels. La logique commet constamment des algorithmes, parle dans des séquences responsables.

8.3 Algorithmes en tant que programmation.

La programmation consiste à convertir la tâche en une séquence logiquement correcte d'étapes élémentaires (= irréductibles) (phases d'action) qui peuvent être comprises par le type d'ordinateur. En d'autres termes : former un algorithme. - Remarque : - Avant d'utiliser l'ordinateur, on s'assied à une table avec un stylo et du papier : c'est aussi de la programmation.

Algorithmique. - "La pensée algorithmique est le noyau dur de l'informatique". (H. Haers / H. Jans, *L'informatique et les ordinateurs dans l'enseignement*, in : Streven (Anvers) 1984 : Juillet, 928/940). - On définit une séquence qui exprime ce dont il s'agit - l'essence - sous une forme après l'autre.

Typologie. - Dans les milieux de l'information, on parle de "structures" d'algorithmes. Par exemple, les trois suivantes.

-
a. Algorithme itératif. - La répétition monotone de la même chose. - Modèle : "a,a,a,a,..." La commande (instruction, ordre) est simplement répétée un certain nombre de fois. Modèle d'application. - On veut obtenir une liste de vingt noms du stock (mémoire) d'un ordinateur avec des noms : on appuie vingt fois sur : "entrez un nom".

- **b. Algorithme séquentiel.** - La séquence non monotone. Modèle : "a, b, c, d, etc."

Modèle d'application. - Insertion du café dans l'ordinateur. -

Situation initiale : "Je vais à la machine à café."

Situation des oreillers : -

- (a). Je vais prendre la cafetière.
- (b). Marche vers la grille
- (c). Remplir la cruche d'eau
- (d). Etc. - Jusqu'à la situation finale.

- **c. Algorithme sélectif.** Une pluralité de choix possibles parmi lesquels il faut choisir.

Modèle. - Si c'est ce que vous voulez, alors 'oui'. Si c'est le contraire, alors 'non'. -

Modèle d'application : - Au ministère, il y a quelqu'un qui doit calculer une pension via l'ordinateur (= déclaration). L'ensemble, juste l'ensemble de toutes les informations qui composent la somme de la pension est ce qui peut sortir à la fin de l'algorithme. - Ainsi : "Le bénéficiaire appartient-il à l'une des catégories suivantes (ouvrier, employé, indépendant) ? "Oui ou non ?". "Si carrière partielle alors...".

Conclusion. - Les algorithmes, s'ils sont élaborés de manière strictement logique, définissent un lemme, c'est-à-dire une définition préliminaire qui devient la définition finale via les phases de l'algorithme, où les phases de l'algorithme (que l'on appelle platonique) représentent l'analyse.

8.4 Quelque chose à propos des réseaux de neurones.

Depuis 1960, - surtout après 1985, les informaticiens (U.S.A., Japon, Suisse, etc.) expérimentent un type d'ordinateur contenant des réseaux de neurones. L'ordinateur "classique" contient un programme, un réseau de neurones non moins "en devenir".

1. Le cerveau humain. - Un neurone est une cellule du cerveau avec son neurite et ses dendrites. Notre cerveau contient environ cent milliards de cellules nerveuses, qui coopèrent entre elles grâce, entre autres, aux astrocytes.

2. Le réseau de neurones. - Ce type d'ordinateur simule (= imite) notre cerveau. - En l'absence du programme "classique", il ne reste qu'un ensemble de composants - des neurones artificiels - qui interagissent entre eux par des courants électriques ("connectés") et un seuil de sensibilité susceptible d'être modifié.

Application.

- G.- 1. un réseau neuronal, 2. un texte.

- G.V. (= instruction). - " Cherchez le mot " biscuit " dans le texte " .

Un peu comme un humain, le réseau neuronal réagit : plus un mot ressemble à "biscuit" (le recherché), plus le réseau neuronal est "excité" (électriquement, bien sûr).

Résumé. - Les algorithmes dans l'ordinateur classique sont transparents. L'"algorithme" d'un réseau de neurones est, même pour les spécialistes, "excentrique" avec sa propre sélectivité. - Note : - Pour les robots, les réseaux de neurones sont un phénomène clé. Le "regard" artificiel ou le "traitement de texte" est aidé par les réseaux de neurones.

L'homme et la machine. - Bibliographie : CEBOS, *Cerveau humain* ("Maman, enco un miscui"), in Journal de Genève 10.12.90. - En un clin d'œil, un enfant de deux ans reconnaît un biscuit ("miseui" pour "biscuit") qui sort à peine de son emballage. En 1990, un ordinateur classique ne pouvait pas faire cela.

Note : L'ordinateur classique n'est pas seulement sans esprit, il est aussi sans vie. En tant que machine sans vie, il n'a pas la capacité illimitée d'adaptation et d'évolution que l'histoire et l'évolution (avec ses mutations) de toutes les formes de vie (à partir d'une bactérie par exemple) nous montrent. Sans parler du fait que le même ordinateur permettrait de réaliser toutes les réalisations de l'esprit humain. Y a-t-il une analogie (identité partielle) avec l'esprit humain, il n'y a certainement pas d'identité totale.

Cette particule résume. L'ordre est de tous les temps. Augustin a été le premier à mettre sur papier une vaste théorie de l'ordre. Des siècles plus tard, Leibniz a abordé l'ordre à travers une théorie mathématique des combinaisons. Chaque fois, il s'agit d'ordonner des données dans un ensemble de lieux prévus à cet effet.

Si nous procédons logiquement, nous combinons valablement G et A et leur donnons la place qui leur revient. Les opérations mathématiques compliquées, les équations algébriques et les algorithmes nécessitent également des règles syntaxiques. Les algorithmes des réseaux de neurones sont beaucoup plus compliqués que les algorithmes utilisés pour programmer un ordinateur classique.

9. Induction totale

Enseignant :

- “Johnny, connais-tu déjà les lettres de l’alphabet ?”
- “Oui, maître.”
- “Quelles lettres viennent après le ‘A’ ?”
- “Tous les autres, maître.”

Là où l’enseignant avec le mot ‘lequel’ pensait à une énumération de lettres individuelles, Johnny en fait une réponse récapitulative.

9. 1 Induction sommative (distributive et collective)

Bibliographie. Ch. Lahr, *Cours de philosophie*, Paris, 1933-27, 591 ; J.M. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 145v. (Induction complète ou sommative). Un autre nom est “induction aristotélicienne”.

- **Induire**, c’est prélever des échantillons soit dans une collection (distributif), soit dans un système (collectif) afin de se forger une compréhension de la collection ou du système.

- **L’estivage**. Il s’agit de faire la “summa” (somme ou totalité : tout ou entier) des échantillons réalisés que l’on additionne ou que l’on dénombre ainsi.

- **Définition** : Des échantillons égaux, s’ils sont pris séparément, se résument à leur somme, qui est l’induction sommaire. Ce que l’on a déterminé de chaque membre d’un ensemble (ou de chaque partie d’un système), - chaque membre (ou partie) pris séparément, que l’on résume en l’affirmant de tous les membres (ou parties) ensemble. Ce qu’on appelle la “généralisation” ou la “globalisation” (4) revient ici à un résumé.

Induction sommative distributive.

L’induction aristotélicienne. Aristote, 1 Anal. 2, 3, donne l’exemple suivant.

- Pré-sentence 1 : Homme, cheval, mule - chacun pris individuellement - vivent longtemps.
- Phrase 2 : Eh bien, (dans l’interprétation de l’époque) ils sont (les seuls) animaux sans bile.
- Dernière phrase : Ainsi, tous les animaux sans bile - pris ensemble - vivent longtemps.

Nous avons complété le texte d’Aristote par “pris chacun séparément” et “pris ensemble”. Le terme “sommatif” (lat. : “summa”, somme, résumé) traduit parfaitement : on résume. L’expression “les seuls animaux sans bile” a la même portée que “tous les animaux sans bile”. Par conséquent, dans la préposition 2, le terme “d’ seulement” peut également être remplacé par “tous”.

On voit qu’Aristote prend trois échantillons dans le monde animal, désigne ces trois échantillons comme l’ensemble complet des échantillons et les additionne. Il appelle ce type de raisonnement “induction”, sans plus. D’où son nom. Le raisonnement dépend de la complétude de l’énumération.

Pensez à un enseignant qui, après avoir vérifié les devoirs de 20 élèves séparément, vérifie à nouveau le travail : tous ensemble. Le nombre est la somme de tous les séparés. Il est représenté - "imagé" - par le nombre 20.

- Phrase 1. Les devoirs des élèves 1, 2, 3, 18, 19, 20 ont été vérifiés.
- Phrase 2. Ces 20 élèves sont les seuls (= tous) élèves de cette classe.
- Phrase 2. Donc tous les devoirs ont été vérifiés.

La formulation de Bochenski : Cela revient à la même chose mais avec des mots différents.

Phrase 1. a, b, c, ... z, sont des éléments de la classe k.

Phrase 2. Eh bien, a, b, c, .z sont tous ses éléments et ils présentent chacun la propriété e.

Phrase 2. Donc tous ses éléments présentent la propriété e.

En bref, on raisonne de chacun séparément à tous ensemble, ce qui revient à une induction résumante qui, comme le dit justement Aristote, conduit à un concept abstrait (c'est-à-dire résumant).

Induction collective sommative.

Jusqu'à présent, les formulations ne donnaient que des exemples distributifs (concernant des ensembles). Maintenant un exemple collectif (concernant un système).

- Phrase 1. La propreté de la première pièce, de la deuxième pièce, de la cuisine, du coin salon, du coin rangement et de la cave a été testée séparément.

- Phrase 2. Eh bien, la première pièce, la deuxième pièce, la cuisine, le salon, le débarras et la cave sont les seules (toutes) parties de la maison.

- Dernière phrase : Donc toutes les zones de la maison ont été testées pour leur propreté.

9. 2 Induction amplicative (distributive et collective)

Le rôle de l'estivage dans l'amplification ou l'élargissement de l'induction des connaissances :

L'induction sommative est donc une connaissance sommative. L'induction amplicative, en revanche, étend l'induction sommative à (tous) les autres cas.

1. L'induction par amplification distributive.

- Phrase 1.. : Si toute l'eau au niveau de la mer bout à 100° C, alors o.a. cette eau et cette eau.

- Phrase 2. Eh bien, cette eau et cette eau bouillent au niveau de la mer à 100° C..

- Dernière phrase : Donc toute l'eau bout à 100°c

Ainsi, on a raisonné à partir du fait testé que, jusqu'à présent, toute l'eau au niveau de la mer bout à 100° C, jusqu'à l'attente que toute l'eau au niveau de la mer bouillira à 100° C. En d'autres termes, on étend à tous les cas testables. Mais cela n'a pas de raison suffisante sans le fondement, à savoir les cas testés qui sont résumés dans une induction sommative. On ne méprise donc pas l'induction sommative ou complète. Au contraire, à partir des cas testés, on prépare les cas testables. C'est cela la vraie science positive.

2. Induction de l'amplification collective.

Reprenons l'exemple déjà cité et complétons-le :

- Phrase 1. La propreté de la première pièce, de la deuxième pièce, de la cuisine, du coin salon, du coin rangement et de la cave a été testée séparément.
- Phrase 2. Eh bien, la première chambre, la deuxième chambre, la cuisine, le salon, le cellier et la cave ne sont qu'un échantillon des parties encore plus vastes de la maison.
- Phrase 3. On peut donc supposer que toutes les parties de la maison sont maîtresses de la maison.

À partir des pièces déjà testées, on passe aux pièces testables, à l'ensemble de la maison. Comme nous l'avons déjà dit, on peut appeler cela une "globalisation". Mentionnons que la maison est vu comme un ensemble de pièces ayant des fonctions différentes. Si, par exemple, nous parlions d'un immeuble de bureaux dont toutes les pièces sont identiques, l'exemple ne serait pas une induction amplificatrice collective. Il s'agirait d'une induction amplificatrice distributive : il ne s'agirait plus d'un système, mais d'une collection de pièces égales dont on n'aurait testé qu'une partie pour conclure que l'ensemble du bâtiment est propre.

Tout comme la vérification de la liste de contrôle avant le décollage d'un avion. Le pilote a pour instruction de vérifier si les parties les plus vitales de l'avion - pas toutes, ce serait peu pratique - fonctionnent correctement. Si c'est le cas, l'avion peut décoller. À partir du bon fonctionnement de certaines pièces, celles qui sont nécessaires, on décide que toutes les pièces sont suffisantes. Le fait que toutes les pièces forment un tout et qu'un avion est un système, montre clairement la cohésion.

9. 3 L'été chez Platon

E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerpen / Nijmegen, 1944, 36v., cite un texte très important de Platon (*Philebos* 18b/d) que nous reproduisons ici.

Son :

(1) "Quand quelqu'un (...) a remarqué que le son était infiniment diversifié,

(2.1), il a été le premier à se rendre compte que dans cette infinité, les voyelles n'étaient pas une mais plusieurs et qu'il existait d'autres sons qui, bien que n'étant pas des voyelles, possédaient néanmoins une certaine valeur sonore et qu'il y en avait également un certain nombre (Note : les semi-voyelles). Il distingua encore un troisième type de lettres que nous appelons aujourd'hui "consonnes". Il divisa ensuite les consonnes jusqu'à ce qu'il les distingue chacune séparément, de même que les voyelles et les semi-voyelles jusqu'à ce qu'il en connaisse le nombre. Il appela "chacun" de ces éléments et "tous ensemble" des "lettres".

(2.2) Mais il reconnaissait qu'aucun d'entre nous ne pouvait apprendre "l'un" d'entre eux "séparément" sans "tous les autres", et il considérait que c'était un lien qui les rendait "tous" "un". En conséquence, il leur a assigné une seule science qu'il a appelée "grammatikè".

Nous mettons en italique les termes qui indiquent clairement une induction sommative : d'abord "chacun séparément", puis "tous ensemble" et "chacun séparément" et "tous ensemble" (ces derniers trahissant la dichotomie ou la complémentation). L'énumération commence en effet par des éléments détachés en lui-même et les amène ensuite de cette multiplicité à l'unité en exposant les connexions, c'est-à-dire la "similarité" et la "cohérence".

Le texte (2.1) voit une collection universelle de “sons de lettres”, divisibles en trois sous-ensembles (voyelles / semi-voyelles / consonnes). Cela trahit un estivage distributif. Cependant, il est encore difficile de déterminer aujourd’hui ce que l’on entendait exactement par demi-voyelles à l’époque.

Constater que les sons sont infiniment divers, implique qu’ils soient comparés les uns aux autres. C’est en effet le premier moyen d’identification et la base de tout ordre. La comparaison conduit à l’analogie, à l’établissement des similitudes et des différences. Selon une certaine conception de la didactique de la lecture initiale, les enfants comparent des paires de mots. Par exemple, les mots “roue” et “roue” sont totalement similaires, les mots “roue” et “fenêtre” sont totalement différents. La comparaison de ces deux paires de mots n’apprend rien de nouveau aux enfants sur le code caché dans un système linguistique phonétique ou phonologique. Il en va autrement avec des paires de mots comme “lièvre” / “vase”, “lièvre” / “coq”, ou “lièvre” / “maison”.

Celles-ci montrent l’analogie : à la fois la similarité et la différence. De telles paires, lorsqu’elles sont écoutées attentivement et de manière comparative, nous permettent de diviser les mots en similaires et différents. Cela conduit finalement à la découverte et à l’identification de “chaque son séparément”. Il y a là aussi une forme de complémentation : identifier un son (et le signe graphique qui lui est associé) séparément signifie que l’on introduit une dichotomie dans la collection de sons (et de signes) : le son (ou le signe) isolé est considéré isolément, par opposition à tous les autres sons (ou signes).

Le texte de Platon (2.2) s’intéresse aussi à la cohérence et voit non seulement la collection mais aussi le système des sons des lettres (l’une d’elles avec toutes les autres). Il s’agit d’un estivage collectif. En d’autres termes : la multiplicité est amenée à l’unité de ressemblance et à l’unité de cohésion.

Dans toute didactique sérieuse de la lecture, le “retour en arrière” est également effectué. Des sons séparés (lettres) sont à nouveau assemblés pour former un mot. Chaque mot significatif est en effet un système cohérent en soi dans lequel les parties ont leur place appropriée. Si la place de chaque lettre n’est pas respectée, le système qui compose un mot significatif est également perdu. Le mot perd alors effectivement son sens.

Les fortes traditions philosophiques grecques, dans leur recherche incessante d’un ordre dans l’ensemble de la réalité, ont toujours recherché de telles similitudes et cohérences.

La pensée pythagoricienne consistait à découvrir l’unité, la caractéristique commune, dans une multitude d’éléments, ou à voir à travers les différentes parties jusqu’au tout. Parménide aussi cherchait dans la multitude, l’un. À propos de l’ensemble de la réalité, de tout ce qui a été, est et sera toujours, il parlait en termes de “multiplicité/unité”. C’est ainsi qu’est née une doctrine de l’ordre ou “harmologie”. Cela renvoie également aux concepts fondamentaux de Platon de “tout / ensemble” qui se reflètent dans son interprétation du “monde” et de l’“idée”.

L’idée platonique “Narcisse” :

Illustrons cela avec un exemple qui résume une multiplicité de manière distributive et collective et qui représente donc une induction d’abord sommative et ensuite amplificative : Prenons par exemple une jonquille et examinons attentivement la structure de l’unique spécimen que je tiens dans ma main : J’observe précisément, par exemple, la fleur en forme

de trompette. Je compare avec un deuxième spécimen. Et ainsi de suite. Dans mon esprit (Platon parle du “nous”) se forme le concept humain de “jonquille” qui évolue progressivement vers un concept universel, englobant toutes les jonquilles (possibles). Platon appelle une telle pensée “stoïchiose” et celle-ci est une collection d’“éléments” (= spécimens, “images”) qui présentent tous les caractéristiques communes de “la” jonquille (le concept abstrait). En même temps, je constate que les jonquilles se produisent de préférence en groupes, par exemple par la propagation des tubercules. Cette constatation est à nouveau une “stoïchiose”. Cette fois-ci cependant, il ne s’agit pas d’une saisie de la collection, mais de la découverte d’un système : les jonquilles se trouvent souvent en groupe et ce, via l’expansion des tubercules. Nous pourrions découvrir de nombreuses autres “parties” du biotope ou du système de la jonquille.

Conclusion :

Une telle pensée, une telle stoïchiose conduit à la “généralisation”, la découverte du général dans les différents spécimens, et à ce que nous avons déjà appelé la “totalisation”, la découverte de l’ensemble du système par rapport au narcisse. Deux formes complémentaires de totalisation ou de formation d’un concept de “totalité”. Cette totalité dans ses deux formes est l’idée (ici : “le” narcisse), dans la mesure où elle se manifeste dans nos concepts.

Faites attention au caractère restrictif de la dernière phrase “dans la mesure où l’idée transparaît dans nos concepts”. Car au sens platonicien du terme, l’“ idée “ n’est pas la compréhension que nous en avons. Elle est ce qui rend notre compréhension possible.

Nous continuons à explorer le monde de la jonquille. Soudain, nous voyons un spécimen déformé. Comment savons-nous qu’il est déformé ? Parce qu’après tout ce qui précède, après avoir généralisé et globalisé, le concept universel : la jonquille chanceuse (en termes platoniciens : “la bonne jonquille”) est apparu dans notre esprit. Si l’on veut : le narcisse idéal, parfait. Cet idéal renvoie aussi à “l’idée” de narcisse. Attention : ce n’est pas notre compréhension de cet idéal qui est l’idée. Seule l’idée rend possible ce concept ou cette conception idéale. Ce n’est qu’alors que les jugements de valeur deviennent possibles.

Pour résumer :

concept général (toutes les jonquilles (possibles)) ; (l’interconnexion de toutes les jonquilles (possibles)) ; concept idéal (la jonquille parfaite). C’est ce que nous donne la stoïchiose du phénomène naturel “jonquille”. Nous résumons cela dans le nom (onoma, lat. : ‘nomen’) ‘narcisse’. Nous le résumons dans le concept abstrait de “jonquille”. Mais l’idée n’est ni l’un ni l’autre. Pourquoi ? Parce que l’idée est quelque chose qui, avant toute intervention humaine, est déjà toujours à l’œuvre dans les phénomènes de la nature, et ce... comme un “modèle” au sens de parangon ou de “cause exemplaire” (comme on disait aussi dans l’Antiquité). Tout comme on dit d’une jeune fille qu’elle “modèle” lorsqu’elle peint une déesse ou fabrique une statue de déesse. C’est pourquoi Platon dit que l’idée est préexistante (préexistent). Pour en revenir au narcisse : selon Platon, l’“ idée “ narcisse existait déjà, avant que la fleur éponyme ne puisse se montrer sur terre. L’idée narcisse est la condition de possibilité, le modèle pour l’existence du spécimen terrestre. Toutes les jonquilles terrestres sont formées selon cette idée idéale, picturale, qui, quelque part dans un monde transcendantal, “était dès le début, est maintenant et sera toujours”.

“Holisme”

est un terme plutôt récent... pour une chose très ancienne. Une définition : “Une totalité existe lorsqu’un fait singulier est situable dans une collection ou dans un système”. La pensée de Platon est radicalement “holistique”. Les perspectives “ tout / entier “ reviennent sans cesse, sans qu’il en fasse explicitement la “ théorie “. On ne peut pas penser “ tout ce qui est un “ (comprendre : l’unité dans la multitude, c’est-à-dire la totalité) sans ses “ parties “ et vice versa. Dans *Filebos* 15d / 17a, Platon confirme cette affirmation : “Rien ne peut être pensé s’il n’est le nombre bien défini de ses “parties” bien définies”. En lisant Platon, on a souvent l’impression que collection et système sont intimement liés. La similitude et la cohérence, les concepts de base de la collection (bien commun) ... et du système (ensemble commun), semblent s’entremêler dans ces textes. Avant d’examiner la langue (dans son ensemble), il doit aller au fond des mots, car une langue est “ composée “ de mots. Or, les mots sont constitués - construits - de parties, et il faut donc d’abord analyser ces dernières pour en faire des éléments de sons inscrits dans l’écriture. Ceux-ci constituent le point de départ de la découverte linguistique.

La connaissance : Il convient de se référer brièvement à P. T. van Dorp, *Aristote sur deux fonctionnements de la mémoire (réminiscence platonicienne)*, in : Tijdschrift voor Filosofie 54 (1992) : 3 (Sept.) 457/491, vrl. 478/489. L’auteur distingue avec Aristote et avec son maître Platon deux types de connaissance et immédiatement de mémoire. La mémoire joue un rôle décisif et se décompose en :

- (1) “mnèmè” (latin memoria) qui “se souvient” d’une accumulation de toutes sortes de données en vrac non ordonnées, et
- (2) “mnèmosune” ou “anamnèse” (latin : reminiscentia) qui ordonne (et donc résume) la multiplicité de la mémoire des données en vrac selon les similitudes et les connexions. Avec cette dernière mémoire, on peut se demander si “mnèmosune” ou “anamnèse” (et même le terme grec ancien que nous traduisons par “mémoire”) ne serait pas traduit beaucoup plus correctement par “conscience élargie”, car les deux termes montrent un “horizon” global dans lequel les données quotidiennes en vrac ont une place, comme si cet “horizon” était une sorte de configuration globale (collection et système de lieux).

Pour Platon, la science repose sur ce qu’il appelle la “stoicheiosis” (induction sommative) : ce n’est que si, quelque part, une multiplicité est amenée à une unité de ressemblance et de cohérence, qu’il existe un objet qui intéresse la science. Il apparaît immédiatement que le terme “stoicheion” (latin : elementum) désigne une donnée libre (qui peut devenir une donnée libre prédéterminée) et que le terme “stoicheiosis” (latin : elementatio) désigne l’activité qui, en examinant des données libres, vise leur similitude et leur cohérence.

9. 4 Le sophisme du dilemme

Bibliographie. W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 32/34 (The dilemma). En grec ancien “ dilemme “, deux lemmes qui se font face, c’est-à-dire un argument où une préposition comprend un modèle et un contre-modèle. Salmon en cite deux types.

1. la pensée secondaire est soit la même, soit différente.

- 1.1. Même après coup.

G “Soit p, soit -p”.

A : “Qu’est-ce qui en découle ?”.

S : “Si p, alors r. Si -p (pas p), alors r”. - Application. G : une sentinelle n’a pas donné l’alerte mais on ne sait pas (pas G) si elle était au poste ou non. A : “Qu’est-ce qui en découle logiquement ?”. S : “Si vous étiez au poste (p), vous n’avez pas fait votre devoir (r). Si vous n’étiez pas au poste (-p), vous n’avez pas fait votre devoir (r)”. En d’autres termes, coupable dans tous les cas.

- **1.2. Multiples réflexions après coup.**

DO : “Soit p, soit q”.

DE : “Qu’est-ce qui en découle ?”.

S. : “Si p, alors r. Si q, alors s”.

Application.

DO : quelqu’un se présente au tribunal, accusé d’une infraction routière nulle dans laquelle il n’est pas fautif, avec une double option, avouer ou ne pas avouer, avec un problème dans les deux cas.

DE “Qu’est-ce qui en découle ?”

S : “Soit j’avoue (p), mais alors je suis condamné à une somme d’argent pour une erreur que je n’ai pas commise (r). Soit je n’avoue aucune culpabilité (q), mais alors je dois passer toute la journée du lendemain en prison (s)”. Note : La question de savoir si la phrase suivante est aussi plurielle dépend de la formulation complète car l’homme peut conclure : “De toute façon : Je ne suis pas très bien loti”.

2. “Dans tous les cas”.

Un dilemme strict tient ou tombe avec l’induction sommative dans ce domaine : l’énumération des possibilités (dans le cas d’un dilemme : deux ; dans le cas par exemple d’un trilemme : trois) doit être complète. Sinon, il n’y a tout simplement pas de “soit, soit”.

- ***Application.*** Ch. Lahr, *Cours*, 528. Épicure de Samos (-341 /-271 ; fondateur de l’épicurisme) est connu pour son dilemme.

- Ou bien, avec le corps qui meurt, l’âme de l’être humain périt également. Dans ce cas, toute vie émotionnelle cesse. Elle ne ressent donc rien à la mort.

- Ou bien elle survit à la mort. Dans ce cas, elle échappe aux problèmes de la vie incarnée et est plus heureuse qu’avant. Ainsi, après la mort, elle connaît un état de bonheur accru. “Dans tous les cas”, l’âme ne doit pas craindre la mort. Logique : une même vie après la mort.

La réfutation de Lahr. L’énumération (induction) d’Épicure des situations possibles est incomplète (non sommative), à savoir (troisième possibilité). “Soit elle survit à la mort mais de telle sorte que, à cause d’actes peu scrupuleux, elle est sujette au regret et au remords. Dans ce cas, l’âme craint avec raison la mort et ce qui vient après”. Au lieu d’une, il y en a maintenant deux !

Lahr était chrétien. Mais les païens contemporains d’Épicure croyaient aussi, dans le cadre des axiomes de leur religion, à un jugement après la mort. Un G qu’apparemment Épicure n’a pas voulu prendre en compte.

En cas de dilemme, il ne faut donc pas être trop prompt à prononcer “dans tous les cas” ! Car ce terme exprime l’estivage.

Ce chapitre en fait la synthèse : Induire, c'est prélever des échantillons dans une collection ou dans un système, afin de se forger une compréhension de cette collection ou de ce système.

- Si nous raisonnons à partir de chaque élément séparément jusqu'à tous les éléments réunis dans une collection, nous arrivons à une induction distributive sommative. Nous résumons tous les éléments.

- Si l'on raisonne sur un système en partant de toutes ses parties séparément pour arriver à l'ensemble du système, on arrive à une induction sommative collective. Toutes les parties sont résumées.

- Si l'on raisonne dans une collection des éléments testés vers tous les éléments testables, alors on arrive à une induction amplificatrice distributive. On étend les éléments testés aux éléments testables. On généralise.

- Si l'on raisonne dans un système à partir des parties testées vers toutes les parties testables, on arrive à une induction collective amplificatrice. Les parties testées sont étendues aux parties testables. Il y a une généralisation.

Se rapprocher de Platon signifie qu'il prête attention à la fois à la ressemblance et à la cohérence. La multiplicité est ramenée à l'unité, tant sur le plan de la ressemblance que sur celui de la cohérence.

Organiser la réalité, c'est chercher l'unité, la ressemblance, dans la multitude des éléments, et le tout, la cohérence, dans les parties. Ainsi, l'idée platonicienne "narcisse" résume une multiplicité de manière distributive et collective. Distributivement dans la mesure où le spécimen est comparé à d'autres spécimens, collectivement dans la mesure où il s'agit de son biotope et de la cohérence du narcisse avec son environnement plus large.

Le holisme signifie que l'on voit l'unité dans la multitude. On ne pense pas le tout sans les parties et vice versa. Une donnée singulière se situe dans une collection et dans un système. Et inversement, on voit la collection et le système comme étant composés de données singulières.

Ainsi, le terme "mnèmosune" ou "anamnèse" est également beaucoup plus riche que le terme "mnèmè" car le premier terme, en tant que "conscience élargie", ordonne la multitude de données distinctes dans la mémoire en fonction des similitudes et des connexions. En ce sens, le terme "mnèmosune" est apparenté au grec ancien "stoicheiosis".

Un dilemme se pose également avec l'induction sommative : l'énumération des possibilités doit être complète.

10. La base ontologique

10. 1. Éléments de l'ontologie

Comme nous l'avons déjà mentionné, le terme "ontologie" désigne la théorie de l'être. Elle fait référence à tout ce qui est un tant soit peu réel, et ce au sens le plus large du terme. Les fictions sont également des "choses" ontologiques, comme les rêves. Le rêve d'une personne peut avoir une telle portée que sa vie en est profondément affectée. Nous avons souligné (3.1) que tout ce qui est "quelque chose" a de toute façon une existence et une essence. L'existence confirme le fait "que quelque chose est", l'essence "ce que quelque chose est". La logique contemple la réalité et saisit la réalité.

Elle est donc ontologique. Le sujet pensant est en accord avec la vérité révélée par l'objet. Le semblable dans le penseur, saisit, comprend, oui connaît le semblable dans l'objet. Platon parle d'une métaphysique légère (5.1 ; 5.3) qui conduit à la saisie de l'idée, de l'objectif dans la réalité. La compréhension dans le sujet correspond à la compréhension dans l'objet. Cette saisie va au-delà de la connaissance phénoménologique, qui se limite à la représentation la plus pure possible du donné. Elle constitue donc un premier pas sur la voie de la contemplation intérieure. Cependant, cette connaissance n'atteint pas l'essence du donné. L'idée est trop globale, trop transcendante.

Selon J. Montenot, dir., *Encyclopédie de la philosophie*, Libr. Gen. Française, 2002, 1180, le terme " ontologie " (comprendre : faire apparaître " être(de) ", c'est-à-dire la réalité) a été introduit par R. Göckel (Goclenius (1547/1628) dans son *Lexicon philosophicum* (1613/1615).

1. La philosophie présocratique.

On peut voir un certain nombre de courants dans la philosophie présocratique concernant la contemplation de ce qui est réel.

- Un certain nombre de philosophes comme Homère (+/- -800/-700) et Hésiode (+/- -800 /-600) ont une pensée fortement théologique. Pour eux, le monde des dieux est la réalité ultime.

- Les philosophes "milésiens", parmi lesquels Thalès (-624/-545), Anaximandros (-610/-547) et Aximines (-588/-524), ainsi nommés d'après leur lieu d'origine, Miletos, sur la côte ouest de l'Asie Mineure, ne cherchent pas le fondement de tout ce qui est dans les dieux, mais dans la "fusus" ou nature des choses elle-même. Pour eux, l'essence de tout ce qui existe est matérielle, qu'il s'agisse d'une sorte de fine poussière.

- Après eux sont venus un certain nombre de penseurs pour qui le fondement de toute réalité ne consistait pas en de nombreux dieux, ni en une matière mince, mais en la sagesse. Nous les appelons, par un terme tautologique, "philosophes de la sagesse", car le mot "philosophos" exprime déjà un "désir de sagesse". Parmi eux, nous trouvons Xénophane de Colophon (-580/-490), Pythagore de Samos (-580/-500), Parménide d'Élée (-515/-445) et Héraclite d'Éphèse (-535/-465).

Philosophes théologiques.

Homère mentionne déjà le terme " être ", " on " (pluriel " onta "). Homère se présente comme l'interprète de la déesse Mnémosunè (conscience élargie) et de ses muses (signifiant

: esprits féminins inspireurs) qui lui révèlent “l’être antérieur, l’être actuel et l’être futur”. Homère (Lat.) - “Homèros” signifie “aveugle”. Il est à l’origine de *l’Iliade* et de *l’Odusseia*, les plus anciennes œuvres littéraires connues et conservées de la littérature grecque. Hésiode d’Ascra, avec sa “Théogonie” et ses “Travaux et jours”, poursuit cette tradition poétique.

Plus tard, Homère et Hésiode ont été appelés “théologoi”, théologiens, car dans leurs œuvres, l’homme est au premier plan de leur monde vivant et pensant, tandis que les divinités, les esprits divins et les héros en sont l’arrière-plan vivant.

Ces philosophes se concentraient principalement sur la contemplation mythique, moins sur le raisonnement rationnel. Hésiode, cependant, avait déjà fait remarquer que les muses proclament à la fois la vérité et la contre-vérité : “tous les “scandales” (vol, adultère, tromperie mutuelle) étaient attribués à leurs dieux et déesses par Homère et Hésiode”. On entendait donc déjà un son critique à l’égard des dieux.

Les philosophes milésiens. Les philosophes milésiens cherchaient le ‘fusus’, l’essence des choses, le principe directeur, bien plus dans la terre elle-même. Pour les philosophes naturels, la “fusus” était la création et le développement de l’être, mais aussi l’origine de cette création, “l’être passé, présent et futur”. Cette globalité deviendra avec le temps le thème principal de l’ontologie. Tous les êtres sont régis par une sorte de matière raréfiée ou fine, qui donne aux choses du monde leur existence et leur forme.

Pour Thalès de Milet, l’eau est le principe premier (3.6). Anaximandre de Milet voit que ce qui rend toutes choses intelligibles se trouve dans l’infini. Selon la tradition, Anaximène de Milet le voit dans “psuchè”, l’air inspiré et expiré, ce qui rend la vie possible, ou dans “aèr”, l’air sans plus. Que le principe premier soit appelé “air” n’est pas surprenant si l’on sait qu’Anaximène dit : notre âme, qui est air, souffle, nous tient ensemble. Le mot “air” désigne ce qui possède une vie psychique. Cela signifie que le principe de l’univers est quelque chose qui a une âme ; ce qui est un progrès par rapport à Thalès (l’eau océanique comme source de vie de nature divine) et Anaximandre (l’illimité qui dirige tout), qui pensaient trop peu à la vie de l’âme dans l’univers.

Les philosophes de la sagesse.

- Xénophane de Colophon, impressionné par les philosophes milésiens, critique fortement le concept de Dieu des théologiens mythiques. Sa conception de Dieu est différente : il n’y a qu’un seul Dieu, calme et immobile. Il contrôle et gouverne l’univers par la pensée. Xénophane ne croit plus à l’idéal éducatif d’Homère et d’Hésiode : l’“aretè”, la “virtus”, la vertu, n’est plus la chevalerie comme chez Homère, mais la “sophia”, la sagesse.

- Pythagore de Samos et ses compagnons de pensée ont une orientation orphique et mathématique. La religion orphique est une religion à mystères qui affirme entre autres que l’âme humaine possède des qualités divines et est immortelle. Le célèbre théorème de la géométrie plane porte également le nom de Pythagore. Ce théorème stipule que le carré de l’hypoténuse dans un triangle rectangle est égal à la somme des carrés des côtés du triangle rectangle.

- Parménide d’Élée (2.3 ; 6.6) est le fondateur de l’école éléatique. Son affirmation : “Il faut dire et penser que l’être est” (c’est-à-dire le principe d’identité) est nettement plus philosophique que ce que proclament Homère et Hésiode à propos de “Tout ce qui était, est,

sera” Parménide souligne déjà le caractère objectif de l’être en tant qu’être. Il affirme qu’il faut “concevoir l’être selon lui-même”. C’est-à-dire pas selon nous-mêmes, par exemple : “L’être après tout est lui-même (‘tauton’), c’est-à-dire qu’il coïncide avec lui-même. L’être possède donc une identité que, si l’on est honnête, on doit concevoir avec le respect qui lui est dû.

D’ailleurs : c’est la différence entre “alètheia”, la vérité, et “doxa”, “l’opinion”. Il s’agit de révéler l’être ou la réalité, mais à double titre : on ne sait pas si c’est vrai ou non. La réalité telle que Parménide la conçoit est indivisible. Pour lui, il n’y a qu’un seul être, tandis que toute multiplicité est une illusion. De plus, les êtres individuels (êtres singuliers) sont aussi du vide et du semblant, car leur isolement entre en conflit avec l’indivisibilité et l’uniformité de l’être pensable et parlable. L’être individuel est donc impensable et indicible.

Parménide peut passer pour le précurseur de l’ontologie ultérieure. G. Elisabeth M. Anscombe, *From Parmenides to Wittgenstein*, Oxford, 1981, ne dit-elle pas que “Parménide est le texte fondateur sur lequel toute la philosophie occidentale n’est qu’un ensemble de notes de bas de page” ?

- Héraclite d’Éphèse : L’idée de base de ce penseur est que la nature des choses n’est pas immuable, comme l’affirmait Parménide, mais tout le contraire, à savoir que tout être est soumis à un changement constant. Il formule cette intuition par les mots “pantha rei”, généralement mal traduits par “tout coule”, mais qui comporte un principe directeur : “tout coule selon un ‘kuklos’”, une sorte de redressement qui se produit lorsqu’une croissance connaît une déviation.

2. La philosophie socratique.

A cet effet, on compte les “trois grands” : Socrate (-470/-399), Platon (-427/-347) et Aristote (-484/-322). Il convient de mentionner qu’Aristote nous a laissé un certain nombre de livres qui sont connus collectivement sous le nom de “Métaphysique”. O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 338, dit qu’Aristote a appelé ce que nous appelons “ontologie” “première philosophie” pour la raison qu’elle fait apparaître les “archai”, les raisons, qui sont tout ce qui était, est et sera toujours. Il les considère comme “Sophia”, “sagesse”, peut-être pour rester fidèle à la tradition pythagoricienne et platonicienne.

Il les appelle “theologikè”, sujet théologique, comme les Eléates qui appelaient “dieu” l’être unique et absolu.

Relation avec la logique.

Les concepts, traités dans les jugements et les raisonnements, indiquent des réalités dans le mode d’être des “formae”, des formes d’être. La logique peut être exprimée immédiatement comme l’étude de ce processus de pensée qui, à partir d’une réalité donnée, exprimée dans les prépositions, conclut à une réalité déductible, évoquée dans les postpositions, c’est-à-dire le raisonnement. En d’autres termes, la logique est l’ontologie en termes de phrases “si, alors” (implications). Sans surprise, les axiomes de base (concernant l’identité, la contradiction, le tiers exclu) sont précisément les mêmes que ceux de l’ontologie. Les catégories de la logique occupent également une place centrale dans l’ontologie d’Aristote (concernant l’essence de ce qui est, et ses déterminations essentielles).

L'être en tant qu'être.

Voilà, selon Aristote, l'objet de l'ontologie. Remarque : “ être “ et “ étant “ sont à comprendre au sens large (= transcendantal) dès que quelque chose est mais “ quelque chose “, c'est-à-dire le non-rien, est l'objet de l'ontologie. Par conséquent, une bonne traduction de “ontologie” est “théorie de la réalité”. À propos : ne confondez pas “transcendantal” avec le “transcendantal” kantien (qui signifie “critique”). Transcendantal” signifie “englobant”, c'est-à-dire englobant tout ce qui est “quelque chose”.

Contenu conceptuel. O. Willmann, o.c., 453, cite un texte fondamental d'Aristote (De interpretatione 3, in fine). “Einai”, l'être, n'est pas un “sèmeion”, un attribut de quelque être”. De même : quand on dit ‘on’, l'être, (Note : de quelque être), c'est un ‘pilon’, un terme vide, car ‘on’ ne signifie (Note : en tant qu'attribut de quelque être) rien. Ce n'est qu'en liaison avec un autre terme que ‘on’ prend un sens”. Modèle. Si de “une fille” - un être est dit qu'il est “sur”, être, alors c'est un “pilon”, un terme vide. Raison : tout ce qui est “ quelque chose “ est “ sur “, être. En revanche : est “ sur “, être, un concept de base de toute définition. Ainsi : “Un être qui est de sexe féminin et encore jeune est une fille”. En tant que concept de base (1), spécifié par des concepts ajoutés (2) il est définitionnel (3) voir. - Aristote a donc raison de dire que ce n'est qu'en relation avec un autre terme (ici : les termes ajoutés “ de sexe féminin “ et “ encore jeune “) que l'être est défini, “ sèmeion “ de quelque chose.

10. 2. Nominalisme et réalisme

O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten / Munich, 1909,68, explique une formule scolastique, à savoir “Forma post rem, in re, ante rem”. Traduit : “ Les contenus de savoir et de pensée après le donné, dans le donné, et avant le donné “.

- Le formulaire “après” les données

(‘formae post rem’) sont les notions, les ‘idées’, les concepts, que nous, avec les termes qui leur sont liés, formons, ‘concevons’, ‘dessinons’ dans notre esprit (‘conscience’), intramental donc.

- Le formulaire “dans” les données

(‘formae in re’) est ce qui fait des modèles de connaissance, de pensée et d'action ce qu'ils sont (afin qu'ils puissent être distingués du reste de la réalité générale). Dans la définition métier, qui exprime ce qu'est une chose, celle-ci devient délimitée par rapport au reste et découvrable dans les données elles-mêmes.

- Le formulaire “pour” les données

(‘formae ante rem’) sont, dans l'interprétation pythagoricienne - platonicienne - chrétienne, comme chez un Kepler, les idées (conceptions, modèles) de Dieu, qu'il a, en créant, mis dans les réalités.

La discussion universaliste.

La discussion, entamée dans l'antiquité entre sophistes, disciples d'Aristote et disciples de Platon, a été reprise dès le début de la scolastique (1000/1200). “Le déroulement de la lutte entre le nominalisme et le réalisme, au Moyen Âge chrétien, présente une étonnante ressemblance avec la même lutte, dans l'Antiquité.” (O. Willmann, *Gesch.*, ii, 352). La

question est de savoir si les universaux existent réellement, soit dans les choses, soit en dehors d'elles, ou s'ils ne sont que des produits de la pensée.

La nature "ontologique" de ce conflit réside dans le fait qu'il pose la question de savoir si et dans quelle mesure nos concepts généraux, qu'ils soient abstraits ou idéatifs ("universalialia" en latin médiéval), reflètent la réalité. Trois attitudes différentes peuvent être adoptées : une attitude nominaliste, une attitude conceptualiste ou une attitude idéaliste. La conception platonicienne du concept "idée" a déjà été abordée au point 9.3, où l'"idée", la forme essentielle ou forma "narcis" a été expliquée.

Dans la logique traditionnelle, forma, "forme" en abrégé, est ce par quoi quelque chose se distingue de l'ensemble du "reste de la réalité". En soi, les formes d'être sont des "formes-pensées", elles peuvent être singulières, générales ou, même, globales.

Trois modalités de base.

Les scolastiques ont distingué trois modalités de base :

1. Formae post rem : Le nominalisme conceptuel.

Les nominalistes soutiennent qu'un concept (définition) n'est qu'un "nom" ("nomen" en latin), qui appartient à l'usage du langage. Ils n'attribuent la réalité qu'à des choses individuelles. Il faut en tout cas prouver si quelque chose - dans - la réalité (l'aspect ontologique - modal) y correspond.

L'interprétation nominaliste, croit que seules les choses concrètes sont réelles. Elle suppose que les universaux ne se réfèrent que comme des étiquettes vagues aux choses concrètes du monde. Seul le monde tel qu'il est expérimenté par les sens est réel. L'homme détermine et nomme ce qui est réel en fonction de présupposés qu'il choisit lui-même. Le mot latin "nomen" signifie "nom". D'où le terme "nominalisme". La conscience, les capacités psychiques, la religion, les divinités, la prière, la conscience étendue... sont difficiles à digérer pour le nominaliste, car elles échappent à la perception sensorielle ordinaire. Dans la Grèce antique très religieuse, une telle attitude d'esprit était plutôt l'exception. Dans les œuvres du poète Homère, par exemple, on ne trouve guère de page où il ne soit pas question de dieux.

- Protagoras d'Abdeira (-480/-410, en Thrace)

Il avait une vision nominaliste. On lui doit également la célèbre déclaration : "L'homme est la mesure de toutes choses". Jusqu'alors, c'étaient les dieux pour les Grecs. Dans son livre *Hippias maior*, Platon cite Socrate, son maître, en conversation avec le nominaliste Hippias. Socrate veut le contraindre à une définition universelle du "beau" et lui demande : "Qu'est-ce que le beau ?". Hippias n'arrive pas au concept commun et universel du "beau" car il s'en tient toujours à des exemples concrets. L'universel, la caractéristique commune dans "tout ce qui est beau", l'intéresse, en tant que nominaliste, très peu. Pour lui, c'est quelque chose comme se perdre dans le flou de la généralisation. Il répond, par exemple, "Une belle fille, c'est beau". Il s'en tient aux "applications", aux "modèles concrets", mais ne trouve pas "la règle". Il ne fait jamais abstraction de l'idée générale de "beauté" à partir de nombreux exemples.

- Leo Apostel, (1925/2009),

Un philosophe de renommée internationale, dans : *Humo* Nr 2247 (29.09.1981, 50/53) a également exprimé son attitude nominaliste. (1.5). Il ne s'agit pas de remettre en cause l'existence de concepts universellement valables. Mais son attitude face à la vie témoigne de

l'absence d'une éthique religieuse, dans laquelle il se demande parfois si tout ce qui l'entoure représente encore la réalité.

- **Geoffrey James Warnock** (1923/1955),

un spécialiste de Berkeley - a un jour pris à partie, en tant qu'analyste, les universaux, en tant qu'universaux, ceci dans la longue tradition nominaliste, qui présuppose que tout ce qui est réalité extra-mentale est radicalement individuel et en aucun cas, en soi, général.

B. Russell (1872/1970), philosophe et logicien britannique, ridiculise Warnock en tant que nominaliste comme suit : "Il y a longtemps, il y avait une tribu, qui vivait sur la rive d'un fleuve. Certains disent que le fleuve s'appelait 'Isis' et les membres de la tribu 'Isidiens'. La langue de la tribu connaissait

les mots "gardon", "truite", "perche" et "brochet". Mais pas le mot "poisson". Un groupe d'Isidiens, qui avait descendu la rivière plus loin que d'habitude, a attrapé ce que nous appelons un "saumon". Un débat animé s'est immédiatement engagé. Certains prétendaient que c'était une sorte de brochet. D'autres qu'il s'agissait de "quelque chose de sombre et de terrible" et, immédiatement, que toute personne qui en parlait devait être expulsée de la tribu. À ce moment-là, un étranger apparut sur les rives d'une autre rivière, que les Isidiens méprisaient. "Dans notre langue - disait-il - nous avons le mot "poisson", qui s'applique aussi bien aux gardons qu'aux truites, aux perches qu'aux brochets. Et aussi à l'animal qui suscite tant de controverses ici".

Les Isidiens étaient indignés : "A quoi bon, disaient-ils, des mots si nouveaux ? Pour tout ce que nous attrapons dans la rivière, nous avons un mot dans notre langue ; car c'est toujours soit un gardon, soit une truite, soit une perche, soit un brochet. Vous pouvez argumenter contre ce point de vue ce qui s'est passé, il y a peu de temps, dans une partie inférieure de notre rivière sacrée. Mais à notre avis, l'économie de la langue exige une loi qui interdise de mentionner cet événement. C'est pourquoi nous considérons votre mot "poisson" comme un exemple de pédanterie sans valeur".

Le nominaliste, en l'occurrence, fait appel à l'"économie" ou à l'économie des termes, afin d'écarter les choses "superflues" en tant que termes généraux. Russell montre, avec humour, dans cette fable philosophique que cette économie n'est pas sans poser problème.

Nous avons vu que l'adoption de notions ('termes') universelles (en plus des notions privées (= nominalistes) acceptées) relève de l'induction sommative : " si le gardon, la truite, la perche, le brochet présentent chacun le trait k (" poisson "), chacun séparément en tant qu'espèce (= collection privée), alors k (" poisson ") est, d'emblée, vérifié pour la " summa ", somme (= totalité) des espèces ; en bref : si toutes (les espèces) séparément, alors toutes ensemble ".

2. *Formae in re : L'interprétation "abstraite".*

Les réalistes conceptuels savent aussi, bien sûr, qu'un concept, en soi, n'est pas encore une preuve du fait que, pour lui, quelque chose - en dehors - de l'esprit, qui pense ce concept, existe. Mais ils sont convaincus - contre les nominalistes conceptuels - que, dans la réalité objective, quelque chose qui a la même structure correspond à celle de l'idée et du terme, que nous définissons. Mais seulement après analyse : il s'agit d'abord d'un lemme, d'une hypothèse de travail, qui peut servir de guide dans l'investigation de la réalité. Lorsque l'idée,

dont on cherche la véracité, a été vérifiée, alors nous savons que le réaliste conceptuel, sur ce point, a raison : l'hypothèse de travail est plus qu'un nom, plus qu'une concoction.

L'être n'existe pas en dehors des choses, mais dans les choses.

L'interprétation abstraite, également appelée "réalisme conceptuel", est un type de "réalisme". Le réalisme consiste à qualifier ce qui est réel de réel. Le réalisme conceptuel signifie donc que les concepts, qui représentent la réalité, sont également représentés comme objectifs, fidèles à la réalité. Le concept est donc compris comme la représentation intellectuelle, dans notre esprit, d'un fait donné. Alors qu'Hippias, en tant que nominaliste, s'en tenait à des exemples concrets ("une belle fille, c'est beau"), le réaliste conceptuel arrive bien à une représentation intellectuelle de la beauté. Des nombreux exemples concrets (le volume), il extrait la "règle générale", la "caractéristique générale", ou la similitude dans les nombreux exemples. L'attention n'est plus portée sur l'étendue, mais sur le contenu. En d'autres termes, ce ne sont pas les nombreuses "applications", mais la "règle". Le réaliste abstrait ne demande pas "Quelles sont les choses qui sont propres ?", mais plutôt "Qu'est-ce qui est propre, précisément ?".

Avec Aristote par exemple, les abstractionnistes prétendent qu'un concept universel est abstrait des données singulières - concrètes (d'où : "abstractionnisme") : les faits singuliers - concrets, en tant que modèles applicatifs ou applications, sont résumés en une règle (le modèle régulateur, qui est universel).

Aristote pense en termes conceptuels. Pour lui, la beauté - contrairement à ce que pensait Hippias - peut être définie avec précision. Inductivement, il parvient au concept universel de "beauté". Après toutes ces recherches, l'esprit parvient soudain à une compréhension, comme si une lumière apparaissait soudainement et - comme une force - illuminait la pensée et la rendait claire. Soudain, il y a un "aha Erlebnis" et on comprend. L'homme parvient à atteindre une abstraction universelle et une compréhension correcte de la "beauté". Elle se caractérise par une sorte de proportionnalité, un ordre, une intégration réussie et une harmonie.

3. Formae ante rem : L'interprétation "idéative".

Avec Platon, par exemple, les idéationnistes affirment qu'en dehors de l'aspect nominal (c'est-à-dire le mot, les mots, en un mot : le terme) et de l'aspect abstrait (c'est-à-dire la "forma" ou forme d'être, resp. le modèle régulateur universel, dans notre esprit), il y a une idéation (processus) à l'œuvre. Tandis que nous pensons le mot et le terme, ainsi que l'idée, dans notre esprit, tandis que nous vérifions les deux, dans l'analyse de la réalité qui leur correspond (c'est-à-dire de la définition nominale à la définition réelle), nous entrons en contact, avec le même esprit ('nous', intellectus, intellect), avec l'origine, l'archè (ce qui régit les vérifications de nos termes et de nos idées, comme leur principe), qui - depuis Platon - a été appelée idée ou eidos, forme d'être ('idée'). Elle est la condition de possibilité aussi bien de nos termes et concepts que de leurs structures réelles correspondantes.

Les lois de la nature :

Affirmer que seul le matériel est réel n'est pas si évident. Cela ressort déjà, par exemple, de l'existence des lois naturelles. Même sans les découvertes de Newton (1642-1727) des lois de la gravitation, ou les lois de Kepler (1571-1630) qui définissent mathématiquement les orbites des planètes, oui sans l'existence des êtres humains, le mouvement de chute continuera à se produire selon les formules décrites par Newton et les planètes continueront à tourner sur des orbites elliptiques. Ils sont également appelés, entre autres par S. Augustin, "archai",

principia, principes, parce qu'ils régissent, en tant que modèles de connaissance et de pensée et, surtout, d'action, le cosmos de la création.

La question s'est posée dans l'Antiquité : " Comment se fait-il que les données elles-mêmes soient en elles-mêmes un contenu de connaissance et de pensée - une forma ? ". Cette forma est donnée d'avance : ce n'est pas nous qui la mettons dans les données ou les choses. Non : la réalité rencontrée est elle-même connaissable et pensable. La réponse à cette question est : "Il doit y avoir une forme "préexistante" aux données elles-mêmes". C'est donc la forma ante rem.

Métaphysique de la lumière.

Approfondissons la question. Dans les interprétations pythagoriciennes - platoniciennes, les formes d'être sont comme une lumière. Elles éclairent, dans nos concepts et nos termes, les choses auxquelles ces concepts et ces termes se réfèrent. Dans les données elles-mêmes, extra mentales, elles sont une sorte de "lumière", c'est-à-dire une illumination intégrée, grâce à laquelle on peut voir clairement dans la structure même de ces données. Vus d'un être suprême créateur (ordonnateur), ils sont éclairants "d'en haut". Parce que Dieu, en

en créant notre âme, se construit dans ces formes d'être, dans notre âme, nous, dans notre esprit, devenons éclairés. Cela apparaît déjà progressivement dans le platonisme.

La présence permanente de cette lumière en nous permet de connaître les choses. Quelque chose en nous est essentiellement égal à ce qui est à l'extérieur de nous. C'est ce qu'exprime l'ancienne maxime : "Connaître le semblable par le semblable" (Lat. : "Similia similibus"). "L'âme est, en un certain sens, tout l'être" ("Anima quodammodo est omnia") fera de S.Thomas d'Aquin (1225/1274), la figure de proue de la haute scolastique (1200/1300), l'émule d'Aristote.

Là où le nominaliste voit un fossé, une séparation presque impossible, entre lui et les choses, cela n'existe pas pour le conceptualiste, ou du moins à un degré bien moindre. Là où le nominaliste dit que l'essence de la réalité est inconnaissable, le conceptualiste croit que la réalité est, au moins en partie, connaissable. En d'autres termes, l'homme est capable d'arriver à une connaissance objective de (une partie de) la réalité et donc à la vérité, à la connaissance des "choses qui ne mentent pas".

L'expression " Chacun à sa vérité " est donc une variante de l'affirmation de Protagoras : "L'homme (individuel) est la mesure de toutes choses", et trahit une vision nominaliste, et non conceptualiste, de la réalité. Exprimé avec une dose d'humour : pour le nominaliste, il n'y a que des belles filles individuelles. Le réaliste conceptuel, lui, dit : " Tant qu'il n'y a pas que des belles filles, mais aussi la beauté comme propriété commune. " En théorie des modèles : tant qu'il y a des exemples, on arrive à " la règle " par la généralisation. Ou encore : tant qu'il existe des modèles applicatifs, on pourra arriver à un seul modèle régulateur.

L'idéologie.

Platon d'Athènes est le fondateur de la théorie des idées. Pour lui, les idées existent objectivement, elles ont une structure objective, en dehors de l'être intérieur de la conscience individuelle de l'homme, dans un monde séparé et transcendantal. Nous avons déjà illustré cela avec l'idée de "narcisse" (9.3). Toutes les choses terrestres sont donc construites d'après un modèle ou un parangon surnaturel et éternel. Ce modèle donne également aux différentes

choses leur pouvoir subtil, de sorte que les choses existant dans le monde deviennent un reflet de ce parangon. Les idées sont comme des parangons de tous les spécimens possibles, et préexistantes, “ante rem”. Il n’est donc pas étonnant qu’elles soient, dans l’interprétation de Platon, “divines”, et opposées aux “mortelles”. “Si jamais tu contemples cette idée, l’or et l’ostentation, ainsi que les plus beaux chevaliers et jeunes gens, t’apparaîtront comme un rien”. Ainsi les mots de Platon eux-mêmes”.

O. Willmann, *Gesch. d. Idealismus*, I, 382, dit de l’idée : “Face au changement continu, l’idée est l’être réel ; face au transitoire, elle est éternelle ; face aux formes mélangées, elle est la forme pure, non mélangée ; face au multiple (des modèles applicatifs), elle est l’unique (du modèle régulateur valable pour tous les modèles applicatifs possibles).

L’allégorie de la caverne.

Dans l’allégorie de la caverne, Platon a tenté de montrer que ce monde n’est que l’ombre du monde transcendantal “idéal” et plus parfait : Dans une grotte se trouvent des prisonniers, qui sont tellement enchaînés qu’ils ne peuvent voir que la paroi arrière de la grotte. À l’entrée de la grotte, un feu brûle. Entre le feu et les prisonniers, il y a un mur, le long duquel des gens marchent en portant toutes sortes d’objets. Les prisonniers ne voient rien d’autre sur le mur du fond de la grotte que leurs ombres et celles des objets qu’ils transportent. Si ces prisonniers n’ont jamais rien vu d’autre, comment pourraient-ils savoir que ces ombres ne sont pas la vraie réalité ? Maintenant, si quelqu’un détache un prisonnier et le retourne, de sorte qu’il regarde dans la lumière, ce prisonnier tiendra-t-il ce qu’il perçoit maintenant pour plus vrai que les ombres qu’il a d’abord vues ? Sans doute pas, car ses yeux ne supporteraient pas la lumière et il préférerait retourner dans la caverne. Si, par contre, on fait sortir le prisonnier de la grotte en pleine lumière, il est clair que la lumière est trop forte pour lui et qu’il ne verra rien. Si l’on veut permettre au prisonnier de voir le monde réel, il faudra l’y habituer progressivement. Si le prisonnier doit être capable de voir le monde réel, il devra s’y habituer progressivement ; jusqu’à ce qu’il s’y habitue, il prendra les ombres pour le monde réel.

La vérité.

Trois définitions de la vérité y correspondent.

La vérité “ objective “ consiste dans le fait que les données elles-mêmes sont connaissables, pensables et justement traitables : c’est comme si elles répondaient à un savoir et à une pensée pré-donnés qui les font être ce qu’elles sont. En ce sens bien défini, l’antiquité et la scolastique disent que les choses (les données) elles-mêmes sont en elles-mêmes “ vraies “.

La vérité logique et pratique

est que notre connaissance et notre comportement sont conformes aux données et à leur forme. Ainsi, la même tradition dit que notre jugement est “vrai” et que notre comportement est “un comportement vrai (comme il devrait l’être)”, approprié aux données.

Depuis l’Antiquité, la vérité objective est expliquée sur la base d’une “autorité” - c’est-à-dire d’un être ou d’êtres - qui donne aux données leur forme ou les crée. Grâce à l’influence de cette autorité, les données elles-mêmes sont “ vraies “, c’est-à-dire qu’elles correspondent à une idée préconçue. Dans la tradition biblique, c’est Dieu qui donne aux données leur existence et en même temps leur forme ou leur être : il est l’autorité créatrice.

O. Willmann, o.c.,

dit que le nominalisme accorde une attention unilatérale à la forma “après” les choses, alors que le réalisme aristotélicien accorde une attention à la forma “dans” et “après” les choses et que le réalisme platonicien accorde une attention unilatérale à la forma “avant” les choses. Il résume : “ le réalisme scolastique reconnaît les trois “. Il ajoute que ce réalisme est en même temps une théorie des idées dans la mesure où la forma “ pour “ et “ dans “ les choses est reconnue. Après tout, l’“ idée “ est la forma pour et dans les choses (ce qui est un héritage platonique).

Hegel.

Hegel est celui qui saisit parfaitement ces trois aspects de la réalité, mais il y donne à la conscience (moderne) un rôle frappant. Ainsi G. Bolland, Hrsg., *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 39 : “Quand on dit que la pensée, en tant que pensée objective, est l’intérieur du monde, cela peut donner l’impression que l’on attribue ainsi la conscience aux choses naturelles. (...) On parlerait alors de la nature comme d’un système de pensée inconsciente. (...) Au lieu de l’expression “pensée”, il est donc préférable, pour éviter les malentendus, de dire “détermination de la pensée”. Ce qui est logique doit donc être considéré comme un système de pensée inconsciente”. Vous voyez : La pensée hégélienne est la forma, la conceptualisation, la pensée, ou, comme on le dit encore, “la pensée de l’idée objective”, c’est-à-dire l’attention portée à l’idée dans la donnée elle-même.

10. 3 Logos

Le terme “logos” désigne un contenu de connaissance qui a été mis en forme par un ordre de pensée. Cet ordre réfléchi ramène la multiplicité à l’unité. Le logos est le principe directeur qui régit tous les êtres et qui est actif en eux, une sagesse préexistante de l’univers. Le logos permet aux hommes de former un concept logique et indique la “raison” de l’existence de ce dont on parle. Du point de vue de la métaphysique de la lumière, le logos est la vraie lumière qui illumine tout être humain ; il est la forma “avant” les données, la “formae ante rem”, qui se réalise “dans” les choses et qui permet à notre esprit de la saisir et de l’exprimer “après” les choses. Le logos réalise les “idées” au sens platonicien du terme.

Selon M.A. Bailly, *Dict. grec-français*, Paris, 1903-4, 1200s., le mot grec ancien “logos” présente deux sens principaux : 1. mot et 2. raison, tous deux répartis sur tout un ensemble de sens, trop nombreux pour être énumérés ici.

W. Brugger, Hrsg, *Philosophisches Wörterbuch*, Freiburg, 1961-8, 186f, distingue toute une série de sens d’importance philosophique. Nous allons les esquisser brièvement.

- 1.1. Mot intérieur (que nous marmonnons lorsque nous pensons ou réfléchissons).
- 1.2. Mot externe (par exemple, une prononciation sensée) soutenu par le mot interne.
2. Raison (justification) de la pensée ou de l’énoncé.
- 3 .1. Ce qui est justifiable (“rationnel”) en soi.
- 3.2. Ce qui est justifiable (“rationnel” et donc logique) dans notre pensée.

Ce qui suit sont les variantes d’un sens englobant de la totalité de la réalité (“être” qui offre une place à “tout être”).

4.1. Le rationnel dans toute la réalité elle-même (ainsi chez Héraclite d’Éphèse (-535/-465) et les stoïciens ultérieurs (à partir de -300)).

4.2. L'âme de l'univers ou l'esprit de l'univers (ainsi depuis Anaximène de Milet (-588/-524) ; également dans les vitalismes ultérieurs (F.W. Schelling (1775/1854), le dernier M. Scheler (1874/1928) ; le stoïcisme met un discours de l'univers en premier).

4.3. Philon le Juif (-13/+50), mi-biblique, mi-païen (théosophique), met en avant un "Logos", agent personnel mais subordonné à Dieu, qui contient les idées de Dieu et par lequel Dieu agit de manière créative.

4.4. L'apôtre Jean, dans la préface de son évangile, qualifie Jésus de "Logos" ou sagesse universelle au sens biblique pur.

Depuis M. Heidegger (1889/1976), qui a mis l'accent sur la distinction entre "l'être" et "l'étant", et surtout J. Derrida (1930/2004), le terme "logocentrisme" est répandu, au sens de "la place centrale du logos" dans la pensée occidentale.

Pour Derrida, l'Occident est, entre autres dans ses philosophies, trop "logocentrique". L'Occident, selon lui, accorde trop de priorité au raisonnement. À sa place, il souhaite une réduction de l'ontologie occidentale traditionnelle et de la pensée occidentale dans son ensemble. Là où l'ontologie occidentale tente de justifier des affirmations universellement valables, Derrida veut la démanteler. Cela nous amène au postmodernisme, qui soumet toute la tradition rationaliste, la métaphysique de l'Antiquité et du Moyen Âge et le nominalisme moderne à une enquête fondamentale.

M. Müller / A. Halder, *Kleines philosophisches Wörterbuch*, Basel / Freiburg / Wien, 1959, 100f., décrit le logocentrisme comme suit. Le thème proprement dit du philosophe est " l'être " (comprendre : toute la réalité). Tous les " êtres ", c'est-à-dire tout ce qui est (a toujours été, est maintenant, sera toujours), ont une place et une signification déterminant leur être dans l'" être ", qui sert de configuration englobante. Cette configuration est rationnelle et logique. Elle rend tout ce que nous rencontrons en termes de réalités "sensible", rationnel, justifiable. Le fait que les deux - l'être ou l'ensemble de la réalité et le rationnel en lui - soient liés est décisif pour l'ensemble de la philosophie occidentale, depuis les plus anciens penseurs grecs jusqu'à aujourd'hui, bien que dans une multitude de variantes. C'est ce qu'on appelle le "logocentrisme". En bref : il n'y a pas de réalité sans qu'elle soit rationnelle en soi.

Lorsque l'on philosophe, c'est pour tenter d'exprimer cette union de l'être et de la rationalité (ou ce dernier terme est-il appelé "logos") dans notre monde limité de concepts. On peut aussi élargir le terme "logique" à "rationnel" et dire : "Tout ce qui est, est logique". C'est le logocentrisme occidental.

Note : Lorsque les scolastiques médiévaux disent qu'il y a une "forma" (c'est-à-dire un "logos") "avant" et "dans" les choses (c'est-à-dire les choses), et que dans notre esprit nous saisissons cette "forma" et l'exprimons "après" les choses, ils expriment leur logocentrisme. La logique formelle montre ainsi son logocentrisme parce qu'elle est la logique même de la "forma" ou du "logos".

10. 4 L'être et le non-être

"Existence / essence" et "objet matériel / objets formels".

Bibliographie. : J. Mercier, *Logique*, Louvain / Paris, 1922-7, 108 parle des deux précisions les plus frappantes concernant le contenu conceptuel de l'"être" (la réalité).

(a) Le couple “existence (être réel) / essence (mode d’être)”. L’ontologie s’articule autour des deux questions suivantes : “ Comment une chose est-elle réelle ? “ (existence) et “Comment est-elle actuelle ?” (essence). Tout ce que l’homme fait ou pense commence - explicitement ou non - par cette question unique et pourtant double. La science, en particulier, en dépend. L’ontologie est donc le substrat de la vie. Ce n’est que lorsque quelque chose existe réellement et possède immédiatement sa propre manière d’être que l’homme peut progresser avec cette chose.

(b) Le couple objet matériel/objet formel. Tout ce qui est quelque chose, est susceptible de plus d’une façon de le regarder. C’est ce qu’on appelle “la perspectivité de l’être”. Les scolastiques - en donnant des noms au couple - ont rendu explicite ce qui, depuis Platon (pensez à son induction dialogique qui développe une pluralité d’“opinions” sur la base d’un thème) et Aristote, était déjà fondamental. L’être, d’ailleurs, en tant que “en soi” est essentiellement un “fait matériel”. Ce n’est que lorsqu’il entre dans le champ de vision d’un être quelconque qu’il devient infailliblement “objet formel”. Les alouettes sont en soi un phénomène naturel, mais dès qu’un être humain les sent, par exemple, ces mêmes alouettes deviennent des “fleurs odorantes”. Si cette même personne cherche des fleurs pour un senteur, alors elles “ sont “ des matériaux odorants. Si un biologiste tombe sur elles, elles deviennent du “ matériel de recherche “. L’objet matériel unique, le muguet, possède donc une multitude d’objets formels : fleurs odorantes, matériel olfactif, matériel de recherche...

Refusé. Mercier distingue - sans prétendre à l’exhaustivité - quatre types.

- 1. **Corrélatif.** “La mère n’est pas la fille”. “Le chef n’est pas l’esclave”. Les êtres opposés sont des termes réciproques : à l’intérieur d’un même lien, ils n’existent pas l’un sans l’autre.

- 2) **Contradictoire.** “Le rouge arc-en-ciel n’est pas le violet arc-en-ciel mais le jaune arc-en-ciel ou le bleu arc-en-ciel non plus”. Les contraires sont des termes conjoints au sein d’un même différentiel (série) ; compte tenu de leur cohérence, ils n’existent pas l’un sans l’autre.

- 3) **Contradictoire.** Si les qualités précédentes, aussi contradictoires soient-elles, sont liées, au sein de la contradiction il n’y a qu’un lien apparent (au sein de la pensée et du discours mais pas dans la réalité). “Une chose ne peut pas être et ne pas être en même temps”. Les contraires ne sont que les mots intérieurs ou extérieurs dans lesquels ils sont dits. Car l’opposé de “être” est “rien” et notamment le “néant absolu ou total” qui est le néant total ou absolu (pur abîme). En fait, il n’y a pas de contradiction !

Note D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27v., définit “Dans la preuve par l’absurde, on part de l’hypothèse qu’il existe un contre-modèle (un exemple ou ‘instance’) qui ‘satisfait’ les données (DO) mais ‘ne’ satisfait pas la demande (DE). On montre alors systématiquement qu’un tel contre-modèle ne peut exister car il contient une incongruité”. En d’autres termes, l’axiome de contradiction est appliqué.

- 4. **Privilégiés.** “Les aveugles ne voient pas”. “C’est insuffisant”. “Une telle chose est loin d’être idéale”. La cohérence est le lien entre ce qui est normal (souhaitable, obligatoire, idéal), et ce qui ne l’est pas. Entre ce qui devrait (devrait) être, et ce qui est en fait. La privation de quelque chose qui appartient à un ensemble s’exprime par une telle contradiction. Un jugement de valeur déçu s’exprime par un tel déni. C’est le langage de la frustration !

En résumé. Le participe “pas” (“loin de”) peut avoir toutes sortes de significations.

10. 5 Être(les) et devenir(s)

Nous voulons maintenant expliquer de manière très concrète le concept ontologique d'« être » et d'« être ». Le premier malentendu très fréquent s'exprime, par exemple, dans une phrase comme «Être n'est pas encore être». Un tel langage est compréhensible mais pas ontologique. Nous précisons .

Il ne faut pas confondre «être(de) sans être» et «non-être(de)». Ce dernier n'est qu'un type d'être(de) alors que le premier est le concept général (transcendental). Ce qui devient est « quelque chose » et donc l'être(de) n'est qu'une chose en devenir.

Le platonisme.

Bibliograph. : L. Brisson / J-Fr. Pradeau, *Platon*, in : J-P. Zarader, coörd, *Le vocabulaire des philosophes*, I (*De l'Antiquité à la Renaissance*), Paris, 2002, 79/81 (Forme intelligible : eidos, idée). Le terme « eidos » ou « idée » (Platon utilise les deux) ne désigne pas ce que l'on appelle « idée » depuis la fin du Moyen Âge, car au sens moderne, « idée » est un produit de l'esprit humain. Dans la Grèce antique et au Moyen Âge, l'eidos ou l'idée, comme on l'appelle au Moyen Âge, désigne une forme, un contenu de connaissance et de pensée, objectivement présent en dehors de l'esprit humain. Un modèle. Lorsque, au printemps, les perce-neige (cf. 9.3. narcisses) apparaissent blancs et fleurissent, il apparaît alors que - à l'exception des déviations que la nature matérielle présente toujours (c'est pourquoi elle est «seulement matérielle») - ils présentent tous une seule et même forme de base et un seul et même parcours. Cette même forme de base, par laquelle ils sont distinguables et biologiquement descriptibles du reste de la nature et même de l'ensemble de la réalité passée, présente et future, est leur «idée», vue platoniquement. C'est la raison pour laquelle les auteurs de l'article traduisent par «forme intelligible» dans le dictionnaire.

La *forme de base de la connaissance et de la pensée*. Platon distingue dans l'âme humaine un aspect de la cognition, le «nous», du latin intellectus, l'esprit. Cet aspect est capable de discerner, dans et à travers les perce-neige individuels et changeants, l'idée de «perce-neige». Nous disons «discerner», car pour Platon, la saisie intellectuelle de la forme fondamentale d'une multiplicité (collection) de données sensorielles perceptibles est une sorte de «voir avec difficulté».

L'être ou les êtres immuables. Pour Platon, c'est l'objet même de la connaissance réelle, qu'il appelle «science». L'être(s) changeant(s) est là mais il échappe à l'emprise de notre intellect.

Partager. Dans et à travers la multiplicité changeante, notre esprit «perçoit» la forme ou l'idée de base unique, qui englobe tout. Cela est possible parce que la multitude changeante a une «part» dans le parangon ou l'idée immuable. On traduit habituellement «part» par «participation» (selon le terme grec «methexis», lat. participatio). C'est à juste titre que les partisans soulignent que pour Platon, l'imuable est(de) la base de son ontologie (qui met fortement l'accent sur tout ce qui est immuable), ainsi que de sa théorie de la connaissance : notre esprit ou intellect discerne - au milieu des confusions de notre monde perceptible sensoriel - l'idéal dans et au-dessus des choses et de leurs processus («devenirs»).

Avec tout autant de raison, les théoriciens soulignent que pour Platon, l'être(de) immuable est le fondement de son éthique. Le comportement consciencieux du citoyen de

l'époque ne peut se fonder sur la seule tradition et encore moins sur des accords arbitraires, bien que de telles raisons de se comporter ne soient pas "rien" aux yeux de Platon. Mais ces raisons de se comporter ne sont que des "opinions" qui ne saisissent pas ou trop peu l'idée. Il existe un ordre des idées objectif, idéal et à la fois "idéal", - ordre qui échappe aux aléas imprévisibles de la tradition ou de la convention, - ordre des choses qui représente une stabilité immuable, universellement valable.

Conclusion. Pour Platon aussi, l'"être" est à la fois l'être et l'étant changeants, et l'être et l'étant immuables, mais en mettant l'accent sur l'immuable, l'idéal et l'idéal, ce qui rappelle Parménide et l'école de l'éléatique, dans notre monde confus et déroutant des sens. En d'autres termes : L'ontologie de Platon respecte le concept général ou transcendantal.

10. 6. Langage non-ontologique concernant l'"être".

Nous poursuivons nos recherches linguistiques.

La théorie des symboles.

On peut l'entendre : " Les symboles ne sont pas la réalité ". Bon : dans l'intention des théoriciens du symbole, cela signifie que sans interprétation sémantique et pragmatique, les symboles - mathématiques, logistiques - sont de simples " signes " syntaxiques. Ontologiquement, cependant, un signe, aussi "vide" soit-il (sémantiquement et pragmatiquement), est un être. Sinon, il ne pourrait même pas noircir du papier et se prêter à des opérations raisonnées.

Littéraire.

La littérature présente deux utilisations saillantes du langage à cet égard.

(a) "Une utopie n'est pas une réalité". Depuis que Thomas More (1478/1535, humaniste anglais) a écrit son livre *Utopia* (1516), le terme désigne un type de textes décrivant une réalité inventée - passée, présente, future - plutôt souvent une société idéalisée. Dans *Utopia* More décrit un état idéal inexistant avec des caractéristiques socialistes. En agissant ainsi, il voulait se distancer de la politique et de l'économie anglaises de l'époque. Ontologiquement, une utopie est un être et donc une réalité. Sinon elle ne pourrait pas noircir le papier et exercer une influence - parfois très grande -.

(b) "La science-fiction n'est pas la réalité". Nous les appelons utopies, mais de préférence dans un langage scientifique et technique qui les rend particulièrement intéressantes pour les intellectuels. En effet : au-delà du texte de celle-ci - tout comme avant l'utopie - rien ne lui correspond dans la réalité extratextuelle. Du moins pour l'instant. Ontologiquement, la science-fiction est son propre type d'être !

Psychologique.

Deux types distincts ici aussi.

(a) Onirologique : "Un rêve n'est pas une réalité". Dans le langage courant, cette phrase est fréquente. Dans la réalité quotidienne, il n'y a généralement pas grand-chose qui corresponde au rêve - il y a plusieurs types de rêves -. Pourtant, d'un point de vue ontologique, le rêve, ne serait-ce qu'en tant que pure expérience intérieure du jour ou de la nuit, est un être. Sinon, on ne serait même pas capable de le dire.

(b) Psychanalytique : S. Freud (1856/1939) est le fondateur d'un type de psychologie des profondeurs, à savoir la psychanalyse. Il distingue chez l'homme le couple "Es / Ich" ("Le /

Je”). Le “ Es “ est l’ensemble des pulsions primaires (à ne pas comprendre comme des “ instincts “) - fortement contrôlées par la pulsion sexuelle - qui est à l’œuvre dans notre “ profondeur “ et nous “ conduit “. L’un des axiomes qui régissent “Es” est le “Lustprinzip” (principe de luxure) : “Es” veut faire l’expérience de la luxure encore et encore.

Le “Ich”, c’est-à-dire notre vie consciente, revêt plusieurs formes : préconsciente (mémoire), simplement consciente (observation et perception) et consciente (comportement). Cette dernière forme est appelée “Ueber - Ich” par Freud. Selon lui, cet “Ueber - Ich” englobe les règles morales de la société. Lorsqu’on est confronté à la “réalité”, un conflit apparaît souvent entre les règles de conduite imposées par l’“Ueber Ich” d’une part, et le “Lustprinzip” d’autre part.

Ce dernier ne peut pas vivre ses désirs, par exemple parce qu’il serait en conflit avec les normes de la société. L’homme doit donc s’adapter à la réalité de la vie quotidienne. Freud appelle cela l’axiome du “Realitätsprinzip”. Sur le plan ontologique, c’est clair : le principe de luxure, aussi irréel soit-il en termes de satisfaction des besoins, est le principe de réalité parce qu’il “veut” avant tout un type d’être, à savoir les expériences de luxure, alors que la “réalité” du “Realitätsprinzip” signifie l’être en tant qu’être décevant.

Conclusion. Il devrait être clair maintenant que l’ontologie a son propre langage concernant la “ réalité “. Aristote disait que l’ontologie examine “ l’être en tant qu’être “. “ En tant qu’être “ signifie “ dans la mesure où l’être est “ (et pas autre chose). L’auto-identité de l’être est l’objet de ce qu’il appelait la “ philosophie première “. On ne confond donc pas le langage non ontologique avec d’autres caractéristiques du langage.

10. 7 Information (existentielle et essentielle)

Le concept d’“information”, bien qu’il soit avant tout un concept de communication, joue un rôle logique. En ce sens, il s’agit d’une variante du concept logique de base de “forma” (situation) : c’est une forma dans la mesure où elle donne un aperçu. Ainsi dans le jugement. “Cette fleur est orange” dit de cette fleur qu’elle est orange. En d’autres termes : “orange” (dire) fournit des informations sur “cette fleur” (sujet). Ainsi dans le raisonnement. “Si toutes les fleurs de ce buisson sont orange et que cette fleur vient de ce buisson, alors cette fleur est orange”. L’énoncé final “alors cette fleur est orange” fournit des informations sur “cette fleur” jusqu’à “venir de ce buisson”. Le fait central de la logique naturelle, à savoir la dérivation (conclusion), est essentiellement informatif, c’est-à-dire qu’il fournit un aperçu. La raison naturelle raisonne précisément pour “s’enquérir” d’un fait donné, une forma, c’est-à-dire pour être informée par de nouvelles forma. Veuillez noter que le terme “in-formation” contient le mot “forma”.

Types.

Nous considérons maintenant deux principaux types d’informations.

1. Existence / essence. Le fait que Dieu existe est une information existentielle, mais ne dit rien de son essence (sa façon d’être). Ce que Dieu est, n’est donc pas dit et communiqué. Avec une information essentielle - comme “Dieu en tant qu’être suprême créateur” - on ne dit pas encore qu’il existe, parce que de “Dieu en tant qu’être suprême créateur” en soi, on ne peut pas déduire de manière strictement logique qu’il existe.

Coïncidence. -

On entend parfois dire que le concept de “hasard” est rendu scientifiquement compréhensible par le calcul de la probabilité. Cela implique que, si l’on peut dire combien de fois, par exemple dans cent cas, quelque chose se produit par hasard, on obtient une information scientifique sur le concept de “hasard”. Ceci est vrai si l’on limite l’“information” à l’information existentielle, mais ne l’est pas pour l’information essentielle. Ce qu’est la coïncidence, sa manière d’être, est donc au mieux supposé mais pas articulé. La cybernétique qui, grâce au feedback, améliore les déviations fortuites d’une trajectoire, fournit des informations sur la manière de combattre le hasard. Mais de la lutte contre le hasard on ne déduit pas l’essence de la coïncidence. Or, il y a coïncidence si, à partir d’un parcours, on ne peut pas déduire logiquement une déviation de ce parcours. Mais la cybernétique ne parle pas de cela, mais de la restauration du hasard. Elle présuppose le fait (information existentielle), mais élude l’essence (information essentielle) telle que supposée connue.

2. Similitude/Cohérence.

Ces concepts sont souvent confondus logiquement. Du fait que la conscience peut être influencée scientifiquement - pensez aux effets sur une partie du cerveau - on en déduit que cela signifie que les informations sur la conscience elle-même ont été acquises scientifiquement. C’est exact, mais les opérations du cerveau sont liées à la conscience (information de cohérence) mais ne lui sont pas similaires (information de similarité). Cela ne nous dit pas ce qu’est la conscience elle-même. Ce que cela dit, c’est qu’elle peut être influencée par l’influence du cerveau sur elle. Influencer quelque chose en soi n’en est pas l’essence !

Conséquence. Une généralisation n’est pas une généralisation. Que deux fleurs soient jaunes, fournit une information essentielle à partir de la jaunisse de l’une sur la jaunisse de la seconde. Mais le fait que cette fleur provienne de ce buisson est une information de cohésion (on sait qu’il y a un buisson), pas une information de similarité (on ne sait pas ce qu’est le buisson). La cohérence en elle-même ne contient, à propos de ce qui lui est lié, que des informations existentielles, pas des informations essentielles. De la patte d’un scarabée, on conclut bien sur la base de la cohésion à l’existence du reste (de l’ensemble) du scarabée mais pas à l’être du reste (de l’ensemble) du scarabée. La cohérence en elle-même, si elle est donnée (connue), prouve l’existence du cohérent, pas la manière d’être.

Conclusion. L’ontologie étudie la réalité d’une chose (existence) et son caractère réel (essence). Les deux types d’information sont liés (inséparabilité) mais pas similaires (distinction).

Ce chapitre résume : L’ontologie ou la métaphysique parle de tout ce qui est réel au sens large. La logique saisit et réfléchit cette réalité. Pour certains philosophes, son fondement se trouve dans le monde des dieux, d’autres affirment que le sol primitif de la réalité consiste en une sorte de matière fine, d’autres encore pensent qu’à la base de tout il y a une forme élevée de sagesse. Aristote, dans sa recherche des raisons de tout ce qui était, est et sera, a parlé d’une philosophie première. La convoitise de la sagesse lui est venue avant l’investigation de la nature. C’est pourquoi il a parlé d’une métaphysique. La logique veut aussi faire apparaître la réalité, l’“être”, et le faire d’une manière strictement réfléchie.

Au cours de l’histoire, les contenus de la connaissance et de la pensée, les formae, ont été interprétés de plusieurs manières.

Pour certains, les formae ne sont rien de plus que des contenus de pensée, conçus par notre conscience, et ils ne sont également présents que dans la conscience. C'est ce qu'on appelle une vision nominaliste. D'autres soutiennent que les formae ne sont pas seulement présentes dans notre conscience, mais aussi dans les données. Ils mettent en évidence un lien et une ressemblance entre le connaisseur et le connu. Ils parlent d'un réalisme aristotélicien. Enfin, d'autres soulignent que les formae n'existent pas seulement dans la conscience humaine ou dans les choses, mais qu'elles existent déjà avant que la conscience et les données n'existent. Qu'elles sont des idées directrices, des modèles, en fonction desquels se forme tout ce qui existe.

C'est également ainsi que Platon voyait les choses. Les scolastiques parlaient de formae post rem, ce qui revient à une forme de nominalisme, de formae in re, ce qui implique une forme d'interprétation abstraite, et de formae ante rem, dans laquelle les idées, telles que Platon les conçoit, prennent tout leur sens. Le fait qu'il existe des lois de la nature, indépendantes de notre esprit pensant et existant avant lui, indique un ordre objectif, une cohérence et une ressemblance dans l'ensemble de la réalité. Notre esprit saisit les formes, grâce à une lumière qui éclaire, qui nous amène à la compréhension. La tradition parle d'une métaphysique de la lumière. Celle-ci fait que le contenu de la connaissance est ordonné par la pensée. Ce principe directeur, la sagesse qui régit tout être, est appelé le "logos". L'Évangile de Jean commence par les mots "au commencement était le logos", ce principe directeur. Traduire ce mot grec ancien "logos" simplement par "parole" serait donc très dévalorisant pour sa signification originelle.

Pour le réaliste conceptuel, la réalité objective est, au moins en partie, connaissable. En cela, il se distingue, par exemple, du nominaliste, pour qui la "vérité" repose sur un accord humain. Hegel, lui aussi, voyait l'histoire comme l'évolution d'une idée objective.

Le postmodernisme remet en question cette ontologie de l'Antiquité et du Moyen Âge, de l'être et de la rationalité de l'être, et veut soumettre tout cela à une enquête fondamentale.

Tout ce qui est a une existence et une essence. La perspectivité de l'être permet de considérer les choses sous plus d'un angle.

Les côtés peuvent être opposés l'un à l'autre de manière corrélative, contraire, contradictoire ou privative.

De même, le devenir est déjà l'être. Aussi, à travers ce qui "devient", notre esprit perçoit déjà l'être immuable, la forme de base ou l'idée immuable.

L'utilisation ontologique du langage en relation avec l'"être" se distingue de la non-ontologie : les idéaux inexistantes, la science-fiction, les symboles, les rêves... n'évoquent pas trop la réalité dans la vie ordinaire, pourtant ils représentent tous la réalité ontologique.

Le terme "information" joue également un rôle logique, en tant que variante du terme "forma".

L'information est plus riche lorsqu'elle est aussi bien existentielle qu'essentielle. La cohérence, cependant, ne fournit que des informations existentielles, et non essentielles.

Chapitre 2, Logique spéciale

Le schéma de la logique traditionnelle : l'organon.

Nous suivons le format de l'*Organon* d'Aristote, qui signifie "outil" ou "méthode" en grec. Son *Organon* est toujours considéré comme une introduction à la logique. Cet ouvrage comprend

(a) **des** textes d'introduction sur ce qu'il appelle les "catégories" (un ensemble de concepts collectifs de base), et sur ce qu'il appelle l'"interprétation" (son terme pour "jugement") ;

(b) **les** première et deuxième analyses (qui traitent de la preuve, de la définition et de la classification des concepts ainsi que des principes fondamentaux).

Aristote traite de nombreux points de nature logique dans ses écrits métaphysiques, dans son exposé sur l'âme et dans ses ouvrages éthiques.

(c) **La** dialectique. Il s'agit de la troisième partie de l'*Organon* qui contient une section principale, les thèmes (sur les platitudes) et une discussion sur les sophismes. La "dialectique" d'Aristote signifie "science de la discussion" (comme dans le cas de Socrate). Elle enseigne l'élaboration et la mise à l'épreuve des conceptions. Les données sont "ta endoxa", les opinions dominantes. La demande est de discuter le pour et le contre. On apprend à aborder les problèmes en vue de parvenir à une véritable "science".

La rhétorique. O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 16ss, ajoute à juste titre, dans l'esprit d'Aristote : "Une branche de la dialectique, quelque chose qui n'en est pas éloigné, c'est la rhétorique, qui s'occupe de la manière dont le raisonnement agit sur les sentiments et la volonté". Remarque : La rhétorique, autrefois abolie au XIXe siècle, a connu une actualisation sans précédent au cours des dernières décennies. En effet : beaucoup de ce qui se présente comme donné ou prouvé, ne relève, à y regarder de près, que de la "propagande" ou de la "publicité", et n'est rien d'autre que cela.

Willmann, loco citato, dit : "L'approche analytique du processus de la pensée permet de justifier les différentes étapes de celui-ci (...). Dans le récit de ses enseignements logiques, Aristote aborde l'"exactitude" des mathématiques d'une manière telle que Leibniz, en 1696, pouvait dire : "Il a été le premier à écrire de manière mathématique en dehors des mathématiques". Il n'est donc pas étonnant que certains penseurs revalorisent aujourd'hui la logique d'Aristote ou plutôt tout son *Organon*, y compris la dialectique et non sans "ce qui n'en est pas éloigné", la rhétorique. Logique, dialectique et rhétorique recouvrent en effet une grande partie de ce qu'est la "pensée" et le "raisonnement".

1 Concepts

1. 1 Le concept

1. 1. 1 Le concept (contenu / portée)

Bibliograph. : Ch. Lahr, *Cours de philosophie*, I (*Psychologie, Logique*), Paris, 1933-27, 491/496 (L' idée et le terme). Définition. Un concept (notion, concept) est la réalité dans la mesure où il est donné dans notre esprit.

Remarque : Dans ce cours, nous limitons le terme “idée” au concept platonicien.

Concept / terme. “Une jeune fille” est constitué de trois “termes” grammaticaux mais n’est qu’un seul terme logique (qui peut être constitué d’un pluriel de mots ou de signes de toute nature). Cependant, “un”, “jeune” et “fille” sont logiquement trois sous-termes.

Contenu conceptuel et portée conceptuelle. (3.1) Le contenu conceptuel (Lat. : comprehensio, complexus) est l’ensemble des caractéristiques (propriétés) - contenus de connaissance ou formae - qui constituent ensemble un contenu de connaissance ou “concept”. La portée conceptuelle (Lat. : extensio, ambitus) est ce à quoi le contenu “se réfère”, c’est-à-dire ce que le contenu présente.

Étendue distributive et étendue collective. Platon, lorsqu’il parle de ‘stoicheiosis’ (doctrine de l’ordre (s)) ; Lat. : elementatio), distingue entre ‘tout’ (distributif) et ‘totalité’ (collectif). Les scolastiques médiévaux (800/1450) parlent de ‘omne’ et de ‘totum’ (singulier) ou de ‘omnes, omnia’ et de ‘cuncti, cuncta’ (pluriel) ou de ‘compréhension distributive’ et de ‘compréhension collective’. On parle de “collection” d’une part et de “système” d’autre part (ou encore d’“ensemble” et de “système”). Ainsi : “jeune fille” signifie l’ensemble de l’être d’une jeune fille (collectif) ; “toutes les jeunes filles” signifie la collection à laquelle le contenu se réfère (distributif) ; “l’ensemble (le monde) des jeunes filles” signifie la cohérence des jeunes filles entre elles (collectif). En d’autres termes : deux fois collectivement (individuellement et en tant que groupe) et une fois distributivement.

Le rapport “contenu / taille”. Prenons l’exemple de la “jeune fille”.

(1) Si le mot “jeune” est omis, alors “une fille” s’applique à beaucoup plus de filles (en fait à toutes les filles).
filles).

(2) Si on ajoute “riche” - “une jeune fille riche” -, l’expression désigne beaucoup moins de filles (c’est-à-dire toutes les jeunes filles riches). Conclusion : le contenu est inversement proportionnel à la taille. Plus le contenu est précis, plus la taille est petite. Et inversement, plus le contenu est petit, plus la portée est grande.

Concept classique et romantique. Le concept singulier est si riche en contenu qu’il se réfère à une seule instance, qui en constitue toute la portée. En logique classique, traditionnellement, un concept est toujours un concept général (“universel”).

Ch. Lahr, S.J., *Cours de philosophie, I (Psychologie.Logique)*, Paris, 1933-27, 537, exprime ce point de vue scolastique : “Non datur scientia de individuo”, sur le singulier (individu) il n’y a pas de science disponible. Car “omne individuum ineffabile”, tout ce qui est singulier ne peut être soumis à des formules générales. La variété illimitée (synchronique) et le changement tout aussi illimité (diachronique) des données dans le monde réel qui nous entoure empêchent la construction d’une “science” universellement valable sur la variable-variable.

Conséquence :

Les sciences comme l’histoire et la géographie, qui visent essentiellement l’individu (et le développement), se limitent à une sorte de réseau d’énoncés généralement valables. Elles sont - pour utiliser un terme récent - “nomothétiques” (“nomos” = loi générale ; “thesis” = rédiger), c’est-à-dire qu’elles formulent des “lois” qui s’appliquent à une pluralité de paysages (géographie) ou d’événements (histoire), par exemple. Ainsi, il n’y a qu’une seule Belgique

et qu'un seul Napoléon. Au singulier, il s'agit tout au plus d'une sorte d'"art" (représentant le particulier (et évolutif)) mais pas d'une "science" (représentant l'universel).

Le *romantisme* (1790+), cependant, définit également le concept comme celui qui représente l'unique et l'évolutif, - à côté du concept classique. Ainsi, l'histoire et la géographie peuvent être interprétées comme une "science idiographique". L'"être" (c'est-à-dire ce par quoi quelque chose - dans ce cas, quelque chose d'individuel - se distingue du reste de l'être ou de la réalité) est, pour le romantisme, avant tout l'être singulier, reproductible dans un concept singulier, qui à son tour se prête à une définition singulière. *Idios*, en grec ancien, signifie "singulier" ; "grafia" signifie "représentation" ; par conséquent, l'idiographie est la représentation de l'individu.

D'*ailleurs*, ce qu'on appelle une "monographie", c'est-à-dire l'étude de quelque chose de singulier, est essentiellement idiographique.

La définition de l'unique. Bibliograph. : H. Pinard de la Boullaye, S.J., *L'étude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices probables*). Ce texte est l'un des très rares textes sur notre sujet.

La règle de la définition est également ici : a. le tout donné ; b. seulement le tout donné (délimité par rapport au reste). En l'absence d'axiomes (définitions générales), on se rabat sur des notions lâches, mais de manière à les empiler (méthode cumulative) jusqu'à ce que l'on soit sûr que l'essence du fait individuel et seulement son essence sont représentées.

Dans cette énumération de caractéristiques qui se produit inductivement, le nom (propre) est en effet très particulier, car c'est la seule "singularité" qui ne peut pas être universelle. Voyez-vous, on définit en énumérant jusqu'à ce que le singulier devienne distinguable. Il n'y a qu'un seul Anvers ; il n'y avait qu'un seul Napoléon ! On peut dire beaucoup de généralités sur ces deux singularités, mais la science nomothétique parle-t-elle alors du vrai Anvers et du vrai Napoléon ?

En science, nous faisons référence à la méthode de l'ADN qui permet de définir précisément un être humain sur une base biologique - génétique.

Une application. -

(a) forma (forme de la créature. nom de l'espèce) : femelle.

(b) 1. Figure (vue) : très belle ; 2. nom propre : Roxana ; 3. origine : fille d'Oxartes, satrape (sorte de gouverneur) du "basileus", le prince de Perse (c'est ainsi que les Grecs anciens appelaient le roi de Perse) ; 4. lieu de naissance : Baktrianè (région de l'ancienne Perse (+/- Turkestan / Iran / Afghanistan) ; 5. lieu : Asie moyenne ; 6. époque (point) : - 327. Lieu : Asie centrale ; 6. époque(point) : - 327 Roxana épouse Alexandre III (le grand : -456/-323 ; fondateur d'un empire macédonien oriental, source de la culture 'hellénistique' (= grecque tardive)) ; En - 319 elle part pour Epeiros (lat. : Epirus) avec la mère d'Alexandre. En -316, elle est emprisonnée par Kas(e)andros (lat. : Cassandre), prince de Macédoine (Macédoine, au nord - de la Grèce), et assassinée en -310.

Tel est le “remplissage” du schéma qui permet de construire une définition d’un personnage de l’histoire humaine. Ainsi, une définition doit refléter l’ensemble défini (‘global’) et seulement le défini (‘exclusivement’).

Différentiel de tailles. On regarde deux ensembles :

- distributif ou collections concernant “singulier / privé / universel” (“un seul / quelques (uns) / tous (possibles)” ;
- collectifs ou systèmes : “une partie / plusieurs parties / toutes les parties”.

Note : Il existe en ontologie (théorie de la réalité) un type particulier de concepts, à savoir les concepts “transcendants”. Ce terme “transcendantal” ne doit pas être confondu avec “transcendantal”, qui, comme nous l’avons déjà mentionné (10.1), est kantien et signifie “critique”, c’est-à-dire qui remet en question la métaphysique traditionnelle.

Les concepts transcendants se réfèrent à toutes les réalités possibles et à la totalité de la réalité. Ainsi : “être(le)”, “réalité” (du moins au sens strictement ontologique), “unité”, “vérité”, “valeur (bonté)”. Nous y reviendrons plus tard, bien sûr.

Le schéma arborescent de Porphyre de Tyr (233/305 ; un théosophe néo-platonicien) ressemble à ceci : l’être est soit incorporel, soit matériel ; le matériel est soit inorganique, soit organique, l’organique est soit végétal, soit animal ; l’animal est soit sans raison, soit doué de raison. En effet, l’antiquité classique définissait l’homme comme “un animal doué de raison”. Une fois de plus, nous constatons que plus le contenu du concept est riche, à partir du concept d’“être” qui tolère tous les ajouts possibles, plus la portée du concept est pauvre et plus il représente une partie décroissante de la réalité globale.

1. 1. 2 Antonomasia (changement de nom)

Bibliograph. : G. und I. Schweikle, Hrsg., *Metzler Literaturlexicon*, Stuttgart, 1984, 19 (Antonomasia). Avec ce terme, nous nous trouvons dans le domaine des périphrastiques (descriptions), qui remplacent un terme dans un texte par un terme lié au sens et ce, sur la base de la similitude ou de la cohérence. Cela inclut les tropes : métaphores et métonymies ainsi que les synecdoques métaphoriques et métonymiques (2.4).

Synecdoque et antonomase. Sur la base d’une similitude ou d’une connexion, on “dit” un terme mais on “signifie” un terme lié au sens.

Paradigme. Dans un seul et même texte, la planète Vénus est nommée à la fois “l’étoile du soir” et “l’étoile du matin”. C’est ce qu’on appelle “antonomase” ou (l’utilisation) d’un nom alternatif. Motif : le fait que Vénus soit tantôt vue comme l’étoile du soir, tantôt comme l’étoile du matin, indique que son parcours comprend les deux phases. C’est la cohérence du parcours de Vénus qui permet de la désigner comme “l’étoile du soir” et “l’étoile du matin”. On “dit”, par exemple, “l’étoile du soir”, mais on “signifie” Vénus. L’antonomase est une sorte de synecdoque ou de coauteur (2.4). En raison de sa ressemblance avec les étoiles, la planète lumineuse Vénus est aussi appelée, par métaphore, étoile du matin ou du soir, et non par exemple planète du matin ou du soir.

Typologie. Il existe deux types principaux.

(a). **Changement de nom en appel.** Les spécimens frappants d’une collection donnent lieu à des changements de noms. Parce qu’Eve, la figure féminine biblique, est frappante, on

appelle une femme “une Eve”. Parce que Judas, l’apôtre qui a trahi Jésus, est notoire, on appelle un traître “un judas”. Parce que Casanova est connu pour être un coureur de jupons, on appelle un coureur de jupons “un Casanova”. La similitude est la raison.

(b). Les caractéristiques changent de nom. La caractéristique de Jésus est qu’il est le Rédempteur. Conséquence : dans le même texte, son nom est remplacé par “ le Rédempteur “. Car son parcours inclut son caractère rédempteur. Agamemnon est le fils d’Atreus. Il est un Atride. Son nom personnel, dérivé du père, son nom de changement patronymique, est “l’Atride” dans la poésie d’Homère. L’un des rôles du dieu suprême romain Jupiter était d’être, en tant qu’origine mythique, “ le Père des dieux et des hommes “. Ce terme composé est son nom de rechange. La cohérence en est la raison.

Note : Depuis que G. Frege (1848/1925) a écrit son *Sinn und Bedeutung* (1892), les logiciens ont fait la distinction entre “Sinn”, c’est-à-dire le contenu de la connaissance, et “Bedeutung”, c’est-à-dire le fait singulier qui présente ce contenu. contenu de la connaissance, et “Bedeutung”, c’est-à-dire le fait singulier qui présente ce contenu de la connaissance. Frege discute de l’usage antonomastique ou synecdoque du langage. Il tente d’établir les conditions de vérité d’une proposition de la forme “S = M”. Rempli : “L’étoile du soir (S) est (=) l’étoile du matin (M)”. Pour justifier la vérité de cette phrase, il faut d’abord savoir que Vénus est à la fois étoile du soir et étoile du matin. Cette connaissance - “information” - est exprimée (de manière déformée) dans la phrase “L’étoile du soir est l’étoile du matin”. À propos : de tels énoncés sont logiquement appelés “énoncés d’identité”, où “identité” fait référence au fait qu’un pluriel de noms se réfère à un seul fait (identifiable) (“s’y réfère”). Le terme “identité” n’a pas ici le sens qu’il a dans l’axiome d’identité.

Note : Il ne faut pas confondre cet usage du langage avec celui de la logique naturelle, car le concept d’“étoile du soir” ou d’“étoile du matin” ne se réfère qu’à une portée limitée, à savoir Vénus en tant qu’étoile du soir ou en tant qu’étoile du matin. Ces deux contenus “différents” renvoient à deux champs d’application “différents”. Ils ne sont pas identiques, bien qu’ils appartiennent à la même Vénus.

1. 1. 3 Universalia

Nous adhérons à ce terme latin parce qu’il est en usage depuis des siècles, mais en même temps il pose le problème par excellence : “Quelle est la raison sur laquelle nous nous appuyons pour parler en termes généraux-universels ?”. Il n’y a pas de logique sans universaux.

Le raisonnement de Sextus Empiricus. Ce médecin et philosophe grec antique est l’un des principaux représentants de ce qu’on appelle le “scepticisme”. On comprend bien le terme : Le “scepticisme” ne signifie pas que l’on “doute de tout”, mais que l’on doute de ce qui n’est pas directement donné. On s’en tient strictement au “phénomène”. C’est pourquoi le scepticisme est toujours une sorte de “phénoménisme” (ou “phénoménalisme”). On ne sait pas exactement quand vivait Sextus, mais on calcule, d’après ce que l’on sait de ses contemporains et autres, qu’il a vécu à la fin du IIe / début du IIIe siècle.

Ce qui est certain, c’est que Sextus met l’accent sur le singulier et le privé - au détriment de l’universel - et souligne en même temps la différence et l’écart entre les faits de notre expérience et la compréhension universelle. Voici comment il raisonne dans ses esquisses pyrrhoniennes.

Sextus sur l'induction. L'induction consiste à s'appuyer sur des phénomènes singuliers et privés pour en déduire l'universel. Ce qui est une généralisation. Pour Sextus, c'est du "dogmatisme" et il l'identifie à une "croyance".

Dilemme : soit nous examinons tous les cas, soit nous n'examinons pas tous les cas.

(1) Il est impossible de tester tous les cas résumés dans une universale (singulier des universaux) puisque - sauf pour des inductions sommatives très limitées - les cas singuliers et privés sont en nombre "infini".

(2) Ne pas tester tous les cas est faisable mais laisse les autres dans l'incertitude. Conclusion. Dans les deux cas, l'induction est sans raison suffisante et n'est pas une preuve absolument concluante - Aristote dirait "apodictique" -.

Note : On voit que Sextus place la nature sommative de l'induction au centre (et en ce sens il est aristotélicien car 'induction' (sans plus) est pour Aristote une sommation). On ne peut, dans la mesure où il l'affirme, être en désaccord avec lui sur ce point. Ce qui nous amène à deux types d'universaux :

(1) il existe des universaux qui reposent sur le test de strictement tous les cas, c'est-à-dire sur une induction sommative qui n'est réalisable que dans la mesure où elle concerne un nombre fini de phénomènes (cas) qui se trouvent dans le champ de notre capacité de test ;

(2) il y a des universaux qui manquent d'induction sommative et qui sont donc universels tout au plus de manière hypothétique. Celui qui parle "universellement" sur cette dernière base - dans les lois de la nature par exemple ou dans les lois sociales -, parle axiomatiquement en ce sens qu'il parle d'une manière qui n'a pas été complètement testée et qu'il pose donc des hypothèses en premier lieu. Car on ne sait jamais avec une certitude absolue - et c'est ce que veut dire Sextus - si dans les cas non testés, il n'y a pas de "falsifications" (cf. K. Popper, voir plus loin 4.1.4), c'est-à-dire de réfutations, qui rendent l'"universel" non universel.

Note : Ces exceptions seront discutées plus tard.

1. 1. 4 Les limites de la physique

La physique, d'autant plus qu'elle travaille mathématiquement par essais et erreurs, est une science fondamentale. Nous la définissons aujourd'hui comme la science de la "nature" (entendue comme la matière) basée sur des méthodes "opérationnelles" (P.W. Bridgman, *The Logic of modern Physics*). Depuis des siècles, elle teste de cette manière une partie de la nature globale. C'est son induction sommative. Le reste, qui n'a pas encore été testé, reste en jachère.

Naturalisme (physicisme, physicalisme). On essaie - afin d'être aussi strictement scientifique (comprenez : opérationnel) que possible - d'élaborer le reste des sciences d'une manière physique. Cela implique qu'un phénomène - pour être considéré comme un fait scientifique - doit présenter des preuves physiques (matérielles). C'est ce qu'on appelle le "physicalisme" ou le "naturalisme". Cette approche est appliquée aux phénomènes biologiques et humains. Dans ce sens, la physique devient la science de base.

Les phénomènes paranormaux. Il existe des phénomènes qui rencontrent encore des résistances dans les sciences établies car les méthodes établies ne les intègrent pas à moins d'être mutilées. Ils sont donc dits "paranormaux" (situés en dehors du paradigme "normal")

des sciences). La paranormologie est la science de ces données qui sont physiques, biologiques, psychologiques, sociologiques, économiques, artistiques, etc. (de sorte que la parapsychologie n'en étudie qu'une partie et si elle est poursuivie, elle est unilatérale en termes de méthode).

Preuves scientifiques. Les réactions des scientifiques établis face aux faits indéniablement paranormaux sont partagées :

a. de nombreux positivistes (qui ne reconnaissent que "le fait positif", - de préférence aussi matériellement que possible - le fait prouvable), nient au nom de cet axiome même les faits les plus évidents ;

b. de nombreux scientifiques considèrent que même ces derniers faits "n'ont aucune importance du point de vue de la physique, de la biologie, de la science humaine" ;

c. Certains, comme W. James (1842/1910), les étudient. Cette multiplicité d'interprétations indique que le problème principal de la paranormologie est : "Comment atteindre le stade de la preuve scientifique ? Il y a des preuves, mais il n'y a " aucune preuve universellement acceptée ". Conséquence : le faible degré de preuve entraîne une division des opinions en " contre ", " indécis " et " pour ".

Phénomènes paranormaux physiques. Surtout depuis H. Thurston (1856/1939), *The Physical Phenomena of Mysticism*, Londres / Monaco, 1952-1, 1985-2, ainsi que *Surprising Mystics*, Londres, 1955, les phénomènes paranormaux physiquement vérifiables ont été une tâche, aussi et surtout pour les physiciens qui sont intéressés en principe par "tous" les faits physiques. La lévitation (l'inverse de la gravitation), les stigmates (taches de sang sur le corps rappelant la crucifixion de Jésus) : Nous nous référons aux stigmates de Padre Pio, sérieusement étudiés), les phénomènes lumineux, le salamandrisme (soit l'incombustibilité, soit la résistance aux brûlures de la peau), l'immortalité (les restes corporels ne périssent pas), le jeûne total (abstinence complète et prolongée de nourriture), la multiplication des aliments, les odeurs, sont des faits matériellement constatables et relèvent donc fondamentalement du domaine de la physique. Et ce, avec des "preuves physiques", ce qui n'empêche pas la communauté des chercheurs établis de les "ignorer". Note : Ceux qui veulent en savoir plus peuvent lire par exemple P. Sbalchiero, dir. *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens*, Fayard, 2002 (une collection de 230 volumes, incluant les non-croyants, avec 830 articles).

Induction sommative.

a. Ce qu'on appelle "Physique" laisse donc de côté une partie des faits physiques, ce qui implique que son induction concernant les phénomènes physiques n'est pas sommative. Elle ne peut donc se prononcer de manière responsable que sur la partie examinée et non sur la partie non examinée.

b. Parmi les phénomènes dits paranormaux physiquement déterminables, seuls certains physiciens - qualifiés de "francs-tireurs" - n'ont étudié que certains phénomènes plus en détail, ce qui oblige à suspendre le jugement concernant le reste, la partie non examinée.

Conclusion. La physique est effectivement finie.

1. 1. 5 “Particulier” ou “certains” (Pas tous / même tous)

Le fait. - Jevons, Logique, 58, dit : “ Comme signes d’une proposition privée, on trouve les chiffres indéfinis : “certains”, “un nombre”, “quelques”, “beaucoup”, “la plupart” ou d’autres qui signifient “en partie au moins”. O.c., 66, il dit : “Le lecteur doit se méfier d’une ambiguïté par laquelle même d’éminents logiciens ont été trompés. Dans un certain nombre de propositions non universelles (note : en rapport avec des jugements contraires), le chiffre “quelque” ou “tout” doit être lu attentivement comme “quelque et il peut être moins ou plus ou même tout”. Cela implique que dans ces cas (“quelque”) peut signifier parfois “pas tous”, parfois “même tous”.

Le demandé. Comment cela s’accorde-t-il ? Parce que “pas tous” est en conflit avec “même tous”.

Solution. Bibliograph. : A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, 1978-10, 743s. (particulier) ; P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict. de la langue philosophique*, PUF, 1969-2, 500 (Opposition), 515s. (Privé).

- **Circonstancielle.** “Certains” signifie “au moins deux” (et certainement pas “tous”). “Privé” signifie “ce qui n’est pas public”, comme dans “Les intérêts privés entrent parfois en conflit avec le bien public”. Dans “Un particulier peut acheter ce terrain”, “privé” signifie “certains”.

- **Doctrine des collections.** Au sein d’une collection (et à sa manière au sein d’un système), “privé” signifie “pas toutes les copies (resp. portions)”. Ainsi : “Certains triangles sont des triangles rectangles”. C’est-à-dire : “ pas tous “ les triangles . Le langage courant parle ainsi. Aussi I. Kant (*Kritik der reinen Vernunft* (1781-1)). Entre “tous” (universel) et “tous pas (aucun)”, on trouve “pas tous” (privé), où précisément “un” (singulier) est un cas de “pas tous”.

- **Logique.** Le schéma suivant est utilisé pour les jugements qui sont “opposés”, c’est-à-dire qui ont le même sujet et la même expression mais qui diffèrent en quantité ou en taille (ici distributif : tous, certains, certains non, aucun) et en qualité (ici : confirmation (modèle) ou négation (contre-modèle) (voir aussi 2.1.1.).

Note : Les scolastiques ont dérivé A (tous) et I (certains (font)) de “affirmare” (“affirmer”) et O (certains ne font pas) et E (aucun) de “nego” (“je nie”). un aperçu:

Tous les élèves sont présents	(A)	tous	Universellement affirmée.
Certains élèves sont présents	(I)	certains	Particulier affirmatif.
Certains él. ne sont pas présents	(O)	certains pas	Particulier négatif
Aucun élèves. n’est présent	(E)	aucun	Universellement négatif

Ainsi, A (tous) et I (certains présents), et O (certains absents) et E (aucun) diffèrent en quantité. Ainsi, A (présent) et O (non présent), et I (présent) et E (non présent ou aucun présent) diffèrent en qualité.

Dans le cadre ci-dessous, “privé” signifie “au moins un”. Ce qui n’exclut pas “plusieurs” ou même “tous”. Dans ce cadre, “Some” signifie “non par nombre de spécimens ou de portions spécifiés”. Nous obtenons :

Alle leerlingen zijn aanwezig. (universeel bevestigend) (alle: model)	(A)	contrair	(E)	Geen leerlingen zijn aanwezig. (Universeel ontkennend). (Alle niet (geen: tegenmodel))
	s	Contra-	dictorisch	s
	u			u
	b	Contra-	dictorisch	b
	a			a
	l	Contra-	dictorisch	l
	t			t
	e	Contra-	dictorisch	e
	r			r
Sommige leerlingen zijn aanwezig. (Particulier bevestigend). (Sommige wel)	(I)	subcontrair	(O)	Sommige leerlingen zijn niet aanwezig. (Particulier ontkennend) . (Sommige niet).
	n			n

Note : Comme indiqué ci-dessus, A avec E est appelé un “jugement contrairal” ; I avec O un “jugement subcontraire”. A avec I, et E avec O sont appelés “jugements subalternes”. A avec O, et I avec E, enfin, sont appelés “jugements contradictoires”.

Synecdoque. (2.4.) La synecdoque dit “privé” (comme dans la langue des rapports et la théorie des ensembles, où “privé” se distingue de “singulier” d’une part et de “universel” d’autre part, mais s’y rapporte en termes de théorie des ordres) mais signifie “au moins” “un” (singulier), voire “plusieurs” (privé) ou même “tous” (universel), précisément pour des raisons de cohérence. Celui qui “dit” un membre de la connexion sur la base de la similitude ou de la cohérence, mais “signifie” l’autre membre, commet un trope, appelé “synecdoque”. Ainsi, d’un point de vue linguistique, le même terme “individu” (“certains”) peut signifier collectivement “pas tous” et au sens propre “au moins un / plusieurs / tous”.

1.1.6 Symbole des termes abrégés

Ce terme se compose d’une métaphore, à savoir “raccourcissement”, car le “raccourcissement du symbole” est un type de raccourcissement, et d’une métonymie, à savoir “symbole”, qui ne ressemble pas au “raccourcissement” mais s’y rapporte comme suit : “ au raccourcissement du symbole “.

Un exemple concret. W. St. Jevons, Logique, Utr/Antw., 1966, 5 et surtout 50/52, donne le modèle concret suivant. En langage familier : si nous multiplions la somme de deux quantités par sa différence, alors c’est la différence entre ses puissances secondes. Les symboles algébriques abrègent cela en : $(a + b)(a - b) = a^2 - b^2$. Jevons : “ Avec ce produit, nous travaillons dans l’obscurité ou “symboliquement “. Nous utilisons les lettres a et b selon certaines règles fixes, mais sans savoir, ou sans nous soucier, de leur signification”. Nous allons maintenant développer ce point.

Le couple “intuitif / symbolique”. Jevons éclaire notre problème de raccourcissement des symboles en utilisant ce couple d’opposés. Intuitif” signifie quelque chose comme “facilement compris par la pensée de l’esprit commun”. Il affirme que tout symbolisme part d’une intuition minimale - essentielle. Par exemple, des notions comme “carré” ou

“hexagone” sont intuitives, mais des notions comme “mille angles” ou “la différence entre une figure à mille côtés et une autre à mille côtés” sont intuitivement si vagues que seule la notion définie intellectuellement a encore un sens. D’autres notions simplement compréhensibles intellectuellement sont par exemple “zéro”, “contradictoire” (par exemple un arc de ligne droite ou une douleur non ressentie), “le néant” (certainement au sens ontologique du “néant absolu” qui n’est absolument rien). Dans le langage de Jevons, ce sont des termes “symboliques”.

Le “remplissage” (interprétation sémantique) des symboles.
Prenons “Tous les nombres inférieurs à 2”.

Symboliquement : “Pour tous les nombres x tels que $x < 2$ ”. Cette dernière expression peut être remplie sémantiquement, c’est-à-dire concrètement, par exemple par “- 4 < 2”. Tous les termes abstraits, c’est-à-dire résumant des données concrètes, peuvent être “remplis” de cette manière. Ce que nous voulons clarifier maintenant.

Jevons dit que nous travaillons dans l’obscurité et que nous ne nous soucions pas de la signification des symboles, une fois interprétés sémantiquement. Ses intentions sont peut-être bonnes, mais nous pensons qu’elles doivent être clarifiées. La lettre - en fait, la “lettre-chiffre” - “ x ” ne doit pas être remplie comme ça. Seuls les chiffres inférieurs à 2 peuvent être remplis. Cela signifie que le sens concret n’est pas laissé “dans le noir”.

Mais il y a plus. Même les termes raccourcis par des symboles n’obéissent pas à la même règle. Dans la phrase “Toutes les fleurs de cette plante sont jaunes. Eh bien, ces fleurs proviennent de cette plante. Donc ces fleurs sont jaunes”, des termes comme “fleurs” ou “jaune” ou même “de cette plante” sont des termes abstraits, dans la mesure où, dans un exposé de logique, le raisonnement ci-dessus est cité en exemple. Ils sont présentés comme “remplaçables” et donc immédiatement “remplissables” par d’autres termes logiquement équivalents. Ainsi : “Toutes les pierres de cette montagne sont en granit. Eh bien, ces pierres proviennent de cette montagne. Donc ces pierres sont en granit”. Il n’est pas simplement nécessaire de réduire tous les termes à des termes raccourcis par des symboles pour apprendre à penser logiquement de manière “exacte” - “akriboos” en grec ancien. De quoi ? Parce que notre esprit, s’il est correctement guidé, saisit avec précision les termes abstraits dans et par les termes concrets. L’esprit commun fait cela en permanence. Certes, les “symboles” abstraits sont plus puissants sur le plan informatique, mais, comme l’insinue Jevons, ils présupposent quelque chose d’intuitif.

Sous cette forme simplifiée et raccourcie par des symboles, la logique naturelle symbolisera par exemple un jugement comme “S (sujet, sujet) est P (prédicat)” ou exposera structurellement un raisonnement comme suit : “Si phrase 1 et phrase 2, alors conclusion (logiquement valide)”. Mais ce n’est que si elle est “remplie” que cette “formule” (diminutif de “forma”) commence à “vivre”. Ne serait-ce que parce que même les logiciens ont appris à penser concrètement avant d’en arriver aux “formules” abstraites. À propos : Hegel ne disait-il pas qu’un terme abstrait est “infiniment riche” en termes d’interprétation ?

Cette sous-section est résumée : La logique traditionnelle suit le format de l’Organon d’Aristote. La logique spéciale commence par la théorie des concepts. Un concept est la réalité dans la mesure où il est donné dans notre esprit. Les concepts ont un contenu et une portée. Plus le contenu est pauvre, plus la portée est grande. Par exemple, le concept de fille

se réfère à toutes les filles. Plus le contenu est vaste, plus l'étendue est petite. La "fille aux yeux bleus" ne fait référence qu'à une partie de "toutes les filles". L'étendue peut être distributive. Elle fait alors référence à une collection. L'étendue peut aussi être collective, dans ce cas elle concerne un système. En logique classique, le concept est considéré comme général. Le concept romantique de "compréhension" met l'accent sur le divisé ou l'individuel.

L'antonomase prête attention aux descriptions. Celles-ci peuvent se référer à la similitude ou à la cohérence.

La logique n'est concevable que parce que nous pouvons parler en termes généraux, en universaux.

La physique exige des preuves physiques à partir des données. Cela implique que les phénomènes paranormaux ne peuvent être intégrés à la physique que de manière mutilée. La physique ne peut faire des déclarations responsables que sur la partie étudiée et non sur la partie inexplorée. La physique est donc limitée.

Les mots de comptage indéterminés présentent un différentiel allant de tout oui, en passant par un certain oui, un certain non, jusqu'à aucun. Les jugements peuvent varier en quantité et en qualité.

Dans leur négation, les jugements peuvent être contrariants, subcontrariants, subalternes et contradictoires.

Jevons soutient que nous utilisons des concepts raccourcis par des symboles sans nous soucier de leur signification. Ce faisant, il soutient que tout symbolisme part d'une intuition minimale - essentielle.

Selon lui, les symboles peuvent être si vagues que seul celui qui est défini intellectuellement a encore un sens. On peut noter ici que notre esprit, par le biais de termes concrets, saisit les termes abstraits. Ainsi, ceux-ci ne doivent pas toujours être réduits à des termes raccourcis par des symboles pour nous permettre de penser avec précision.

1. 2 Définition et classification

1. 2. 1 Définition (contenu) et classification (champ d'application)

Définition et classification en tant qu'induction sommative appliquée. La définition et la classification sont des modes d'énumération. Or, seule une énumération complète, donne comme résultat une définition ou une classification valide. Les composants (instances / parties) d'une énumération doivent être mutuellement irréductibles, mais ensemble ils forment une donnée. Distingués mais non séparés.

Par *conséquent*, une énumération peut contenir des éléments superflus. Par exemple, lorsque le même élément est mentionné plus d'une fois. Par exemple, lorsque le professeur mentionne Piet deux fois dans l'annonce des participants. Ou lorsque l'on parle d'une jeune fille. Une énumération peut être pécheresse en mentionnant trop peu. Par exemple, lorsque la "jeune fille" est mentionnée comme une "jeune personne" ou lorsqu'un participant est oublié lors de l'appel nominal. Ce sont les deux erreurs fondamentales de définition et de classification.

Définition. Si l'on énumère toutes et seulement toutes les caractéristiques (=énumération) du contenu d'un concept, alors il y a une bonne définition. Dans l'interprétation traditionnelle de la définition, elle est considérée comme une "détermination de l'être" : l'"être" (ce qu'est une chose et ce par quoi elle diffère du reste de ce qui est réellement), exprimant l'être entier et seulement l'être entier, constitue une bonne définition.

Classification. Si toutes et seulement toutes les instances d'une collection ou toutes et seulement toutes les parties d'un système sont énumérées, alors cela donne une classification valide de l'étendue d'un concept. Comme on le voit : définir s'applique au contenu d'un concept, classer s'applique à son étendue.

"A potiori". Il s'agit d'une énumération incomplète, qui indique le trait le plus frappant ou du moins le plus caractéristique de la chose à "définir" ou à "classer". Car dans de nombreux cas, une énumération strictement complète est impraticable, mais une énumération incomplète contient suffisamment d'informations pour éviter toute confusion avec autre chose. C'est ce qu'on appelle une énumération potiori.

Une application. Dans une " esquisse " (une énumération approximative) de ce que les pédagogues et les psychologues appellent " l'enfant tyrannique ", ils disent : "Un petit tyran vit comme un impécunieux, est surévalué par ses parents, joue les trouble-fête dans le domaine matériel, n'accepte les déceptions que s'il reçoit des concessions pour celles-ci, sait séduire et faire du chantage, considère ses semblables comme ses serviteurs, provoque souvent lui-même le rejet des autres, fait preuve d'une fausse maturité, apparaît comme une personne insensible, se démotive très vite, est un malheureux."

Certes, cette définition est à proprement parler incomplète, mais elle donne une "image" qui prouvera son utilité pratique dans de nombreux cas. Une telle définition est le résultat d'une induction : de même que Socrate partait de situations concrètes distinctes pour arriver à un concept général qu'il voulait à chaque fois définir strictement, de même les parents et les éducateurs sont arrivés à l'"image" de l'enfant tyrannique, mais non pas à une définition stricte, mais à un ensemble de distinctions lâches qui permettent néanmoins de distinguer

(“discriminer”) aussi strictement que possible “l’essence” de l’enfant tyrannique de tout ce qui n’est pas l’enfant tyrannique.

Il apparaît immédiatement qu’une énumération stricte - a.o. en ce qui concerne la définition - peut être très difficile parce que l’induction qu’elle doit rendre possible, est elle-même défectueuse.

1. 2. 2 Catégories aristotéliennes (prédicabilités)

Quelque chose peut être un modèle pour un original de plus d’une façon. Les antiquités nous ont laissé les catégorèmes et les catégories. D’abord un mot sur les catégorèmes. Les catégories seront abordées plus tard (1.2.6).

En grec ancien, “Katègorèma” signifie “dire quelque chose de quelque chose”, proverbe. En latin, c’est “praedicabile” (d’où “predicabilia”). Les catégorèmes appartiennent au type distributif.

Dans les catégorèmes d’Aristote, on peut distinguer la définition de la créature et la définition de la propriété. A la définition de la créature appartiennent : le genre (universel), l’espèce (privée), la sorte (privée). La définition de la propriété comprend la propriété normale (toujours présente) et la propriété accidentelle (parfois présente). Ces deux dernières fournissent des informations supplémentaires.

1. Définition de la créature. Paradigme. Définition d’un type de meurtre. Trois catégories définissent l’“être”, c’est-à-dire ce par quoi une chose est elle-même (et donc distinguable du reste de la réalité totale).

- Genus. Gr. : genos ; Lt. : genre. (collection universelle). Ici : tuer.

- Différence spécifique. Gr. : diafora eidopoios, Lt. : differentia specifica (kentrek privé). Ici : “brutal” en raison des nombreux coups de couteau.

- Espèce. Gr. : eidos, Lt. : espèce (collection privée). Ici : mise à mort au moyen de coups de couteau. On voit que l’espèce combine les deux précédentes.

Structure. (1) Tuer, (2) si par un coup de couteau, (3) définit l’être. Ce que la structure de la définition démontre.

2. Définition des propriétés. Tout être présente des propriétés (au sens large platonicien qui inclut les relations) mais celles-ci diffèrent selon qu’elles appartiennent ou non à l’être.

- Propriété essentielle (normale). Gr. : idion, Lt. : proprium (essence). Ici : attaque. Il n’y a pas de meurtre sans une attaque minimale sur quelque chose de vivant.

- Propriété accidentelle (non normale). Gr. : sumbebèkos, Lt. : accidens (coïncidence). Ici : au moyen de sept coups de couteau. Tous les meurtres ne se passent pas de cette façon !

Note : Dans la liste des catégories aristotéliennes (voir ci-dessous) le terme ‘sumbebèkos’ (accidens) apparaît également, mais là dans un sens non distributif (comme ici) mais dans le sens collectif.

La coïncidence. La portée de la coïncidence apparaît mieux lorsqu’on examine un donné - un être ou une essence - dans son “ cours “ : à partir du concept défini “ meurtre “, par exemple, est strictement déductible et donc prévisible “ attentat “, mais à partir de ce même

concept défini “ meurtre “ n’est pas déductible et donc pas prévisible “ au moyen de sept coups de couteau “.

Ce qui n’empêche pas qu’à partir d’une autre essence définie - par exemple “meurtre au moyen de sept coups de couteau” - (dans son esprit, le meurtrier a l’intention de procéder à sept coups de couteau bien comptés) la propriété d’essence “au moyen de sept coups de couteau” est déductible et donc prévisible comme “pas de coïncidence”.

En d’autres termes, le fait qu’un bien soit substantiel ou non substantiel dépend de la définition de l’être.

Revenons à notre paradigme. Sur la base des noms de catégories, nous pouvons donner une définition rationnelle : tuer après une attaque au moyen de sept coups de couteau. Voilà une définition d’un type de meurtre et de manière rationnelle. On voit que les cinq points de vue distributifs forment une sorte de schéma de définition qui définit les caractéristiques lâches en un tout cohérent.

Note : Dans l’antiquité grecque, les paléopythagoriciens (-550/-300) étaient apparemment très soucieux de définir, mais sur la base de leur arithmétique (théorie des formes de nombres). Aristote, *Magn. mor.*, 1 : 1, dit que Pythagore de Samos (-580/-500) exprimait les déterminations des êtres (Gr. : horoi) au moyen de formes de nombres. Ainsi, les vertus sont des “ formes numériques de mesure “ (“ arithmoi “). Ce qui est généralement traduit par “ mesures “. Ainsi : si l’homme, le cheval, le dieu sont “ mesurés “ (c’est-à-dire résumés en un terme général), alors leur mesure est “ les êtres vivants “. Aristote, *Métaph.* xiv : 1, 15, désapprouve ce mode de définition arithmétique mais ne tarit pas d’éloges sur le contemporain paléopythagorien de Platon, Archytas de Tarentum où il dit : “Qu’est-ce que l’accalmie ? Le calme dans la masse d’air” ou encore “Qu’est-ce qu’une mer calme ? La douceur de la mer”. C’est ainsi qu’est née la définition grecque antique.

1. 2. 3 Définition en tant que dénombrement réglementé

Tout d’abord, un exemple. Quelqu’un a un jour défini la “conscience” comme suit (nous clarifions ici la disposition (structure)) : “(1) Une voix intérieure (concept de base) (2) qui nous fait prendre conscience que ‘quelqu’un’ nous regarde (concepts ajoutés), (3) est la conscience (concept défini)”. Le “concept de base” est le contenu de la connaissance qui, par rapport aux “concepts ajoutés”, situe ce qui suit dans tout ce qui a été, est et sera jamais (la réalité). Le concept de base le plus complet est le terme “quelque chose” (représentant tous les concepts situants possibles). Nous connaissons tous l’expression : “C’est quelque chose qui (...)” pour faciliter la définition !

Définition. Une définition est un jugement tel que, grâce à l’énumération (1) d’un concept de base (‘genre’) et (2) d’au moins un concept ajouté (‘différence spécifique’), toutes et seulement toutes les caractéristiques qui constituent le contenu du concept à définir (‘espèce’), sont correctement représentées. À propos : selon une vieille tradition latine, l’énumération (concept de base et concepts ajoutés) est appelée “definiens” (ce qui définit) et le concept à définir est appelé “definiendum” (ce qui doit être défini).

Exemple collectif. On peut aussi utiliser les parties d’un tout (système) pour définir : “ Une maison (2) composée d’un grenier, d’un sous-sol, d’un rez-de-chaussée (cuisine, salon, chambre, toilettes, débarras, garage), est (3) une maison moyenne “. Ce qui revient à utiliser la disposition pour exprimer la définition.

Les *catégorèmes* (predicabilia, “quinque voces” (cinq termes de base), univers logiques) constituent le système de truismes qui assurent la structure d’une bonne définition. Les trois principaux : terme de base (genre), termes ajoutés (différence entre espèces), terme défini (espèce) ont été précisés plus haut.

Un exemple : le cercle. Prenons : “Une figure géométrique (concept de base), créée par la rotation d’un segment de droite - dans le sable (coïncidence) comme si - dans un plan autour d’un de ses points d’extrémité (concepts ajoutés), est un cercle (concept défini)”. Il est clair que “ dans un plan dans le sable “ n’est qu’une coïncidence qui n’a pas sa place dans le cours normal, c’est-à-dire appartenant à l’essence, de la création d’un cercle, - sauf par coïncidence. La coïncidence est le quatrième lieu commun. Le cinquième est la propriété “ essentielle “ ou “ nécessaire “. Dans ce cas, par exemple, “dans un plan” ou “autour d’une de ses extrémités”, car ces caractéristiques sont indispensables et font partie intégrante des concepts ajoutés.

En passant, la définition ci-dessus en mentionnant “dans le sable” pêche par redondance.

Autre exemple. “La vache, compte tenu de ses sabots fendus, de son estomac multiple, de ses molaires à couronne aplatie et excluant les griffes, de son estomac unique, de ses canines et de ses molaires à nodules sur la couronne (typiques du prédateur), est un ruminant”.

On voit que l’on peut définir en excluant. Cela rend l’“essence” du definiendum beaucoup plus claire à la lumière de ce qu’il exclut.

Exemple. “Une situation indéterminée (1), si, par une transformation contrôlée ou guidée, elle se transforme en une situation si définie dans ses distinctions et relations essentielles que les éléments de la situation initiale sont élaborés en un tout unifié (2), est une enquête ou un travail d’investigation (3).” Ainsi J. Dewey, *Logic (The Theory of Inquiry)*.

1. 2. 4 Eristic

Bibliographie : E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde van Parmenides tot Bolzano*, Antwerp, Nijmegen, 1944, 78/86.- Le DO est une affirmation. Le DE consiste à trouver au moins un contre-modèle. L’“éristique” est un “raisonnement”. Elle est spécialisée dans la réfutation.

Cl. Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Rocher, 1979, 158. Parménide d’Élée (-540/-480) est qualifié par G.E.M. Anscombe, déjà cité en 10.1, de : “le texte fondateur sur lequel toute la philosophie occidentale n’est qu’une série de notes de bas de page”. Ce qui n’est pas peu dire. Eh bien, son élève Zénon d’Élée (-500/- ...) a raisonné de manière fondamentalement éristique : “Si un adversaire de mon maître Parménide récite son contre-modèle (‘antilogia’, réfutation) et si des suites contradictoires en découlent, alors c’est la preuve que son contre-modèle est impossible (absurde)”. L’axiome de Zénon se lit comme suit : “Si le contre-modèle est valide, alors aucune contradiction ne peut en découler”.

Ramnoux souligne le passage de Parménide, qui mettait l’accent sur l’“être” (la réalité), la pensée logique de l’être, l’appréciation éthique de l’être - il était ontologue -, à Zénon, qui préfère “achever” un adversaire de la manière la plus mathématique (comme on le concevait à l’époque) possible. Zénon passe à l’éristique.

“*Ni toi ni moi*”. Beth, o.c., 19, note que, selon Aristote, les contre-raisonnements de Zénon présentent un trait fondamental : “L’adversaire “ni l’un ni l’autre” comme Parménide présente des raisons concluantes, toutes définitivement convaincantes.” Il ne donne pas non plus de “raison finale”. Par conséquent, aucune conclusion logiquement décisive ne peut être tirée des affirmations de l’un ou l’autre camp. Ce qu’Aristote appellera plus tard “situation dialectique”.

Actualisation. Les mathématiques et la logistique modernes ont appliqué cette méthode éristique “avec un grand succès” (Beth, o.c., 84). Elle est appelée “la méthode des contre-modèles”. Cependant, Beth note que, bien que cette méthode ait “une pleine valeur probante” (ibid.), elle n’est que l’introduction à “une investigation plus profonde” (ibid.).

Question sur l’arc. Sextus Empiricus (*Adversus mathematicos VIII* : 10). “Dis-moi si tu connais ton père.” “Oui !” “Je mets maintenant un homme enveloppé dans un drap à côté de toi et je te demande si tu le connais”. “Je ne le connais pas.” “Mais c’est ton père ! Donc, si tu ne connais pas cet homme, tu ne connais pas ton père.” C’est ce qu’on appelle “Electra”. Cette histoire, bonne comme l’humour calendaire, s’en prenait au critère de l’évidence d’Aristote qui dit que l’on peut faire confiance à ce qui est évident. L’homme à qui l’on montre l’homme en tissu, s’il se fie à ce qui est “évident” - au sens de “directement donné” - doit dire qu’il ne connaît pas “l’homme” (qui n’est pas “évident”).

Le sophisme de l’éristique consiste à interpréter de manière trop étroite le concept d’“évidence” d’Aristote, car ce dernier, confronté à une telle “évidence”, aurait demandé une seconde “évidence”, c’est-à-dire celle qui vient après le retrait de la feuille. Dans ce cas, Aristote connaît plus d’une notion d’“évidences”, alors que l’éristique, contre la thèse d’Aristote, en fait une des deux et interprète donc mal Aristote. Il y a une première évidence (l’homme dans le drap) et il y a une seconde évidence (l’homme dénudé). Aristote n’est pas naïf au point de ne pas connaître les deux.

1. 2. 5 La méthode des contre-modèles

Définition générale. “Si vous affirmez que (modèle), alors, après un examen plus approfondi, ce que vous réfutez (contre-modèle) s’ensuit”. La base est bien sûr le dilemme “soit le modèle, soit le contre-modèle”. On peut appeler cela une réfutation basée sur “l’absurde”, entendu comme ce qui est “invraisemblable” pour l’adversaire. Nous expliquons au moyen de paradigmes.

Bibliographie : W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.-J), 1970, 30. Un des aspects de la dialectique socratique consistait à définir des concepts, notamment éthico-politiques. La notion de “justice”, traduisible par notre “comportement consciencieux”, était donc centrale, tout comme la notion de “vertu” - comprenez : être un être humain vertueux au sein de l’ancienne “polis” (cité-état). Tel est le contexte.

Définition (modèle) de Céphale. “C’est vrai, Céphale”, ai-je répondu (Socrate). “Mais qu’est-ce que c’est que la justice ? Céphale : “Dire la vérité et rendre ce qui est dû”. Socrate : “Cette définition est-elle correcte ? En d’autres termes : n’y a-t-il pas d’exceptions ? Supposons qu’un ami rationnel me confie des armes et qu’ensuite, n’étant plus rationnel, il

me demande de les lui rendre. Est-il juste de les lui rendre ? Personne ne dira que je dois les rendre. (...)”.

Prémises sur la question. 1. Le contenu d'un jugement, seulement s'il s'applique à tous les cas de l'étendue (et donc ne peut être réfuté par aucune exception (contre modèle)), est correctement défini. 2. Confier des armes à quelqu'un, s'il n'a pas toute sa tête, est injuste. Ces propositions logiques et éthiques ont été posées comme des axiomes par le Socrate "critique", c'est-à-dire sujet aux erreurs.

Les *proto-sophistes* (-450/-350) tenaient l'axiome suivant : "La justice, si elle est identifiée à l'expertise, est correctement définie". Ils affirmaient également, en tant que citoyens, qu'une société devait au moins être vivable, sinon "idéale" (leur "modèle"). Ce à quoi Socrate, qui est sujet à des erreurs de pensée, répond : "Eh bien, un voleur peut être défini comme "un expert dans l'appropriation des biens d'autrui". Comment concilier cela avec "une société vivable, et encore moins idéale" ? En d'autres termes : "Si c'est ce que vous prétendez (votre définition de la justice en tant que 'modèle'), alors ce que vous réfutez (le 'contre-modèle' de votre modèle) en découle après un examen plus approfondi".

Voici quelques paradigmes de "la méthode des contre-modèles" dans le monde de la dialectique socratique.

1. 2. 6. les catégories aristotéliennes (prédicaments)

Bibliographie. : F. Ildefonse / J. Lalot, prés., *Aristote, Catégories*, Paris, 2002. Cette étude historique tente de définir la nature propre des catégories d'Aristote, notamment leur lien avec la grammaire grecque ancienne et avec les vues de Platon. Ceci ne nous intéresse pas tant ici et maintenant que l'utilité de cette liste dans la construction d'un texte. Car les catégories ou "prédicaments" (comme nous l'avons déjà dit : à distinguer des "catégories" ou "predicabilia", voir 1.2.2) sont en fait un ensemble de platitudes à valeur heuristique. Nous suivons la classification de certains qui relient les catégories.

1. Couple de base. Ousia, lat. : essentia, l'être, et sumbebèkos, lat. : accidens, concomitant. Nous pourrions dire en néerlandais courant "essence / propriétés" de quelque chose qui est le thème d'un texte. Application. Prenons un cas concret, le meurtre d'une jeune fille. Comment le définir sur la base des catégories ?

2. Autres caractéristiques. Celles-ci sont à nouveau liées.

Poion " , lat. : quale, combien, et " poson " , lat. : quantum, combien. Ici : la mise à mort, compte tenu des coups de couteau, est brutale (hachurée) et il n'y a qu'un seul décès (numéro).

2.2. "Pros ti", lat. : relatio, relation. On peut distinguer trois types de relations.

"Pou", lat. : ubi, où, et "pote", lat. : quando, quand. Ici : dans un parc de la ville et la nuit. Poiein, lat. : actio, agiter, et paschein, lat. : passio, subir. Ici : un meurtre et une victime surprise.

'Keisthai', Lat : situs, posture, et 'echein', Lat : habitus, équipement. Ici : baissé et partiellement déshabillé.

Définition. Un récit, réduit à l'essentiel ("ousia", essence), peut être articulé sur la base des catégories suivantes. Le meurtre d'une jeune fille. Compte tenu des coups de couteau, meurtre brutal d'une personne dans le parc de la ville, la nuit, par un violent qui a surpris sa victime qui a été trouvée assommée et partiellement déshabillée.

Bien sûr, on pourrait dire qu'elle est en bois. C'est le cas de toutes les platitudes. Mais il faut reconnaître que la définition, si elle est exécutée avec perspicacité, se perd dans des détails irréels. Elle (1) typifie (qualité / quantité) et (2) situe (relation, - lieu / temps, action / subir, attitude / équipement) un événement.

La distinction entre les catégorèmes et les catégories : Les catégorèmes (prédicabilités) - genre / différence d'espèce / espèce et propriété nécessaire et accidentelle - définissent un être de manière distributive (selon la théorie des ensembles). Les catégories par contre définissent collectivement (selon la théorie des systèmes).

Une discussion est possible concernant le couple "attitude / équipement" car on ne peut nier que dans et à travers ce couple transparait un couple plus familier pour nous, modernes, à savoir "situation / réaction", où "keisthai" signifie "être situé" (comme un donné) et "echein" signifie "répondre à la situation" (comme demandé). Cela ferait penser à la paire existentielle "jeté / conception" : jeté dans une situation, on conçoit une réponse à cette situation. Une telle interprétation, aussi libre soit-elle, n'est pas sans rapport avec le couple aristotélicien en question.

1. 2. 7 Chreia (chrie) comme définition

Bibliographie : H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 241. L'auteur dit que la chreia dans l'enseignement secondaire antique, une fois terminée, équivalait à une petite page. La " chreia " signifiait " configuration utile " de platitudes. Comme les catégories d'Aristote, la chreia est une manière collective de définir selon la cohérence des " lieux ".

J. F. Marmontel (1723/1799 ; *Eléments de littérature* (1787) dit que la chreia est une définition. Comme les catégories aristotéliciennes, la chreia met en avant l'ambiguïté d'un thème. De même qu'un " être " (noyau des catégories) offre une multitude d'aspects, de même le thème, c'est-à-dire le " quoi ", de la chreia, comme nous allons le voir. Nous appliquons la méthode du paradigme comme modèle que nous allons expliquer.

1. Les deux bases.

Une personne a dit ou fait quelque chose. Ce sont les thèmes.

- **1.1.** Qui . Celui qui parle ou accomplit un acte. Isocrate d'Athènes (-436/-338) était un célèbre "rhéteur" (professeur de prospérité) et logographe (rédacteur). Il a bénéficié d'une très bonne éducation. Il a suivi les cours des proto-sophistes Gorgias et Prodicus. Et aussi de Socrate. En tant que partisan du panhellénisme (l'unité de tous les Grecs était son idéal), il plaçait ses espoirs en Philippe II (-382/-336), roi de Macédoine. Cependant, lorsqu'il s'aperçut qu'il réalisait l'unité de tous les Grecs d'une manière non démocratique, il se laissa mourir de faim. Cette " caractérisation " est mise en place au début de la chreia afin que l'on " sache à qui " l'on a affaire.

- **1.2.** Quoi. Dans notre paradigme, une "gnomè", une maxime de sagesse, d'Isocrate : "Les racines de l'éducation sont amères. Les fruits ont un goût agréable". Note : Cette affirmation est métaphorique. Celui qui développe le thème, ne doit pas oublier de traduire le trope. Ici : tout comme les racines d'une plante donnent ses fruits, l'éducation stricte donne

des résultats agréables. De cette façon, on ne tombe pas, par exemple, dans une discussion sur le modèle au lieu d'une discussion sur l'original.

2. La deuxième section met en lumière un certain nombre d'aspects ou de perspectives.

- 2.1. Raison. Note : Il faut faire attention à la distinction en néerlandais entre "cause" (cause ; - motif inconscient) et "pourquoi" (motif conscient). Isocrate était très timide et avait une voix faible. Cela l'empêchait de jouer le rôle d'orateur dans l'"agora" (assemblée publique). Il est donc resté à l'écart de la politique directe mais est devenu très influent grâce à ses efforts "amers" : il savait par sa propre expérience ce que sont des "racines amères".

- 2.2.a. Contre-modèle. (a contrario) Si les éducateurs se gâtent, il y a un risque que, sans "racines amères", le résultat soit "désagréable". Les éducateurs gâtés sont le plus souvent incapables de résister à la vie "amère". Il n'est pas nécessaire d'argumenter ici.

- 2.2.b. Similitude. (une comparaison). On cite ici des données connexes qui ne représentent pas la même chose mais qui sont approximatives. Ainsi : " L'éducation (...) est l'art de diriger (l'œil de l'âme) et de trouver la méthode la plus efficace (...) pour le faire. Elle ne consiste pas à apprendre à l'œil (de l'âme) à voir, car il voit déjà ; (...) elle le dirige vers la conversion (en mieux). (Platon ; État, 7). Note : Isocrate ne partageait pas toutes les idées de Platon, mais cela n'empêche pas de mettre en parallèle leurs points de vue en termes d'"éducation amère".

- 2.3. Exemples. (a similé, ab exemplo) Ici, Démosthène d'Athènes (-384/-322) peut être cité comme une application : il avait une voix faible mais grâce à une "pratique amère", il a pu se produire sur l'agora et est devenu l'orateur le plus célèbre d'Hellas. Note : L'"exemple" est un échantillon du champ d'application auquel se réfère le contenu de la thèse d'Isocrate et appartient à la méthode inductive.

- 2.4. Témoignage. Il s'agit d'arguments d'autorité. Les opinions ou les sondages confirmant (ou réfutant) la thèse d'Isocrate peuvent être cités ici.

Des formules mnémotechniques latines. Parmi elles, on en trouve deux.

- A. Introduction. B. Le milieu. Quis (qui). Quid (quoi).- Cur (raison). Contra (contre-modèle). Simile (semblable). Paradigmata (exemples). Testes (témoignages). C. Conclusion. Aphthonius d'Antioche (270/ ...) nous a laissé une formulation différente.

- A. Introduction. B. Le milieu. Paraphrase (qui / quoi).- A causa (raison). A contrario (contre-modèle). A simili (similaire). Ab exemplo (exemples). Testes (témoignages).- C. Slot. (Sous la forme de "a brevi epilogo" (un bref épilogue).

Par exemple, les maîtres anciens enseignaient la définition sous la forme d'un texte plus ou moins long.

Il faut noter que tant les catégories d'Aristote que les " lieux " de la chreia sont fondés sur la ressemblance et la cohérence.

1. 2. 8 Définition incrémentale

- Scénario. Quelqu'un arrive dans un grand village. Depuis des jours et des semaines, tout le monde parle d'"une funeste querelle de voisinage" : l'un raconte ceci, un autre cela,

un troisième autre chose. Voici le DO. La DE : découvrir le véritable événement, 'x'. Il s'agit de définir x.

- **Structure de la définition.** L'aboutissement de la recherche qui conduit à la définition est une forme de définition " déictique " (" ostensive ") ou tonique. R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, PUF, 1999, 152, définit au moyen d'un paradigme : " Le terme "rouge", si l'on montre par exemple une tomate mûre (un spécimen du champ de compréhension) en disant : "La couleur de la tomate mûre est rouge", est défini ostensiblement". Mais avant qu'il y ait ce point final concernant X, un autre mode de définition est nécessaire, la définition accumulative ("cumulative"). "X, si, partant d'un 'lemme' (définition provisoire), à travers une 'analyse' (mise à l'épreuve du lemme) sous la forme d'une série - au moins suffisamment convergente (convergeant en un point) - d'actes (méthode praxéologique) comme échantillons tâtonnants démontrés (fin ostensionnelle), s'avère être défini de manière accumulative". Nous expliquons maintenant cette formulation complexe.

- **Lematic - définition analytique.** Son fondateur est Platon. On commence par un lemme, une hypothèse, ici : l'une ou l'autre des histoires en circulation. Toutes les actions qui suivent sont appelées "analyse" par Platon, ici : la mise à l'épreuve de l'histoire initiale avec le X en tête.

- **Concurrence.** Bibliograph. : H. Pinard de la Boullaye, *L'étude comparée des religions, II (Ses méthodes), 509/554 (La démonstration par convergence d'indices)*. L'enjeu est une induction de recherche : (1) une série d'échantillons sous la forme, par exemple, d'interrogatoires de toutes sortes,

(2) qui, à un moment donné, vont au moins de manière prédominante, voire décisive, dans une seule et même direction - "convergent" -, c'est-à-dire qui révèlent (plutôt / très / hautement) probablement X.

Accumulation. Les "indications" (latin : indicium) s'accumulent les unes après les autres.

- **Conditions.**

Les indices doivent être à la fois indépendants les uns des autres (par exemple, remettre en question les autres à chaque fois) et liés entre eux (concordance). Dans la mesure où ils s'unifient (bien qu'ils puissent contenir des versions différentes), ils fournissent dans la même mesure ("à égalité") la vérité ("information") sur X.

- **Chasse au trésor.**

Cette structure est jouée par les enfants lors de la chasse au trésor : le X, par exemple un bijou que l'enseignant a caché, dans la grande forêt, est trouvé et "montré" à travers un certain nombre de tentatives de recherche.

- Les théories. Les échantillons qui s'accumulent - dans une chasse au trésor, par exemple, les enfants cherchent au hasard, ici et là (de même dans une enquête judiciaire comme dans la série télévisée : les enquêtes de Derrick) prouvent qu'il s'agit d'une induction, d'une induction tâtonnante. L. Newton (1642/1727 ; *Principia mathematica philosophiae naturalis* (1688)) a défini la définition accumulative au moyen d'un "modèle" mathématique : comme un polygone régulier à l'intérieur d'un cercle, lorsqu'on multiplie ses côtés à l'infini,

a pour limite le cercle lui-même, ainsi en est-il des indices. Ils pointent, si du moins la recherche est fructueuse, progressivement vers le X comme leur “limite”.

Note : “Omnis comparatio claudicat” (disaient les anciens Romains), c’est-à-dire “Toutes les comparaisons sont fausses” : Le modèle de Newton est mathématique de manière régulière et prévisible, alors que dans la recherche d’un trésor ou la découverte d’un crime, on peut trouver tout sauf la régularité et la prévisibilité mathématiques !

1. 2. 9 Définition du singulier

“Il y a une fille qui joue dans ce pré là-bas”. Il s’agit d’un énoncé “ existentiel “, articulant l’existence réelle, qui est en outre “ singulier “ car il a pour sujet un contenu conceptuel (“ une fille qui joue “) qui renvoie précisément à une instance de l’étendue du concept, à savoir “ une fille qui joue maintenant (temps) dans ce pré là-bas (espace) “.

Bibliographie : H. Pinard de la Boullaye, *L’ étude des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (La démonstration par convergence d’indices probables). La méthode est la suivante : (1) Par induction, c’est-à-dire par des échantillons séparés qui effacent les caractéristiques. (2) Par accumulation -méthode cumulative- on définit le singulier à définir jusqu’à ce que l’on soit sûr que le tout défini et seulement le tout défini ne peut plus être confondu avec le reste de la réalité (complémentation ou division). Ainsi le singulier se distingue dans son unicité (singularité). Note : Nous faisons brièvement référence à la méthode de l’ADN qui peut définir précisément un être humain sur une base biologique-génétique.

- *Un algorithme.*

Les Jésuites de Coïmbra (Portugal), dans leur *In universam dialecticam Aristotelis* (1606), ont établi un distique (vers de deux lignes) comme algorithme définitionnel : “Forma (être), figura (vue, configuration), locus (lieu), stirps (descente), ‘nomen’ (nom propre), patria (patrie), tempus (temps), ‘unum’ (le singulier) perpetua lege reddere solent”. La séquence est régie par des vers latins mais l’algorithme qu’elle contient est valable.

- *Application.*

(1) Anne (nom propre), (2) si forma (femme), figura (grande taille), patria (Belgique), locus (Anvers), tempus (27.06.1977 comme date de naissance), stirps (famille méfiante) sont connus, (3) puis suffisamment (car inextricablement liée à quelqu’un) définie. On voit que les “notae” (traits de caractère) sont énumérés afin de définir l’unicité. Chacune des caractéristiques en soi est insuffisante mais le complexe (la cohérence) sauve le caractère défini.

Note .: Comme déjà mentionné (voir : 1.1.1 ; le concept classique et romantique), il existe une forte tradition qui affirme : “ omne individuum ineffabile “ (tout ce qui est singulier est “ indicible “, c’est-à-dire : non définissable objectivement). Ceci dans le contexte de la “science” dont on dit : “Non datur scientia de individuo” (aucune science n’est possible sur le singulier). Les Jésuites de Coimbra sont la seule exception. Dans une veine romantique :

Wilhelm Windelband (1848/1915 ; fondateur de l’école néo-kantienne Heidelberg Schule) a introduit la distinction entre les sciences “nomothétiques” (formulant des lois générales) et les sciences “idiographiques” (décrivant le singulier), afin que l’unique ait raison, également dans les “sciences”. On pense à la géographie et à l’histoire : il n’y a qu’un

seul Anvers ; il n'y avait qu'un seul Napoléon ! On peut dire beaucoup de généralités sur ces deux singularités, mais la science nomothétique parle-t-elle alors de la vraie Anvers et du vrai Napoléon ?

1. 2. 10 Quelques autres types de définition

Bibliographie. : I.M. Copi, *Introduction à la logique*, New York / Londres, 1972-4 (Définition). L'auteur commence par noter la définition "synonyme" telle qu'on peut la trouver dans les dictionnaires bilingues. Par exemple, dans un dictionnaire anglais/néerlandais : 'advertisement' = 'announcement'. Copi limite la synonymie aux mots singuliers mais, à y regarder de plus près, toute autre définition est une synonymie mais sous la forme d'un mot pluriel.

Définitions "connotative" et "dénotative".

Copi distingue les définitions "connotatives" et "dénotatives". Connotative" signifie "ce qui exprime le contenu conceptuel" (comme ci-dessus). Dénotative" signifie "ce qui exprime ou emploie soit des spécimens d'un ensemble, soit des parties d'un système, afin de conduire à une compréhension générale de l'ensemble ou du système". En d'autres termes : on définit le long de la portée du concept. Exemple. Montrer un ordinateur en fonctionnement à quelqu'un qui n'y connaît rien suggère une compréhension générale dans et par un acte concret ayant pour objet l'ordinateur. L'acte - montrer, manipuler - est essentiellement répétable parce qu'en général la portée d'un concept contient une pluralité de copies ou de parties. La structure : "Une opération répétable (concept de base) avec comme objet au moins une copie d'une collection ou au moins une partie d'un système (concepts ajoutés) de telle sorte que le contenu conceptuel de la collection ou du système pénètre l'esprit".

Paradigme.

Cette méthode rappelle les grammaires traditionnelles qui indiquent d'abord une application concrète pour suggérer la règle générale dans et par cette application. L'exemple concret est appelé "paradigme".

Définition opérationnelle.

P.W. Bridgman, *The Logic of Modern Physics* (1927), en tant que physicien, définit "opérationnel" (par action) : "Actions physiques répétables (concept de base) avec comme objet une chose physique (par exemple un processus électronique) (concepts ajoutés) de telle sorte qu'un contenu de concept physique émerge". A un niveau simple : mesurer la température d'une pierre ensoleillée (objet) avec un thermomètre (action répétable) donne un concept de température (définition en degrés Celsius). Une telle chose donne bien sûr une preuve physique. On a également essayé d'introduire cette manière opérationnelle d'agir dans les sciences humaines en définissant de manière opérationnelle les phénomènes physiques qui accompagnent par exemple les processus mentaux (par exemple, lorsque nous pensons, notre cerveau réagit). Le cognitivisme est connu pour cette méthode en psychologie "cognitive".

Définition causale.

Aristote, *De anima* II, 2 : 1 : " La définition ne doit pas seulement exprimer des données (...) mais elle doit aussi exprimer l'aitia (la raison) ". Ainsi : "Le soleil (concept de base), s'il est couvert par la lune glissant par (concepts ajoutés), présente une éclipse solaire (concept

défini)”. Les termes ajoutés articulent ici la raison, la cause. Ce qui conduit à une définition causale.

O. Willmann, o.c., 125, mentionne à ce propos la définition génétique qui exprime dans les termes ajoutés la venue à l’existence (devenir “genèse”) du definiendum. Déjà Platon, mais surtout Aristote, adhéraient à cette méthode : “Si l’on peut retracer les données dans leur devenir depuis le début, alors c’est la compréhension la plus aboutie de la signification” (*politica* 1 :2). Ainsi, Aristote (à la suite de Platon) définit l’État d’alors comme étant “devenu “ à partir de la famille et du village. Ce devenir compte comme une sorte de “raison” qui rend intelligible et ... définit l’état de l’époque.

1. 2. 11 Définition du terme “postmoderne”.

Ce que l’on appelle “postmoderne” est un type de culture. La culture est un donné que l’on aborde à partir d’une demande. L’homme post-moderne aborde la réalité et son rôle dans celle-ci différemment de l’homme moderne, dans une perspective différente.

Le terme. Postmoderne” contient deux sous-termes : post’ après, et ‘moderne’. Littéralement : “ce qui vient après la modernité”. Post’ implique que l’on se distancie de ce qui est moderne, oui, que l’on recherche les fondements de la modernité et que l’on conçoit de nouveaux fondements.

D’une grande “histoire” à plusieurs petites “histoires”. F. De Wachter, éd. *Over nut en nadeel van het postmodernisme voor het leven* (Sur l’utilité et l’inconvénient du postmodernisme pour la vie), Kapellen, 1993, le voit comme suit.

Contenu conceptuel. Le terme “histoire” signifie ici “vue d’ensemble”. La Bible pré-moderne avait une seule grande histoire : Dieu crée l’univers et y place l’homme avec la tâche de coopérer à un futur état de salut, le royaume de Dieu. Le marxisme avait une autre grande histoire : l’homme industriel moderne dans le rôle du prolétaire a la tâche de se libérer de l’esclavage du capitalisme vers un état futur. La disparition de la foi chrétienne traditionnelle et l’effondrement des États communistes nous laissent avec une fragmentation, à savoir une multitude d’histoires sans prétention et donc “petites”.

Au lieu de créer une culture de travail moderne, l’homme post-moderne se promène : comme s’il était porté par le train de la modernité, il se délecte des impressions clignotantes du monde extérieur. Tout au plus, il s’attache à ces “petites” histoires.

Portée conceptuelle. L’art (l’architecture, par exemple), la perception du corps, les nouveaux mouvements sociaux, les nouveaux comportements moraux, sans oublier la multiculture et la “transculture”, incarnent le contenu postmoderne. Et ceci plutôt comme “l’état final de la modernité” (L. De Caeter). De la réalité disjointe à la réalité imbriquée. J. Gerits, *Recent trends in Dutch literature*, in : Streven (Anvers) 1994 : Mai, 416/417, voit les choses ainsi.

Contenu conceptuel. La raison moderne s’ordonne elle-même et les choses qui l’entourent de manière nettement distincte. L’homme postmoderne, en revanche, fait l’expérience de lui-même et des choses qui l’entourent comme étant liées entre elles. L’impression générale est la suivante : “Tout est flou”.

Portée conceptuelle. Les faits et la fiction s'entremêlent (le nouveau roman historique ou documentaire ; ainsi : E. Marain, *Rosalie Niemand* (1988)). Fiction et métafiction (théorie de la fiction) se côtoient (P. Hoste, *Ontroeringen van een forens* (1993)). Les textes s'imbriquent les uns dans les autres (intertextualité, où un texte est incorporé dans un autre texte (P. Claes, *De Sater* (1993), où des fragments d'Apulée, de Pétrone, d'Homère - des genres littéraires distincts - s'imbriquent les uns dans les autres). Le moi se confond avec le monde et ses données (I. Michiels, *Journal brut* avec le titre "*Ikjes sprokkelen*" ; Bemlef, *Eclips* (1993) dans lequel un homme émerge d'un accident de voiture comme quelqu'un qui, en raison d'une amnésie, de troubles de la parole, d'une insensibilité de la moitié gauche du corps, fait l'expérience de lui-même et du monde comme étant flous et entremêlés). Impression générale : une conscience de soi désordonnée dans un environnement désordonné.

Les deux caractéristiques donnent comme définition approximative un ensemble de traits pour caractériser une culture. Chacun met l'accent sur l'une ou l'autre des caractéristiques mais s'accorde sur une critique de la modernité qui se concentre sur le moi rationnel avec son pouvoir d'ordre sur lui-même et sur les choses.

1. 2. 12 Perception : sensorielle et intellectuelle

Fr. Joignet/ P. van Eersel, *Visions (Le chaos par Prigogine)*, in : *Actuel* (Paris) 1990 : oct., 91/93. Le texte commence comme suit : "Au cours d'une matinée glaciale de l'hiver 1961, Edward Lorenz, un mathématicien très doué, se rend dans son laboratoire du MIT, le très célèbre Institut de technologie du Massachusetts à Boston. Mais il ne se rend pas encore compte que le chaos est sur le point de s'installer. Depuis la Seconde Guerre mondiale (1940/1945), il s'est plongé dans les mathématiques. Ce jour-là, il est fasciné par la séquence d'une simulation numérique (Note : une représentation technique) de l'évolution d'un climat. Dans le calme de son laboratoire, il affine les données sur son ordinateur - un vieux Royal Mac Bec - concernant le climat à étudier (...).

Lorenz n'en croit pas ses yeux : le tracé des nouvelles courbes - loin de répéter bravement l'ancien modèle - s'en éloigne ! De quelques millimètres au début. Plus tard, le coordinateur dessine les chiffres les plus fous. Le nouveau climat, montré dans la simulation, n'a rien à voir avec les prédictions". Remarque : Lorenz a découvert l'effet papillon : un changement météorologique minuscule à un endroit provoque un changement météorologique maximal, de sorte qu'à partir d'un changement météorologique minuscule donné, le maximum est imprévisible (ce qui signifie "cours désordonné" ou rayons).

Analyse phénoménologique.

1. Qu'est-ce que Lorenz perçoit immédiatement comme un phénomène, au sens propre du terme ? Les courbes, la description numérique (simulation) d'un climat - en - évolution.

2. Qu'est-ce que Lorenz perçoit immédiatement comme phénomène, logiquement parlant en tant qu'être pensant ? Par la perception sensorielle, il " voit " avec son esprit l'évolution du temps, une évolution chaotique dans ce cas. Comment devons-nous interpréter cela de manière phénoménologique ? Tout d'abord, il y a le concept d'"observation". En d'autres termes, il y a deux phénomènes, c'est-à-dire des réalités directement données : ce qu'il voit sensuellement (avec les yeux) sur l'écran, et ce que son esprit saisit à travers cette perception sensorielle, l'évolution du climat. Il y a aussi une perception par l'esprit.

Analyse psychologique de la conscience. - Imaginez un double scénario.

a.1. Lorenz s'est endormi avec son ordinateur. Physiquement, il est devant l'écran. Note - On pourrait suggérer que pendant le sommeil, son esprit ou même ses sens saisissent encore quelque chose quelque part, mais cela ne signifierait pas grand chose scientifiquement alors.

a.2. Un enfant entre en regardant l'écran de travail depuis le Lorenz endormi. Il perçoit des mouvements sur l'écran, mais ne les voit pas comme des courbes significatives mais comme des mouvements de l'écran : sa conscience est avec ce dernier comme un phénomène, le seul phénomène qu'il perçoit.

b. Lorenz se réveille, regarde l'enfant et répète sa perception de ce que montre l'écran : il est maintenant non seulement physiquement mais aussi avec sa conscience, sensorielle et en même temps intellectuelle, avec l'écran et à travers l'écran avec le climat en évolution. La conscience de l'enfant est à l'écran. La conscience de Lorenz est aussi à l'écran. Mais quelle différence profonde !

Immédiat et moyen. - L'enfant est immédiatement avec l'écran et ses mouvements. Lorenz est immédiatement, comme l'enfant, avec l'écran et ses mouvements, mais il est de plus, à travers ces mouvements, visible sur l'écran avec le temps qui évolue : pour lui, il est immédiatement là.

(1) Même si, par exemple, un psychologue du comportement déclarera qu'il n'a qu'une perception moyenne du temps. Le psychologue comportemental limite le phénomène à ce qui est physiquement perceptible sur l'écran. Le reste est de l'interprétation.

(2) Mais cette interprétation est une forme d'observation directe, psychologiquement consciente. Lorenz est avec le temps, pas avec les courbes, sauf s'il explique à quelqu'un la théorie sur la signification de ces courbes. Ce n'est qu'alors qu'il pense à la médiation de ces courbes entre lui (observateur) et le temps, en d'autres termes, le point de vue du psychologue du comportement.

Conclusion. Lorsque nous décrivons les processus de conscience de manière créative, nous établissons ce qui suit.

1. La conscience de quelque chose - par exemple le temps qui évolue - est susceptible d'évoluer : un enfant qui frissonne sous la pluie froide a conscience du "temps qu'il fait". Et ceci est autant sensoriel (épiderme humide, yeux couverts de gouttes de pluie, oreille captant le bruissement, etc.) qu'intellectuel (saisir la "pluie froide" comme un phénomène à multiples facettes qui concerne principalement les sens individuels). Mais un météorologue qui se promène avec un enfant par la main sous exactement la même pluie - objectivement parlant - en a une conscience différente. En d'autres termes, les expériences antérieures (en tant que mémoire), l'éducation scientifique déterminent également à leur manière la conscience, qui s'avère donc être un donné flexible et évolutif.

2. 2. L'immédiateté du donné,

L'immédiateté de ce que la conscience perçoit comme un phénomène, c'est-à-dire directement ou immédiatement donné, évolue avec elle. Nous l'avons vu très clairement dans la saisie par Lorenz (sensorielle, certes, mais par les sens intellectuellement) de ce qu'est le temps et en particulier de la susceptibilité du temps aux changements. Pour l'enfant non formé

à la météorologie, c'était un point noir, un x ou un inconnu, à tel point que les courbes sur l'écran ne signifiaient rien pour lui en termes d'évolution du temps. Pour l'enfant non formé, ces images et leurs mouvements n'étaient pas des simulations (descriptions) de l'évolution du temps et donc ces images étaient un terme médiat en plein par lequel le médiat ou l'intermédiaire devenait abondamment clair.

Simulations. -

Bien sûr, cela suppose que la simulation est une traduction de la météo, par exemple, mais pas une traduction déformante : les courbes simulent réellement (même si cela ne sera jamais complet) la météo. De sorte que pour les météorologues, elles représentent, aussi transparentes qu'elles soient dans la précision de leur représentation, le temps qu'il fait. Mais cela appartient à la théorie de l'essence des simulations en tant que descriptions de données, dont l'utilité dépend du degré d'immédiateté des moyens intermédiaires. Comprendre : le degré d'exactitude inhérent aux moyens de description en tant que traduction d'une donnée transférant de l'information.

Lorsque Lorenz, assis devant l'écran, suit les courbes dans leur évolution, il les perçoit bien sûr avec son œil (avec les psychologues, nous appelons cela "perception sensorielle"), mais il perçoit plus que cela et de cette manière purement sensorielle : il est littéralement avec sa conscience observatrice du temps - en - mouvement (nous appelons cela "perception intellectuelle"). En d'autres termes, les distinctions que les psychologues font au cours de leurs analyses disparaissent dans la perception directe. Lorenz prête attention au temps en évolution à la fois sensorielle (par la simulation) et intellectuelle (par la simulation). C'est le contact direct, non encore obscurci par la théorie concernant la perception sensorielle et intellectuelle, avec le phénomène lui-même dans sa pureté. - Qui trouve l'expression "perception intellectuelle" invraisemblable, trahit un apriori : pourquoi notre perception, c'est-à-dire notre contact direct avec la réalité, ne serait-elle pas possible avec notre esprit ? L'homme est une véritable unité de l'esprit - et - des sens, et c'est ce qu'affirme la phénoménologie.

Nous faisons également référence, par exemple, au processus d'apprentissage de la lecture. Une personne analphabète regarde un mot écrit ou imprimé de manière très différente qu'un lecteur entraîné. En effet, il sera impossible à ce dernier de regarder le mot imprimé sans évoquer immédiatement l'image sonore correspondante. La perception est sensorielle et intellectuelle. Les expériences antérieures, ici l'apprentissage de la lecture lui-même, jouent un rôle dans la perception.

1. 2. 13 Interpréter

Interpréter, c'est réagir sur un fait donné de manière à le comprendre le plus justement possible. On parle de création de sens. Dans ce domaine, on peut distinguer des degrés, à savoir la conception du sens et le fondement du sens.

- *Signification* : Il s'agit ici du donné "selon lui-même", c'est-à-dire comme un donné, en lui-même. Lorsque nous essayons de saisir (le sens ou l'essence de) quelque chose - un événement, une parole, un paysage - de manière correcte et véritable, nous prêtons attention à cette chose elle-même, en elle-même.

Ainsi : Un chef d'entreprise regarde les chiffres : à travers ce " signe ", il comprend que sa marge bénéficiaire est en baisse. Il définit donc à la fois le signe (les chiffres) et ce qu'ils signifient (la perte).

Edward Lorenz et l'enfant qui regarde l'écran appréhendent la réalité. L'enfant ne perçoit que les courbes sensorielles. Lorenz perçoit le sensoriel et l'intellectuel : les courbes lui donnent des informations sur l'évolution du temps.

Note : Parménide d'Eléa (-540/ ...), le fondateur de la philosophie éléatique, nous a laissé une expression : "être selon soi" ("Kath'heautou"). C'est-à-dire : ce qui est donné (et demandé) selon le donné (et demandé) lui-même et non selon nous. En d'autres termes, en termes modernes : c'est l'objet qui décide, et non le sujet indicateur. Dans la formule d'Aristote pour "ontologie / métaphysique", cela se traduit comme suit : "l'être en tant qu'être" ("to on èi on").

- **Interpréter** : Il s'agit ici à la fois du donné (et du voulu) et surtout de ce que ce donné (avec son demandé) suscite chez celui qui y est confronté. Autrement dit : en termes modernes : et de l'objet, et surtout du sujet en tant qu'être interprétant indépendant de l'objet. C'est le second degré de l'interprétation : il faut du courage pour voir "le panneau sur le mur" et au moins autant pour "y trouver quelque chose". C'est la réaction complète.

Selon Peirce (1.2), celui qui perçoit d'une manière idiosyncratique, directe ou préférentielle, n'adhère pas aux données, ne se limite pas à la conception du sens, mais fonde son propre sens. De même, la théorie ABC (6.11) affirme que la perception A peut être colorée et obscurcie par les préjugés du sujet (B), de sorte que le comportement (C) devient compréhensible.

Note : Il convient de se référer à cet égard à J. Kruithof, *De zingever (Introduction à l'étude de l'homme en tant qu'être signifiant, appréciant et agissant)*, Anvers, 1968, un ouvrage qui considère l'ensemble de l'existence humaine comme un signifiant à un triple degré, à savoir "signifier" (c'est-à-dire juger), apprécier, agir. Les jugements de valeur et l'action sont deux degrés d'interprétation.

Sens large. Ch. Peirce (1839/1914), dans sa théorie des complexes, place l'interprétation au centre : l'homme est un "interprète". Mais ce niveau d'interprétation n'est que la pointe d'un phénomène général : fondamentalement, toute chose, lorsqu'elle rencontre quelque chose d'autre, interprète cet autre. La pierre qui attrape une pierre qui tombe "réagit" à cette rencontre sur le plan physique. La plante qui reçoit la même pierre "réagit" à son niveau biologique. L'animal qui reçoit la même pierre "réagit" à son niveau biologique. Dans la métaphysique de Peirce, les signes jouent un rôle central dans ces rencontres et réactions à celles-ci : ils portent un message qui émane du "rencontré" et est saisi (et interprété) par le "réagissant", de sorte que l'univers est un grand agrégat de tels signes, transmettant et saisissant des choses et des processus.

Sens plus étroit. Bibliographie t : H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/120 (L'herméneutique). L'"herméneutique" était traditionnellement une science auxiliaire de l'interprétation des textes sacrés ou profanes. Le Père Schleiermacher (1768/1834) fut le premier à convertir, dans sa *Dialektik* (1839), l'"herméneutique" en une vaste théorie de la connaissance (épistémologie) : toutes les expressions humaines (écrites ou

non) sont des objets d'interprétation en tant que produits dans lesquels l'âme ou l'esprit humain se révèle. Elles sont des signes de la vie intérieure de l'homme. Comprendre notre prochain à travers ces signes est quelque chose de complètement différent de l'explication scientifique de ces mêmes signes.

- J. Droysen (1808/1884), W. Dilthey (1833/1911), G. Gadamer (1900/2002 ; *Wahrheit und Methode*, Tubingen, 1960) ont entre autres élaboré une telle herméneutique. Cfr K.O. Apel, *Die Erklären / Verstehen - Kontroverse in transzendental -pragmatischer Sicht*, Frankfurt am Main, 1979.

- L'objet ici est l'homme en tant qu'être animé et doué : l'"interpréter" signifie saisir ce qu'il montre à travers son comportement (paroles, gestes), ses œuvres (produits, œuvres d'art), en un mot : ses expressions culturelles. Grâce à ces signes, l'herméneute peut saisir le "sens" de ce que vit l'autre être humain. C'est ce qu'on appelle la méthode de la "compréhension".

Sens cognitiviste. Le même monde intérieur chez nos semblables peut également être tracé - interprété - par la science et la biologie. La recherche biologique indique la vie psychique par les influences de l'ADN ou l'indique par des méthodes de scannage qui exposent physiquement les processus cérébraux qui accompagnent la vie intérieure. Les "signes" à l'aide desquels le cognitivisme interprète la vie intérieure de nos semblables ne sont plus des signes à comprendre par le sens commun, mais des structures biologiques (l'ADN par exemple) ou des processus biologiques.

Sémiotique. Il faut noter que l'accent extrême mis sur les signes en tant que termes intermédiaires n'est pas tenable car ce n'est que si avant ou en même temps que le signe, on comprend aussi le signifié, on sait qu'il s'agit d'un signe, c'est-à-dire d'une référence (sur la base de la ressemblance ou de la cohérence). La signification du signe dépend de la saisie directe du signifié, de la vie intérieure : la saisie de la vie intérieure de l'homme lui-même est le message.

Remarque : L'inconvénient des signes est qu'ils sont beaucoup trop peu, des modèles insuffisants de similitude de la vie intérieure, mais beaucoup trop, des modèles excessifs de cohérence et qu'ils ne fournissent donc qu'une connaissance indirecte, c'est-à-dire une "interprétation" indirecte.

Nous vous expliquons plus en détail. Selon les spécialistes du cerveau, lorsque le texte que vous lisez a été écrit, les voies neuronales dans des centres spécifiques du cerveau de l'écrivain étaient actives. Cependant, il est plus approprié à ce moment-là de ne pas penser à ces activités neuronales pour "comprendre" l'intention (le "message", l'information) du mot écrit. On prête attention à ce que l'écrivain a voulu communiquer à travers les signes du texte. De cette manière, on peut entrer en empathie avec la vie mentale de l'écrivain, de sorte qu'un modèle similaire de ce qu'il pense se dégage. Le cerveau est peut-être déjà nécessaire : il n'est qu'un modèle de cohérence !

Il y a des biologistes - des généticiens - qui, lorsqu'ils observent un jeu amoureux, pensent (et disent) : "Les personnes impliquées transmettent leurs gènes à leur progéniture". Ces commentaires sont corrects. Cependant, pour "comprendre" ce qu'est ce jeu d'amour en tant que vie de l'âme, il est plus efficace d'avoir de l'empathie pour ce que les deux partenaires

vivent, sans penser à la transmission des gènes ! Ce n'est que de cette manière qu'un modèle de jeu d'amour apparaît et que l'on ne reste pas coincé dans un modèle de cohérence. Ce qui est lié est certainement informatif, mais ce qu'est la vie de l'âme elle-même est beaucoup plus accessible par l'empathie.

En résumé. Apparemment, il y a des choses qui échappent à la biologie. Ce qu'elle comprend a bien une valeur symbolique, mais elle est trop indirecte lorsqu'il s'agit d'interpréter la vie intérieure de l'homme. Passons maintenant à des "signes" moins scientifiques.

Lorsque nous fouillons dans les bâtiments en ruine d'Amérique centrale et du Sud - les archéologues le font intensivement de nos jours - nous tombons sur les vestiges d'anciennes cultures indiennes. En l'absence d'informations historiques suffisantes sur ce que les concepteurs avaient en tête, nous voyons bien un modèle de similitude dans la mesure où il a été matériellement élaboré, mais la signification ultérieure de ce "signe" est souvent un point d'interrogation : "Vénéraient-ils des divinités ? Ou honoraient-ils les ancêtres ? Commémoraient-ils des faits d'armes ? Les bâtiments garantissaient-ils des pouvoirs magiques - de guérison ou de répulsion ?". Sans parler des cérémonies qui s'y déroulaient. Ou encore "Ne souhaitaient-ils pas dissimuler plutôt que montrer ?". Nous pouvons voir les matérialisations de leur monde intérieur, même si elles sont dans un état de délabrement, mais ce qu'ils avaient dans l'esprit reste, à travers les signes restants, à un degré sérieux de mystère. Les signes, par conséquent, ne signifient pas grand-chose. La vie intérieure de cette époque peut être interprétée jusqu'à un certain point, mais de manière "indistincte", c'est-à-dire "peu claire". Les signes - en l'absence de contact direct avec leur signification - donnent lieu à des points d'interrogation.

Encore une fois : les signes sans contact préalable ou simultané avec leur signifiant sont indiscernables.

1. 2. 14 Définition sous forme narrative

Bibliographie . : W. Wagenaar, *Where logic fails and stories convince*, in : Our Alma Mater (Leuven) 45 (1991) : 3 (Aug.), 258/278. Il s'agit d'un cas aux Pays-Bas. L'événement réel que nous appelons 'x' est ce que les enquêteurs, les juges et les parties concernées tentent de définir.

- Histoire 1. Mme A., qui vit avec son petit ami depuis l'âge de 21 ans, affirme avoir été "agressée par son père il y a six ans". Son petit ami l'incite à signaler l'agression. L'"agression" est une première définition de x.

- Histoire 2. Le père nous raconte qu'une fois, lui et sa fille de quinze ans "étaient seuls dans la maison, mais qu'il ne leur a administré qu'une vigoureuse raclée". "Juste une vigoureuse raclée" est une deuxième définition de x.

- Rapport. Le médecin désigné détermine que Mme A. n'est "plus vierge". "N'est plus vierge" est une troisième définition - cette fois scientifique - de x.

La **rhétorique**. La "rhétorique" est soit la théorie de la persuasion, soit la pratique de la persuasion. Dans ce contexte, la paire d'opposés du milieu du siècle dernier "objet matériel / objet formel" est appropriée. L'objet - dans ce cas x - est dit "matériel" dans la mesure où il s'agit d'une donnée brute, indubitable (pour toute interprétation). Il est dit "formel" dans la

mesure où il est exprimé dans une “forma”, un concept, c’est-à-dire une interprétation. Un objet matériel provoque généralement une multitude d’objets formels (interprétations). Ici, les concepts dans lesquels la fille, le père et le médecin jugent x, - chacun selon sa propre perspective, c’est-à-dire les intérêts (fille, père) ou le rôle (médecin). L’un veut persuader (rhétorique), l’autre communique des informations (science).

Logiquement. Logiquement, les histoires et le rapport sont des pré-sentences desquelles on peut déduire des post-sentences. Si l’histoire 1 est vraie, alors le père est nécessairement coupable. Si l’histoire 2 est vraie, alors le père est nécessairement innocent. Si le rapport scientifique est vrai, alors le père n’est pas nécessairement coupable (car Mme A. vit avec son petit ami).

La logique ne fait pas défaut mais est appliquée. L’axiome retenu par chacun est “se venger” ou “contribuer scientifiquement”. A partir de là, tous raisonnent de manière strictement logique et définissent leurs histoires, respectivement leur rapport de telle sorte que la conclusion (coupable, innocent, peut-être coupable) suive. Avec la conséquence juridique qui s’ensuit.

Comme déjà mentionné, *La Logique de Port-Royal* observe que très souvent le sens commun ou même l’intelligentsia (l’avant-garde intellectuelle et artistique) raisonnent très logiquement mais à partir de prémisses critiquables. (cf. primitifs)

1. 2. 15 La maxime pragmatique de Peirce

Ch. Peirce, *How to Make Our Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly* 12(1878) : 286/392, articule sa “maxime pragmatique” : “Considérez quels effets, qui pourraient avoir des implications pratiques, nous concevons que l’objet de notre conception ait. Notre conception de ces effets est alors la totalité de notre conception de l’objet”. Considérez les effets - qui pourraient avoir des implications pratiques - que nous concevons pour l’objet de notre conception. Dans ce cas, notre conception de ces effets est l’ensemble de notre conception de l’objet. En d’autres termes : si nous avons la compréhension des effets, nous avons la compréhension de l’objet lui-même.

1. Peirce. “Cette maxime a été qualifiée de principe sceptique et matérialiste. En fait, elle n’est que l’application du seul principe de logique recommandé par Jésus : ‘C’est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez’. Cela signifie que cette maxime est étroitement liée aux idées de l’Évangile. Il ne faut donc pas comprendre l’expression ‘portée pratique’ dans un sens bas et banal”. En 1905, Peirce écrira : “Si l’on prépare une certaine prescription pour une expérience, une certaine observation suivra”. Ce qui revient à déduire des tests à partir d’un concept donné, à sa mise en œuvre, aux déterminations qui suivent sur le contenu pratique du concept.

Note : Le texte de Matthieu 7, 15/20 parle de la manière d’obtenir une véritable compréhension des faux prophètes : “C’est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figes sur des chardons ? Il est très douteux que ce soit le seul principe de logique que Jésus ait recommandé. Mais à cette fin.

2. J. Dewey (1859/1952 ; instrumentaliste sur la connaissance). Dewey écrit en 1922 que l’idée principale de Peirce (dont il était l’influence) est le ‘pragmatisme’. Alors que W. James

(1842/1910) était partisan d'un "pragmatisme" qui évaluait la connaissance en fonction de ses résultats, Peirce était un réaliste conceptuel scolastique et mettait l'accent sur la connaissance en tant que valide en soi, ce qui l'a amené à remplacer le nom "pragmatisme" de James par "pragmatisme". Ce qui n'empêchait pas Peirce de tester la valeur de nos concepts par rapport à leurs résultats pratiques. En ce sens, il était "pragmatique", c'est-à-dire préoccupé par les résultats.

"Le monde en devenir".

Dewey souligne que le pragmatisme présente les caractéristiques suivantes.

a. Le message n'est pas de regarder passivement et contemplativement les simples contenus de la connaissance et de la pensée, mais de travailler avec ces contenus de la connaissance et de la pensée. Expérimentez les concepts, et vous apprendrez à connaître leur valeur cognitive propre.

b. Ne pas vérifier sans fin les origines de nos concepts, comme la tradition occidentale l'a trop fait, mais plutôt travailler avec des concepts et vérifier leurs résultats qui ne se trouvent pas dans le passé mais dans le futur, voilà la "maxime pragmatique". Le monde non pas tel qu'il était jusqu'à présent, mais le monde en devenir devient central avec le pragmatisme et le pragmatisme.

Cela signifie que l'on définit le contenu conceptuel en fonction des résultats que l'on obtient lorsqu'on l'applique pratiquement (c'est-à-dire qu'on le teste sur des échantillons de son champ d'application).

1. 2. 16 Qu'étaient Henok et Elias ?

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878) : 470/482.

(Note : vous pouvez trouver ce texte de Peirce à l'adresse suivante :

<http://www.archive.org/stream/popularsciencemo13newy#page/469/mode/1up>

La Bible, le livre de la Genèse 5:21/24 déclare que Henok a été enlevé vivant de la terre par Dieu pour des raisons de sainteté personnelle et d'extension de ce rôle. 2 Rois 2, 1/13 déclare qu'Elias, pour des raisons de sainteté personnelle et d'extension de ce rôle, a été "enlevé dans le tourbillon - vivant - par Dieu dans le ciel". Peirce tente maintenant de définir leur "être" ("ce qu'ils étaient") sous la forme d'un discours de clôture. Et ce, sous sa propre forme tripartite. Nous avons déjà donné les noms des différents syllogismes (Barbara, Bocardo, Baroco) qui seront expliqués plus loin dans ce texte, sous 3.1.3.

- 1. Barbara.** Tous les humains meurent.
Henok et Elias étaient humains.
Henok et Elias meurent.

Sous forme de définition. Henok et Elias (concept de base), si tous les humains meurent et s'ils sont des humains (concept ajouté), alors meurent (concept défini). Le raisonnement est évidemment déductif (de l'ensemble universel (tous les humains) au sous-ensemble (Henok et Elias)).

ÉLÉMENTS DE LA LOGIQUE NATURELLE

APPRENDRE À PENSER LOGIQUEMENT .

NC. 11.1.2. Partie II, p. 151 à 301

- 2. Bocardo.** Henok et Elias n'étaient pas mortels.
Henok et Elias étaient humains.
Certaines personnes ne sont pas mortelles.

Sous forme de définition. Henok et Elias (concept de base), s'ils ne sont pas mortels et sont (encore) des humains (concept ajouté), ne sont pas mortels (certains) humains. On reste prudent dans l'ensemble des personnes mais on abandonne la caractéristique "mortel" comme s'appliquant strictement à toutes les personnes. Certaines personnes sont mortelles dans cette interprétation, d'autres ne le sont pas. Le raisonnement, s'il est formulé de manière déductive, est le suivant : parmi toutes les personnes, on conclut, sur la base d'un sous-ensemble, que certaines sont mortelles et d'autres non.

- 3. Baroco.** Tous les humains sont mortels.
Henok et Elias ne sont pas mortels.
Henok et Elias n'étaient pas des personnes.

Sous forme de définition. Si tous les humains sont mortels, et si Henok et Elias (concept de base), ne sont pas mortels (concept ajouté), alors ils n'étaient pas des humains (concept défini).

On reste prudent à l'intérieur de l'ensemble des personnes, mais - contrairement à bocardo ci-dessus - on conserve la caractéristique "mortel" comme s'appliquant à strictement toutes les personnes.

Déduction : si tous les humains sont mortels et que Henok et Elias ne le sont pas, alors Henok et Elias ne sont pas des humains ! Ils sont en dehors de l'ensemble des personnes.

Vous voyez, définir dépend de notions définies. En effet, selon le fait que les "personnes" ont déjà été définies comme étant soit mortelles, soit parfois mortelles et parfois non mortelles, la phrase suivante est soit "Henok et Elias n'étaient pas des personnes" (baroco), soit "Henok et Elias étaient des personnes non mortelles" (bocardo).

Il n'est donc pas surprenant que la logique classique attache une telle importance à des notions telles que les "formae" définies (contenus de la connaissance et de la pensée). Par essence, les jugements et les raisonnements peuvent invariablement être exprimés sous une forme définie, comme démontré ci-dessus. Cela indique que - au moins dans la logique formulée naturellement - on définit ou on construit des définitions sur des concepts définis.

1. 2. 17 Définition de la "maladie psychiatrique".

Nous reproduisons textuellement la réaction suivante d'un lecteur : Thérèse Liechti (Pully, VD), *Qu'est-ce que la maladie mentale ?*, in : Le Temps (Genève), 29.10.01, 20 ;

(...) “Vous affirmez que les troubles mentaux neuropsychiatriques sont responsables de près d’un tiers des handicaps dans le monde. D’un point de vue psychiatrique, on pourrait considérer une telle affirmation comme plausible. Cependant, la psychiatrie est depuis longtemps à l’œuvre dans toutes les couches de la société, aidée par des millions de francs suisses (1 franc suisse = 0,6 euro). Et pourtant, le nombre de guérisons totalement réussies de personnes “souffrant de troubles mentaux” est anormalement bas. Depuis plus d’un siècle, la psychiatrie promet de guérir les maladies dites mentales. Malgré des dépenses sans précédent dans ce domaine, les maladies mentales continuent d’augmenter. En 1952, le DSM (la bible américaine de la psychiatrie) recensait 112 troubles mentaux. Aujourd’hui, il en compte 374. Plus on s’en remet à la psychiatrie - ou plutôt plus elle s’impose - plus la société s’enfonce dans les problèmes mentaux. En Suisse, le nombre de cas d’Assurance invalidité pour raisons mentales est passé de 23507 en 1986 à 62000 en janvier 2001.

Une preuve d’inefficacité ? En fait, si la psychiatrie ne parvient pas à résoudre un problème, elle prétend qu’il s’agit d’une “maladie incurable”. Avant que les sept milliards d’habitants de la planète ne soient qualifiés de “malades mentaux”, nos dirigeants devraient tester une fois pour toutes la validité de cette pseudoscience pour voir si elle a encore sa place dans notre société.

Voilà pour le texte soumis en réponse à un article précédent.

Remarque. On peut faire valoir que le fait que le nombre de troubles psychiatriques soit en augmentation, comme mentionné ci-dessus, est peut-être dû à une recherche plus approfondie sur ces troubles et n’est donc pas une preuve d’ignorance. Il reste que l’auteur a raison d’attirer l’attention sur la définition de ce qui constitue une “maladie psychiatrique”. Le fait que le DSM soit passé de 112 à 374 affections “définies” est peut-être la preuve que la définition générale elle-même a évolué et que, par conséquent, le concept de “maladie psychiatrique” lui-même a commencé à être flou.

Il se peut que ce soit encore le cas, comme l’insinue clairement l’auteur. Si, après enquête, cette dernière hypothèse s’avérait exacte, alors les échecs - qui sont indéniables, surtout lorsque notre psychiatrie occidentale traite des “maladies psychiatriques” de peuples non occidentaux - auraient pour raison le caractère pseudo-scientifique de la psychiatrie établie.

Bien sûr, avant d’affirmer publiquement que la psychiatrie établie est une pseudoscience, il faut d’abord le prouver. Il se pourrait que la psychiatrie soit encore “en chemin” et que ses échecs incontestables ne prouvent pas qu’elle est pseudo mais qu’elle a encore beaucoup de chemin à parcourir.

En ce qui concerne les “affections psychiatriques” des cultures non occidentales, nous parlons d’ethnopsychiatrie. En substance, cela revient à dire que notre psychiatrie occidentale rationaliste qui fonctionne pour nous, Occidentaux (si elle fonctionne !), peut difficilement être appliquée à d’autres cultures. Là-bas, on cherche plutôt refuge et salut auprès des guérisseurs de la tribu ou du clan, les chamans, qui tentent d’aider les patients avec les moyens traditionnels (invocation des esprits, incantations...). Dans de nombreux cas, les patients affirment être aidés par leurs guérisseurs traditionnels beaucoup mieux, beaucoup plus fondamentalement, que par (certains de) nos psychiatres, qui ont tendance à résoudre les problèmes dans les profondeurs de l’âme humaine avec une prescription pharmaceutique de

tranquillisants. Voir e.a. Daryush Shaygan : *Le regard mutilé, Pays traditionnels face à la modernité*, Editions Albin Michel, 1989

Ce chapitre résume : La définition et la classification sont des modes d'énumération. La définition fait référence au contenu du concept, tandis que la classification fait référence à la portée du concept. Une énumération potentielle signifie qu'au moyen d'une énumération approximative, les caractéristiques les plus importantes sont mentionnées.

Les catégorèmes et les catégories définissent l'original. Les catégorèmes renvoient à l'essence de la définition, ils définissent de manière distributive. Les catégories fournissent des informations supplémentaires.

Une énumération calculée peut également conduire à une définition. En option, on peut définir en indiquant ce qui est exclu dans la définition.

L'éristique ou le débat sur la raison est spécialisé dans la réfutation : si d'un contre-modèle découlent des phrases contradictoires, alors ce contre-modèle est absurde. Un tel contre-argument peut également rester indécis, de sorte que ni ses partisans ni ses opposants ne peuvent tirer de manière convaincante une conclusion logiquement décisive. Zénon l'a exprimé par son immortelle déclaration : "Ni vous, ni moi ne prouvons vos prémisses de manière convaincante". La maïeutique socratique consistait donc à réfuter une définition incomplète par des contre-modèles afin de parvenir à un degré de définition précis.

Les catégories sont un tas de platitudes à valeur heuristique et se définissent collectivement.

Tout comme les catégories d'Aristote, la chreia est une manière collective de définir en fonction de la cohérence des "lieux". Les deux lieux de base sont "qui" et "quoi". En outre, la chreia met en évidence un certain nombre d'aspects ou de perspectives : la définition est par exemple complétée par une raison, un modèle pour ou contre, des exemples et des témoignages.

Une définition accumulative tente de trouver un événement vrai à travers diverses données et témoignages. Lorsque l'on arrive à une définition provisoire, il faut la tester à nouveau. Platon parlait d'une définition lemmatique - analytique. On part d'une hypothèse préliminaire, dont on vérifie l'exactitude par une recherche.

Le singulier est défini par une accumulation d'échantillons jusqu'à ce qu'il devienne distinguable du reste de la réalité.

Dans la méthode classique de définition, il n'y avait pratiquement aucune attention pour le concept singulier. La méthode romantique définit le concept de manière à rendre justice à son caractère unique.

On peut trouver des définitions synonymes, par exemple, dans un dictionnaire bilingue. La définition connotative concerne le contenu conceptuel, la dénotative donne la portée conceptuelle.

Les définitions opérationnelles montrent un contenu conceptuel via des actions physiques répétables. On peut aussi définir de manière causale. Les concepts ajoutés expriment alors la raison.

Si nous essayons de définir le postmoderne, il s'avère que les postmodernes examinent de manière critique les fondements de la culture moderne d'un point de vue holistique et multiculturel.

Interpréter une réalité signifie que l'on donne à un fait donné la signification la plus correcte possible. Dans ce processus d'attribution de sens, on peut distinguer des degrés, à savoir : la conception du sens et le fondement du sens. L'histoire de Lorenz montre que la conception du sens comporte un aspect sensoriel et un aspect intellectuel. Parménide parlait de "l'être selon soi", selon lequel c'est l'objet qui décide, et non le sujet qui interprète.

Le terme "interpréter" a un sens large, qui fait qu'à peu près tout réagit sur tout. Schleiermacher interprète toutes les expressions humaines comme des signes de sa vie intérieure. Il cherche ainsi à comprendre son prochain, ce qui est bien plus profond qu'une simple explication scientifique de son comportement. Comprendre son prochain présuppose une attitude d'empathie. Celle-ci est fondée sur la ressemblance. Les modèles de ressemblance rendent la vie de l'âme beaucoup plus accessible que les modèles de cohésion.

Les histoires sont également des prépositions dont on peut dériver des postpositions. Une fois appliquées, il apparaît si les prépositions correspondent ou non à la réalité. Peirce plaide également pour une telle règle pragmatique, qui teste les résultats de la connaissance. .

La définition dépend des concepts définis, c'est pourquoi la logique classique attache une importance si exceptionnelle à une définition correcte. La définition de la "maladie psychiatrique", ou mieux, le manque de clarté à son sujet, montre que ce n'est pas toujours aussi simple.